Palat. XLVII 9 13

LES RUDIMENS
DE
L'HISTOIRE.

Za 67

587030

LES RUDIMENS

DE

L'HISTOIRE,

OU

IDÉE GÉNÉRALE ET PRÉCISE

DES PEUPLES LES PLUS CÉLÈBRES, TANT ANCIENS, QUE MODERNES,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION A LEUR HISTOIRE;

Suivis d'une courte NOTICE des meilleurs livres, où l'on doit l'étudier dans tous ses détails.

Par LOUIS DOMAIRON,

Ancien Professeur des Belles-Lettres à l'Ecole Militaire de Paris.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN IX.—1801.

LES RUDIMENS DE L'HISTOIRE.

SUITE DES PEUPLES MODERNES ET DE L'EMPIRE D'ORIENT.

QUELQUES jours après la prise de Constantinople, les princes croisés s'étant assemblés pour en élire un empereur, donnèrent leurs suffrages à *Baudouin*, comte de Flandre et de Hainaut, qui commença l'*empire latin*. Lors du saccagement de cette opulente cité, ils en avoient laissé les portes ouvertes, dans la vue d'épargner le massacre. Théodore Lascaris, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit été proclamé empereur par le peuple, en sortit avec un assez grand nombre

de seigneurs, et alla établir à Nicée le siége de l'*empire grec*. Alexis, de la maison des Comnènes, petit-fils d'Andronic I, détrôné et mis à mort en 1185, se retira dans la ville de Trapezonte, sur les bords du Pont-Euxin, vers la Colchide, et y forma un petit état, auquel on donna dans la suite le titre magnifique d'*empire de Trébizonde*. Mais le son bruyant de son nom l'a rendu plus fameux dans les romans de la chevalerie, que les exploits de ses princes dans l'histoire.

EMPIRE LATIN OU DES FRANÇAIS.	EMPIRE GREC OU D'ORIENT.
BAUDOUIN I, *empereur de Constantinople.*	THÉODORE I LASCARIS, *empereur de Nicée.*

An de J. C. 1204.

Aussitôt que *Baudouin* eut été couronné empereur de Constantinople, on fit un partage des terres de l'empire entre les Français et les Vénitiens; et l'on accorda aussi à Boniface, marquis de Montferrat, la ville de Thessalonique, sous le titre de royaume, mais, sous la condition de l'hommage à l'empereur. Alexis III, et Alexis Ducas Murtzulphe, anciens em-

eurs de Constantinople, vivoient en-
e. Celui-ci, ayant été pris et conduit
Baudouin, subit le dernier supplice.
utre tomba, quelque temps après,
re les mains de Lascaris, son gendre,
l'obligea de s'enfermer dans un monas-
e, où il mourut.

La plupart des seigneurs grecs avoient
sé dans l'Asie mineure, et s'empres-
ent d'y recueillir les débris de l'em-
e, chacun se saisissant de toutes les
ces qu'il trouvoit à sa convenance. Il
n eut quelques-uns qui se réfugièrent
ıs la Grèce; entre autres, Michel-
nge Comnène, fils naturel d'un prince
cette maison. Après avoir épousé la
e du gouverneur de la ville de Du-
zo, il s'empara de toute la contrée,
ıt il se fit un état considérable, qu'il
sa à ses successeurs, connus dans l'his-
e sous le nom de princes d'Epire.
mpereur Lascaris, à la tête d'une
ite armée, mais aidé des secours du
tan d'Icone, faisoit alors des courses
ıs la Bithynie, et se rendit enfin maître
villes de Nicée, de Pruse, et de
sque toute cette province.

Il restoit donc à Baudouin une grande
tie de l'empire à conquérir; et ce
nce s'étoit déjà mis en campagne, après
ir laissé à Constantinople un nombre

suffisant de troupes, pour garder cette ville peuplée de Grecs, dont la fidélité étoit très-suspecte. Il s'empara d'abord de plusieurs places dans la Macédoine, et poussa ses conquêtes jusques dans la Thrace. Henri, son frère, battit Lascaris. Louis, comte de Blois, et plusieurs autres seigneurs français remportèrent aussi de grands avantages en diverses provinces de l'empire. Mais Joannice, roi des Bulgares, soutenu des Comans, et des Grecs de la Thrace qui se révoltèrent, déclara la guerre à Baudouin. Il se livra, près d'Andrinople, une sanglante bataille, où l'empereur français, après avoir combattu en héros avec des forces inférieures, fut fait prisonnier. Il avoit compté sur un renfort de troupes, qui marchoient à son secours, mais qui n'arrivèrent qu'après ce désastre.

Henri, son frère, nommé par les princes croisés régent de l'empire, ne pouvant résister aux forces de l'ennemi, prit le parti de la retraite. Alors Joannice tourna ses armes contre Boniface, et lui enleva plusieurs villes. Henri, profitant de l'éloignement du roi bulgare, pénétra de nouveau dans la Thrace, y fit quelques conquêtes, et reçut la soumission des Grecs rebelles qui rentrèrent dans l'obéissance.

Joannice, continuant toujours ses horribles ravages, avoit ruiné tout le pays jusqu'à Constantinople. Il retourna sur ses pas, pour achever la destruction de la Thrace, où il mit le siége devant la ville de Didymotique. Mais il n'osa y attendre Henri qui marchoit contre lui, et qui, après avoir passé par Andrinople, dont les habitans l'accueillirent comme leur libérateur, suivit le roi bulgare pendant cinq jours, sans pouvoir l'atteindre. C'est alors que Henri apprit la nouvelle certaine de la mort de Baudouin, que Joannice avoit fait périr à Ternove, lieu de sa résidence ordinaire, par un supplice affreux qui dura trois jours. Ce prince, pieux, chaste, intrépide dans les dangers, constant dans les fatigues, aussi grand dans sa prison qu'il l'avoit été sur le trône, n'avoit régné que onze mois depuis son couronnement, et en avoit passé seize dans les fers.

HENRI, *empereur de Constantinople.*

THÉODORE I LASCARIS, *empereur de Nicée.*

Baudouin n'ayant laissé que deux filles, le régent *Henri*, son frère, fut proclamé et couronné empereur de Constantinople. Son premier soin fut d'assurer la tranquillité de l'état par des réglemens utiles

An de J. C. 1206.

au prince et aux sujets. Joannice étant subitement rentré dans la Thrace, emporta du premier assaut et rasa Didymotique, dont on n'avoit pas eu le temps de réparer les brèches. A cette nouvelle, Henri se mit en marche; et le bruit de son approche arrêta le roi bulgare, qui reprit le chemin de ses états.

Sur ces entrefaites, Lascaris, dont la puissance commençoit à s'affermir, se fit couronner empereur à Nicée avec un appareil imposant. Pour avoir le temps de détruire les divers tyrans qui venoient de s'établir en Asie, il conclut une trève avec l'empereur Henri, qui, de son côté, crut avoir besoin de toutes ses forces contre Joannice. Alexis, fondateur, comme je l'ai déjà dit, de l'empire de Trébisonde, mourut; et David, son frère, qui lui succéda, eut l'ambition de s'étendre aux dépens de Lascaris. L'armée de David ayant été battue, et le général qui la commandoit, fait prisonnier, il implora l'appui des Français, qui accoururent promptement à son secours. La trève entre Henri et Lascaris fut alors rompue.

Bientôt, celui-ci se ligua avec le roi des Bulgares contre l'empereur de Constantinople. Cette guerre fut des plus sanglantes. Henri battit plusieurs fois Lascaris en Asie; et Joannice se vit obligé de

lever le siége d'Andrinople, ayant été abandonné par les Comans, qui faisoient toute la force de son armée. Une seconde trève fut signée entre Henri et Lascaris ; et presqu'en ce même temps, Joannice mourut, en assiégeant Thessalonique. Phrorilas, son neveu et son successeur, continua la guerre. Mais il fut complétement battu, et perdit, dans l'espace d'un mois, quatre-vingts lieues de pays. La paix se fit par le mariage de la fille de Joannice avec l'empereur français, devenu veuf d'Agnès, fille de Boniface, roi de Thessalonique.

Michel, prince d'Epire, qui n'avoit cessé de traverser les entreprises des Latins, venoit de conclure avec Henri un traité d'amitié qu'il avoit sollicité lui-même. Mais son caractère turbulent le porta presque aussitôt à le rompre. Il se saisit par surprise du connétable de l'empire, et de cent autres Français, dans la ville de Corinthe, qu'un prince grec, nommé Théodore, maître de ce pays et d'Argos, avoit cédée à Géoffroi de Villehardouin, sénéchal de Romanie. Michel poussa la perfidie jusqu'à faire pendre le connétable, à faire jetter dans des cachots plusieurs chevaliers, et à faire fouetter, ou même égorger les autres. Non content de ces excès, il entra, le fer et la

flamme à la main, dans les terres voisines de ses états, exerçant par-tout les plus affreux ravages et toutes sortes de cruautés. Henri n'étoit pas assez en force pour tirer de ces horribles attentats, la vengeance éclatante qu'ils méritoient. Quelques années de paix lui étoient nécessaires. Il en jouit, pendant que Lascaris étoit occupé contre le sultan d'Icone.

L'empereur grec ayant terminé cette guerre à son avantage, attaqua les Français en Natolie. Mais ses défaites multipliées le forcèrent à demander la paix, qui lui fut accordée. Délivré de cet ennemi, Henri assembla de nombreuses troupes, pour aller châtier l'insolence de Michel d'Epire. Mais le tyran fut en ce même temps assassiné dans son lit, à côté de sa femme, par un de ses domestiques. Théodore, son frére aîné et son successeur, non moins hardi, ni moins entreprenant, fit de nouvelles conquêtes. Henri marchoit contre lui, lorsque ce prince aussi bon que vaillant, mourut à Thessalonique, empoisonné, dit-on, par sa femme, qui nourrissoit dans son cœur la haine mortelle, que lui avoit inspirée son père Joannice contre les Français.

PIERRE DE COURTENAI, *empereur de Constantinople.*

THÉODORE I LASCARIS, *empereur de Nicée.*

Les barons assemblés pour donner un successeur à Henri, mort sans postérité, révéroient si fort la mémoire de Baudouin, qu'ils ne se permirent point de prendre un empereur hors de sa famille; et ils nommèrent *Pierre de Courtenai*, comte d'Auxerre, marié en secondes noces à Yolande, sœur de Baudouin. Il étoit fils de Pierre de France, qui avoit épousé l'héritière de Courtenai, et petit-fils du roi Louis *le Gros;* par conséquent cousin-germain de Philippe Auguste qui régnoit alors. Il partit de France, à la tête de troupes d'élite, avec sa femme et quatre de ses filles, laissant à Namur ses deux fils, Philippe et Robert. En passant par l'Italie, il se fit couronner à Rome par le pape Honorius III, et envoya devant lui à Constantinople ses filles, et sa femme qui étoit enceinte. Une flotte vénitienne le transporta devant Durazzo, qu'il avoit promis de remettre à cette république, sur laquelle Théodore l'Epire venoit de s'emparer de cette ville. An de J. C. 1216.

S'il faut en croire quelques écrivains,

Pierre perdit la vie au siége de Durazzo. Suivant d'autres, il fut assassiné au milieu d'un festin, par Théodore, qui, feignant de se rendre, l'avoit attiré dans son palais. Mais la plupart des historiens pensent qu'il fut fait prisonnier, et son armée taillée en pièces, dans un défilé des montagnes d'Albanie, par la perfidie de Théodore, qui avoit conclu avec lui un traité d'accommodement. Quoi qu'il en soit, on n'a aucune certitude ni de la date précise, ni du genre, ni même du lieu de la mort de ce prince.

Pendant son absence, l'impératrice, sa femme, eut le gouvernement de l'empire, qu'elle garda le peu de temps qu'elle survécut à son mari. Tout ce qu'on sait de la régence de cette princesse, c'est qu'elle confirma l'alliance faite cinq ans auparavant avec l'empereur Lascaris, et que pour la resserrer par des nœuds plus étroits, elle lui donna en mariage Marie, la troisième de ses filles.

ROBERT DE COURTENAI, *empereur de Constantinople.*	THÉODORE I LASCARIS, *empereur de Nicée.*

An de J. C. 1219. La succession de l'empire de Constantinople regardoit Philippe, comte de Namur, l'aîné des fils de Pierre de Courtenai.

Les barons lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'inviter à venir prendre possession de ses droits; et en attendant son arrivée, ils déférèrent la régence à l'illustre et sage Conon de Béthune. Philippe, préférant la jouissance paisible de son domaine, à celle d'un empire environné d'ennemis, offrit à sa place son frère Robert, que les ambassadeurs acceptèrent, après avoir consulté le roi de France Louis VIII. L'année suivante fut employée en préparatifs pour le voyage du nouvel empereur, qui prit son chemin par l'Allemagne, et passa l'hiver en Hongrie, dans les fêtes que lui donna le roi André son beau-frère. Arrivé à Constantinople, il renouvella les traités faits par le régent avec les Vénitiens, qui étoient alors la principale ressource de l'empire, la puissance française s'affoiblissant de jour en jour, sans recevoir aucun secours d'Occident.

Robert ne desiroit que la paix. Mais il se trouvoit entre deux redoutables ennemis; Théodore d'Epire, qui avoit repris les armes, et Lascaris, qui, pour avoir un prétexte de guerre, prétendoit que Marie de Courtenai, sa femme, étant fille du dernier empereur, devoit en être héritière pour sa part. Celui-ci s'étoit même déjà mis en campagne, et les hos-

tilités avoient commencé de part et d'autre en Asie. Robert lui envoya des ambassadeurs, qui, appuyés du crédit de l'impératrice Marie de Courtenai, surent l'engager à conclure un traité d'accommodement. Très-peu de temps après, Lascaris mourut avec la réputation d'un grand prince, qui, par les efforts de son courage, et par les ressorts de sa politique, avoit prévenu l'anéantissement de l'empire grec.

ROBERT DE COURTENAI, *empereur de Constantinople.*	JEAN III DUCAS VATACE, *empereur de Nicée.*

An de J. C. 1222.

Théodore Lascaris laissoit quatre frères, et trois filles, dont il avoit marié Irène, l'aînée, à *Jean Ducas Vatace*, qui sortoit de cette illustre famille de Ducas, par la femme de son trisaïeul. Il fut préféré aux quatre princes pour la succession à l'empire; et il méritoit de l'être par le droit de sa femme et par ses éminentes qualités. Les deux cadets Lascaris, Manuel et Michel, dévorant leur secrète jalousie, demeurèrent à la suite du nouvel empereur. Les deux aînés, d'un caractère moins doux, quittèrent brusquement la cour de Nicée, et se retirèrent à Constantinople, auprès de

l'empereur français, qu'ils disposèrent malheureusement à la guerre contre Vatace.

Robert, en effet n'auroit dû d'abord songer qu'à repousser les hostilités de Théodore d'Epire, dont l'ambition démesurée, accrue par sa haine mortelle contre les Latins, le porta à s'emparer du royaume de Thessalonique sur le jeune Démétrius, fils et successeur de Boniface. Aussitôt après cette conquête, le vainqueur s'environnant de toute la pompe impériale, prit fastueusement le titre d'empereur de Thessalonique. Quelque temps après, Guillaume marquis de Montferrat, et frère de Démétrius, fit de grands efforts pour rétablir celui-ci dans ses états. Mais il n'eut aucun succès; et le prince détrôné, se voyant privé de tout espoir, alla finir tristement ses jours en Italie.

A la première nouvelle des rapides progrès du prince d'Epire, Robert avoit envoyé contre lui un grand corps de troupes, qui assiégea la ville de Cerres. Le commandement de ses principales forces réservées pour aller attaquer Vatace, fut confié aux deux Lascaris. Les deux armées se rencontrèrent; et la valeur française triompha au commencement d'une bataille bien meurtrière. Mais

Vatace, suivi de ses plus braves officiers, rallia les fuyards, et arracha la victoire aux Latins, qui furent taillés en pièces. Les deux Lascaris, faits prisonniers, eurent les yeux crevés par ordre du vainqueur.

Le bruit de ce désastre découragea les Français qui étoient devant Cerres. Ils levèrent le siége de cette ville; et dans leur retraite, ils furent mis en déroute. Andrinople se livra à Théodore d'Epire, tandis que Vatace profitant de sa victoire, reprenoit toutes les places d'Asie, conquises par les Français sous les règnes précédens, et s'emparoit de plusieurs îles de l'Archipel. Robert, obligé de demander la paix à l'empereur grec, l'obtint. Mais son empire fut resserré presque dans le seul territoire de Constantinople. Quelque temps après, ce prince sans mérite et sans courage, revenant d'un voyage qu'il avoit fait à Rome, mourut d'une maladie violente dont il fut attaqué, en passant par l'Achaïe.

BAUDOUIN II DE COURTENAI, *empereur de Constantinople.*	JEAN III DUCAS VATACE, *empereur de Nicée.*

An de J. C. 1228. Robert mort sans enfans, laissoit la couronne à son frère, *Baudouin II*,

âgé de dix à onze ans, né à Constantinople d'Yolande, leur mère, pendant la captivité de leur père, Pierre de Courtenai. On lui donna pour tuteur Jean de *Brienne*, d'une famille illustre de champagne, et qui avoit épousé Marie, héritière des foibles restes du royaume de Jérusalem. Les barons français l'honorèrent du titre et du pouvoir d'empereur, parce que, dit un historien moderne, c'étoit alors un usage reçu en France, que les tuteurs des nobles prissent les titres des seigneuries et des dignités de leurs pupilles, comme le prouve *du Cange* dans cet endroit même de l'histoire de Constantinople.

Les premières années de ce règne furent tranquilles, Asan II, roi des Bulgares, et Théodore d'Épire se faisant une vive guerre dans laquelle ce dernier succomba, et fut fait prisonnier. Vatace de son côté étoit sérieusement occupé contre un seigneur grec, nommé Gabalas, qu'il avoit élevé à la dignité de *César*, et qui prenant bientôt les armes contre son propre bienfaiteur, s'étoit emparé de l'île de Rhodes. L'empereur grec, après y avoir fait une expédition, heureuse pour l'événement, mais qui lui coûta bien des hommes, instruit que Brienne, à la tête d'une armée considérable, pre-

noit terre à Lampsaque, ville maritime de l'Asie mineure, rassembla aussitôt ce qui lui restoit de troupes, et courut au devant de l'ennemi. Il n'étoit pas assez fort pour livrer bataille aux Français. Mais il fut si habile à prendre ses avantages, qu'il les empêcha, pendant quatre mois, de faire des progrès dans le pays, et les réduisit enfin à se rembarquer.

Depuis que les Vénitiens, d'après le partage fait avec les Français, s'étoient mis en possession de l'île de Candie, ils ne cessoient d'être inquiétés par les séditions tumultueuses des habitans. Ceux-ci résolus d'en secouer le joug, s'adressèrent à Vatace, et lui promirent la principauté de l'île, s'il leur envoyoit des secours capables d'en chasser ces républicains. Le prince grec y fit, par ses généraux, deux entreprises, dans lesquelles il échoua, mais qui augmentèrent sa réputation par la hardiesse seule du projet.

Déchu de l'espérance de cette conquête, Vatace forma contre les Français une ligue offensive et défensive avec le roi Asan, qui ne pouvoit leur pardonner la rupture du mariage arrêté de sa fille avec le jeune empereur Baudouin, et la préférence donnée à celle de Brienne. Les deux princes ligués, après avoir tra-

rsé et ravagé la Thrace, voulurent
ıpper le dernier coup par la prise de
ɔnstantinople. Deux fois, ils attaquè-
nt cette ville avec toutes leurs forces
unies; et autant de fois leur armée de
rre fut complétement battue, et leur
ɔtte entièrement ruinée. Cette vigou-
ıse défense, et ces deux grandes vic-
ires furent l'ouvrage de Jean de Brienne,
ıi joignoit à l'expérience que lui don-
ɔit son âge de quatre-vingt-huit ans,
ıte la valeur et toute l'activité de la
ıness e. Environ un an après, il mou-
t sous l'habit de St. François, qu'il
oit voulu porter les derniers jours de
vie.

L'empereur Baudouin, qui par le con-
il de Brienne, avoit passé en Occident,
ɔur y solliciter des secours, étoit alors
ı Flandre, occupé au recouvrement
: ses biens patrimoniaux. En attendant
n retour à Constantinople, on nomma
gent de l'état Anseau de Cahieu, qui
:scendoit d'une noble et ancienne fa-
ille de Picardie. C'étoit le plus renommé
:s seigneurs encore vivans, qui avoient
ı part à la conquête de l'empire d'O-
ɛnt. Baudouin obtint en France un se-
ɔurs considérable d'hommes. Henri III,
ɔi d'Angleterre, lui accorda quelques
mmes d'argent, et le pape Grégoire IX,

qui venoit de prêcher une croisade pour la délivrance de Constantinople, engagea Béla, roi de Hongrie, à déclarer la guerre à ce puissant allié de l'empereur Vatace, Asan, roi des Bulgares.

Il étoit encore nécessaire que Baudouin restât en France, pour hâter le départ de ces secours. Instruit de l'extrémité, où se trouvoit réduite la ville de Constantinople, il y envoya quelques troupes. Mais elles se débandèrent en route, Fréderic II, empereur d'Allemagne, non moins ennemi du pape que de Baudouin, leur ayant refusé le passage dans ses états, et ayant retenu Jean de Béthune, leur chef, qui avoit été en personne le lui demander. Enfin Baudouin, arrivé à Constantinople à la tête d'une belle armée de Français, s'allia avec les Comans, nation redoutable, dont la farouche valeur étoit le fléau de l'empire, et faisoit la principale force des armées ennemies. Il marcha contre Vatace, qu'il défit, et qui se vit obligé de demander une trève que Baudouin accorda volontiers.

L'empereur grec tourna pour lors ses armes contre Jean Comnène, fils et successeur de Théodore à l'empire de Thessalonique, et le rendit son tributaire. Il conclut ensuite un traité d'alliance avec le sultan d'Icone, contre les Tartares

Mogols, descendus des anciens Turcs, et qui, déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie, alarmoient l'Europe entière. Après un court intervalle de paix, Vatace alla porter la guerre dans la Bulgarie, possédée par Michel, fils du feu roi Asan, et y combattit plusieurs années, jusqu'à ce qu'il eût repris toutes les villes que les Bulgares avoient conquises sur leurs voisins.

Pendant ce temps-là, Baudouin fit trois différens voyages en Occident, pour y solliciter de nouveaux secours. Mais, soit qu'il n'en eût obtenu que de très-foibles, soit qu'il n'eût pas su les employer avantageusement ; attaqué par Vatace, après l'expiration de la trève, il perdit toutes les îles qu'il possédoit sur les côtes maritimes de l'Asie, et vit son empire borné aux environs de Constantinople, et à quelques villes de la Grèce. Vatace, couvert de gloire, retourna dans ses états, où il mourut peu de temps après. Aussi grand dans la paix que dans la guerre, ce prince, en relevant l'empire soutenu dans sa chûte par Lascaris, l'avoit gouverné avec sagesse, et emporta les regrets de son peuple. Il ne laissoit qu'un fils, qui lui succéda, et qui avoit été nommé *Théodore Lascaris*, du nom de son ayeul maternel;

ce qui étoit alors assez ordinaire chez les Grecs, lorsque la famille de la mère sortoit d'une plus illustre origine.

BAUDOUIN II DE COURTENAI, *empereur de Constantinople.*	THÉODORE II LASCARIS, *empereur de Nicée.*

An de J. C. 1255. A la première nouvelle de la mort de Vatace, les Bulgares avoient pris les armes, et s'étoient jettés dans la Thrace, pour se remettre en possession des places d'où ils avoient été chassés. Ils y réussirent d'abord. Mais *Lascaris* ayant marché en personne contre eux, les battit en trois différentes campagnes, leur enleva toutes leurs nouvelles conquêtes, et les força à demander la paix. Une maladie mortelle, dont il étoit attaqué, ne lui permit point de suivre sa valeur naturelle, pour aller commander ses armées en Thessalie contre Michel, prince d'Épire; et il y envoya ses généraux, qui par leurs succès, firent respecter les armes de leur maître.

Les Français ne pouvoient point profiter de ces guerres, pour relever leur empire, qui penchoit de plus en plus vers sa ruine. Le défaut d'hommes et d'argent forçoit Baudouin à rester dans l'inaction, tandis que sa femme Marie

sollicitoit en Occident des secours, qu'on fut dans l'impossibilité de leur accorder. Sur ces entrefaites, Lascaris mourut des suites d'une maladie de langueur, causée par de fréquens accès d'épilepsie.

BAUDOUIN II DE COURTENAI, *empereur de Constantinople.*	JEAN IV LASCARIS, ET MICHEL VIII PALÉOLOGUE, *empereurs de Nicée.*

Jean Lascaris, fils unique et successeur de Théodore II Lascaris, n'étoit âgé que de six ans. Son père lui avoit donné pour tuteur dans son testament George Muzalon, son ministre, avec une autorité suprême pour le gouvernement de l'empire, pendant la minorité, et avoit obligé tous les seigneurs à lui jurer obéissance. Mais leur jalousie et leur haine contre ce favori, qui réunissoit, avec ses deux frères, les premières dignités de la cour, ne tardèrent pas à éclater, et à les perdre tous les trois. Une conjuration fut aussitôt formée; les soldats de la garde du jeune prince se révoltèrent: Muzalon et ses deux frères furent massacrés; et toutes les personnes qui leur avoient été attachées, ainsi qu'un grand nombre d'offi- An de J. C. 1259.

ciers et de magistrats, saisis de frayeur, se sauvèrent par la fuite.

Les seigneurs s'étant assemblés pour donner au jeune prince un tuteur capable de gouverner l'empire, nommèrent *Michel Paléologue*, d'une famille illustre depuis deux cents ans, et dont la mère Irène étoit petite-fille d'Alexis, le dernier empereur de la maison des Anges. On le mit donc à la tête des affaires, avec la qualité de grand duc. Mais le rusé ambitieux portoit ses vues bien plus haut; et il parvint, en moins de six mois, à ce qu'il desiroit. Sa fausse modestie, son éloquence enchanteresse, ses intrigues adroitement ménagées lui firent successivement obtenir le titre de régent de l'empire; celui de despote (c'est-à-dire souverain); celui d'empereur conjointement avec le jeune Lascaris; enfin la cérémonie publique de son couronnement qui se fit à Nicée.

Cependant Michel, prince d'Épire, avoit commencé vivement la guerre en Thessalie, dès la mort de Théodore II Lascaris; et Michel Paléologue, devenu régent de l'empire, avoit d'abord envoyé contre lui une armée sous le commandement de Jean, son frère. Il fit passer ensuite dans ce pays divers autres généraux avec de nouvelles forces, tandis

qu'il méditoit une entreprise bien plus importante que cette guerre : c'étoit de chasser les Français de Constantinople.

La conjoncture n'étoit que trop favorable aux desseins de l'empereur grec. Baudouin n'avoit plus ni troupes ni argent ; et il ne lui restoit qu'un immense fardeau de dettes. Paléologue ayant traversé l'Hellespont à Gallipoli, s'empara aisément des environs de Constantinople, habités par des Grecs, qui soumis en apparence aux princes latins, étoient dans le cœur attachés à leurs anciens maîtres. Arrivé sous les murs de cette capitale, il fut vivement repoussé pendant plusieurs jours au siége du faubourg de Galata, et prit le parti de repasser en Asie.

Au printemps suivant, Paléologue fit alliance avec les Génois, qui lui prêterent trente vaisseaux, dont il avoit senti le besoin dans l'attaque de Galata. Le prince d'Épire recommençoit alors la guerre. L'empereur envoya contre lui Stratégobule, qu'il avoit nommé *César*, et lui donna ordre d'approcher, dans sa route, des murailles de Constantinople; d'examiner l'état où se trouvoit cette ville, mais de ne rien entreprendre. Le César, arrivé dans les environs, voyant son armée grossie de nouvelles troupes

qui venoient de toutes parts le presser d'assiéger Constantinople, ne balança point à l'investir, persuadé que le succès justifieroit sa désobéissance, au gré de Paléologue même. On y entra en effet par un souterrain qui aboutissoit dans la campagne, et qu'avoit fait connoître un vieillard arrêté hors des murs. L'empereur Baudouin vit, de son palais, la flamme consumer les différens quartiers de la ville, tandis que les Grecs passoient au fil de l'épée les Français qui vouloient résister. Déguisé en marchand, il se fit transporter dans l'île de Négrepont, et se rendit de là en Italie, où il finit ses jours, laissant à son fils unique *Philippe* le vain titre d'empereur, que celui-ci ensevelit, deux ans après, dans le tombeau.

Ainsi finit l'empire des Français à Constantinople, dont la durée n'avoit été que de cinquante-sept ans, trois mois, et treize jours.

SUITE

DE L'EMPIRE D'ORIENT

A CONSTANTINOPLE.

Trois nations commerçantes étoient établies à Constantinople, lorsque Michel Paléologue y transféra le siége de l'empire grec. Les Vénitiens, les Génois, les Pisans formoient dans cette ville trois peuples séparés, qui, vivant chacun suivant ses loix, avoient un tribunal et des magistrats, à la tête desquels siégeoit un juge souverain, nommé *Baile* chez les Vénitiens, *Podestat* chez les Génois, *Consul* chez les Pisans. Ils étoient tous Latins de naissance ; et par cette raison, Paléologue ne se croyoit pas tranquille à leur égard, si le bruit des armes venoit à réveiller leur esprit patriotique. Mais ils contribuoient à la population, et à la splendeur de Constantinople ; et c'étoit là un motif bien puissant pour qu'on ne les en fît pas sortir. Ainsi l'empereur ne songeant qu'à les mettre hors d'état de nuire, relégua les Génois, qui étoient plus nombreux, au faubourg de Galata, dont on détruisit les fortifications, afin qu'ils ne pussent pas s'y maintenir en cas de re-

An de J. C. 1261.

bellion, et fit loger dans des quartiers séparés, les Vénitiens et les Pisans, qui inspiroient bien moins de crainte.

Stratégobule, recommandable par l'exploit si important et si promptement exécuté de la prise de Constantinople, méritoit une récompense. Paléologue lui en donna une des plus glorieuses, en lui décernant les honneurs du triomphe, réservés jusqu'alors aux souverains. Le vainqueur revêtu des ornemens de César, dont il portoit déjà le titre, et la tête ornée d'une couronne de pierreries, semblable à celle de l'empereur, traversa toute la ville sur un char brillant, au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. Mais tandis que Paléologue accordoit à un sujet cet honneur passager, qui ne piquoit pas sa jalousie, il employoit toutes sortes d'artifices pour se rendre seul possesseur du trône, qu'il partageoit avec son pupille. Il se fit couronner une seconde fois empereur, sans que le jeune Lascaris parût dans cette cérémonie; et peu de jours après, il lui fit crever les yeux. Les principaux seigneurs attachés à ce prince infortuné, âgé de neuf ans, furent ou dépouillés de leurs charges, ou punis d'exil, ou emprisonnés.

Cette barbarie excita l'indignation du patriarche Arsène, au point qu'ayant as-

semblé les évêques qui étoient à Constantinople, et après leur avoir dit que les ministres des autels n'avoient d'autres armes que celles de la religion, dont il étoit temps de faire usage, il prononça aussitôt la sentence d'excommunication contre Michel Paléologue. Ce fut alors que ce prince envoya des ambassadeurs au pape pour la réunion de l'église grecque et de l'église latine; réunion, dont il ne fit, pendant tout le cours de son règne, qu'un objet de politique, pour se mettre à l'abri, comme je l'ai dit ailleurs, des entreprises que pouvoient former contre lui les princes chrétiens. On a vu aussi que s'étant à la fin déclaré ouvertement pour le schisme des Grecs, il fut excommunié par le pape Martin IV, comme fauteur de cette hérésie.

Paléologue se tira avec avantage des différentes guerres qu'il eut à soutenir contre les princes d'Épire, les Bulgares, les Vénitiens, et d'autres peuples, ses ennemis. Il les fit trembler par son courage, déconcerta leurs projets par sa politique, et recula même les bornes de l'empire, du côté de l'Occident. Mais il négligea le soin des provinces Orientales. Tout ce que les Grecs possédoient encore en Bithynie, en Mysie, en Lydie, en Carie, en Phrygie, en Paphlagonie,

fut livré à des gouverneurs avares, qui se nourrissant du plus pur sang des peuples par des exactions arbitraires, abandonnèrent le reste aux Turcs. Ceux-ci divisés en plusieurs corps, et répandus de toutes parts, avides de glaner où les magistrats avoient moisonné, s'emparèrent des villes déjà pillées, et couvrirent de ruines toute cette frontière.

L'empereur grec alloit porter la guerre en Thessalie contre le prince de ce pays, qui s'étoit révolté, lorsqu'il mourut en chemin d'un mal d'entrailles dont il étoit tourmenté depuis quelque temps. Il avoit reçu de la nature de grands talens, et toutes les qualités aimables, qui concilient l'estime et l'affection des hommes. Affable, libéral, magnifique, Paléologue aima les sciences et les savans, et fit fleurir les lettres à Constantinople. Mais emporté souvent par ces passions violentes qu'enfante l'ambition, armée d'un grand pouvoir, il se laissa en même-temps dominer par les vices des petites ames, tels que la ruse, la perfidie et la superstition. D'ailleurs le meurtre du jeune Lascaris, son pupille, a imprimé sur la mémoire de Michel Paléologue une tache ineffaçable aux yeux de la postérité.

An de J. C. 1282. Son fils. *Andronic II Paléologue*, dit *le Vieux*, qu'il avoit fait couronner

plusieurs années avant sa mort, lui succéda. Ce prince, né avec quelques vertus, mais avec beaucoup plus de défauts, passa presque tout le temps de son règne à s'occuper de disputes théologiques, et des affaires de l'église, au grand préjudice de celles de l'état. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit sur le trône, lorsque les Tartares ayant traversé la Bulgarie, s'établirent sur le mont Hémus, d'où ils pouvoient bientôt pénétrer dans le cœur de l'empire. Le gouverneur de cette partie de la Thrace adjacente au Pont-Euxin, eut le bonheur de les arrêter, et de les tailler en pièces.

Quelque temps après, les Vénitiens étant en guerre avec les Génois, s'avancèrent sous les murs de Constantinople, et brûlèrent les maisons de leurs ennemis qui occupoient un des faubourgs. Les Génois de cette ville massacrèrent à leur tour les Vénitiens qui y faisoient le commerce. Du côté de l'Orient, les Turcs ne cessant de désoler les provinces impériales, battirent tous les généraux qu'on leur opposa. Ces barbares avoient à leur tête le fameux Othman, qui devenu le plus redoutable des émirs, commençoit à les réduire sous sa puisssance, et à jetter les fondemens de l'empire qui porte son nom. On envoya contre eux une armée

d'aventuriers, siciliens, arragonois, et principalement catalans, qui, sous le commandement de Roger de Flor, gentil-homme italien, avoient passé à Constantinople, pour offrir leur service à l'empereur. Les Catalans en effet, remportèrent de grandes victoires sur les Turcs. Mais ils firent encore plus de dégâts que les Musulmans mêmes; s'établirent dans la Thrace, et finirent par se brouiller avec l'empereur, contre lequel ils tournèrent leurs armes.

Il y avoit plusieurs années qu'Andronic s'étoit associé à l'empire son fils *Michel*, qu'il avoit fait couronner. Le jeune empereur parut souvent à la tête des armées dans les guerres des Turcs, et dans celles des Bulgares; et rarement se présenta-t-il devant l'ennemi, sans essuyer quelque affront. Il n'étoit cependant pas dépourvu de talens militaires. Mais il ne pouvoit pas les développer dans l'état de gêne où on le retenoit. Toutes ses actions, toutes ses manœuvres, tous ses mouvemens lui étoient dictés par la cour de Constantinople qui, ne se bornant point à décider de la guerre, et à pourvoir aux moyens de la soutenir, vouloit encore régler la conduite de ceux qui commandoient les troupes.

Les Turcs étoient déjà maîtres de l'île importante de Chio; et ils firent en

Asie les plus rapides progrès. Les chevaliers hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui s'étoient réfugiés dans l'île de Chypre, enlevèrent aux Grecs l'île de Rhodes. Les Catalans alors divisés entre eux, se détruisoient par des guerres civiles. Mais l'empire n'en étoit pas plus tranquille, et n'en éprouvoit pas de moins fortes secousses de la part des Bulgares et des autres peuples voisins, ses ennemis acharnés. Andronic toujours dirigé par un esprit de religion mal entendu; toujours occupé outre mesure des affaires ecclésiastiques, abandonnoit tout le soin du gouvernement à des ministres inhabiles, ou avides de s'enrichir. Les finances étoient dans le plus grand désordre. Il falloit journellement surcharger le peuple de nouveaux impôts, pour faire la guerre, ou pour acheter la paix. On en vint enfin jusqu'à altérer la monnoie, après lui avoir fait subir divers changemens plus ou moins considérables.

Le jeune empereur Michel traînoit depuis long-temps une vie languissante. La mauvaise administration de son père Andronic, la décadence des affaires, la vue de l'empire considérablement affoibli, avoient versé dans son ame le poison d'un mortel chagrin. Il avoit deux fils, Andronic et Manuel. Le premier, déréglé

dans ses mœurs, entretenoit une liaison criminelle avec une femme déshonorée par sa conduite. Il apprit qu'elle avoit des complaisances pour un jeune homme; et il fit aussitôt investir, pendant une nuit obscure, la maison de sa maîtresse par ses gardes, qui eurent ordre de tuer son rival, lorsqu'il se présenteroit pour entrer. Malheusement son frère Manuel, avec qui il vivoit en bonne intelligence, passa par cette rue à cheval. Les satellites qui étoient en embuscade, ne doutant point que ce ne fût celui qu'ils attendoient, se jettèrent sur le prince, et ne le reconnurent à ses cris, qu'après l'avoir percé de plusieurs coups. On le porta tout baigné de son sang dans le palais, où il expira au milieu des gémissemens de toute la cour. La nouvelle de ce tragique événement hâta la fin de l'infortuné Michel, qui mourut peu de jours après.

Son fils *Andronic* devoit, suivant les loix de l'empire, lui succéder, en partageant l'autorité suprême avec son ayeul. Mais celui-ci, qui ne l'aimoit pas, voulut l'exclure du trône, pour y placer un fils naturel de son second fils Constantin. Cette prédilection si mal fondée déplut à la famille impériale, qui appuya les justes prétentions du jeune Andronic. Ce prince prit les armes, remporta plusieurs vic-

toires, fit prisonnier son oncle Constantin, et obligea son ayeul à demander la paix, qui fut ratifiée par un traité.

En ce même temps, les Bulgares attaquèrent l'empire. Le jeune Andronic se chargea lui-même de cette guerre, et y acquit beaucoup de gloire. Il battit ensuite en détail cent vingt mille Tartares qui, après avoir traversé, comme un torrent, la Bulgarie, s'étoient répandus dans la Thrace. Ce prince reçut la couronne impériale, et alla presque aussitôt combattre les Turcs, qui avoient recommencé leurs hostilités. Mais il ne put les empêcher de se rendre maîtres de la ville de Pruse; conquête qui fut le dernier exploit du fameux Othman, accablé d'années et d'infirmités.

Le jeune empereur étoit à Didymotique, où il paroît qu'il avoit établi sa cour, lorsqu'il apprit que le vieux Andronic, dont il n'avoit pu adoucir la haine, faisoit des préparatifs de guerre contre lui. Le petit-fils ayant inutilement sollicité la paix avec les plus vives instances, rassembla ses troupes, et marcha vers Constantinople, dont il s'empara. Le vieux empereur détrôné, eut le palais impérial pour prison. Mais il aima mieux aller s'enfermer dans un monastère, où il mourut sous l'habit de moine,

en 1332, dans la soixante-quinzième année de son âge, cinquante ans après avoir succédé à son père.

An de J. C. 1328. Il y avoit trois ans qu'*Andronic III Paléologue*, dit *le Jeune*, avoit été couronné, lorsqu'il chassa du trône, son ayeul. Ce prince avoit eu une première jeunesse très-orageuse, et s'étoit livré sans réserve à tous les plaisirs. Mais aussitôt qu'il fut revêtu de la souveraine puissance, il embrassa un genre de vie tout opposé, ne s'occupant que du gouvernement de l'empire, et du soin de rendre ses sujets heureux. Protecteur de l'innocence, il fut dans tous les temps accessible au pauvre comme au riche, et réforma, autant qu'il put, les abus qui s'étoient glissés dans les diverses branches de l'administration; sur-tout dans les tribunaux de la justice. Père de son peuple, il trouva le secret, malgré les besoins toujours renaissans de l'état et l'épuisement des finances, de diminuer les impôts, et de délivrer ses sujets d'une partie des charges dont ils avoient été accablés sous le règne précédent.

Cet empereur n'acquit pas une moindre gloire par ses talens militaires. Capitaine aussi habile qu'infatigable, il commanda toujours lui-même ses armées, et fit en personne la guerre sur mer, contre

l'usage de ses prédécesseurs. Il battit en plus d'une rencontre les Serviens, les Bulgares, les Tartares, et leur enleva quelques débris des anciennes possessions de l'empire, dont ils s'étoient emparés. Il défit aussi plusieurs fois les Turcs. Mais il ne put arrêter les progrès de ces barbares, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant de la ville de Pruse dans celle de Nicée, le siége de leur monarchie.

Vers les dernières années du règne d'Andronic, il s'éleva contre lui dans l'Acarnanie, contrée de la Grèce, une conspiration tramée par Nicolas Basilitze et Alexis Cabasilas, qui tenoient un rang distingué parmi la noblesse du pays. L'empereur y conduisit une grande armée, dont il forma trois détachemens, qui s'emparèrent des trois principales villes occupées par les rebelles; et ces victoires éteignirent dans cette province jusqu'aux dernières étincelles de la sédition. Andronic fit instruire le procès des auteurs et des complices de cette révolte. Mais il eut la générosité de leur pardonner. Très-peu de temps après, une fièvre violente enleva ce prince à ses sujets qui l'adoroient.

De deux enfans qu'avoit laissés Andronic, l'aîné *Jean V Paléologue*, An de J. C. 1311.

âgé de neuf ans, lui succéda, sous la régence de l'impératrice Anne, sa mère, et sous la tutelle du premier ministre, Jean Cantacuzène. Ce seigneur, d'une des plus illustres familles de Constantinople, avoit été l'ami intime d'Andronic, qui, dans une maladie grave, se croyant aux portes du tombeau, l'avoit chargé de gouverner l'empire après sa mort, et avoit obligé les divers ordres de l'état à lui prêter serment d'obéissance. Dès ce moment Cantacuzène avoit commandé avec un pouvoir absolu, sans se revêtir néanmoins des marques de la dignité impériale, comme on le desiroit. Ce rusé politique avoit pensé qu'il n'en étoit pas encore temps. Il ne crut pas non plus, après la mort du dernier empereur, devoir faire éclater d'abord ses desseins ambitieux. Mais il employa les premières années à bien établir ses affaires; et lorsqu'il eut pris toutes ses mesures, il se retira à Andrinople, où il se fit mettre la couronne impériale sur la tête, ainsi que sur celle de sa femme Irène.

Jean VI Cantacuzène, proclamé empereur, ne tarda pas à grossir son parti, et à marcher, à la tête d'une nombreuse armées, sur Constantinople, dont il s'empara. Jean Paléologue, son pupille, fut forcé

de l'associer à l'empire; et Cantacuzène, après avoir été couronné solemnellement, lui fit épouser sa fille Hélène. Il crut aussi trouver un moyen assuré de se maintenir dans son usurpation, en donnant en mariage son autre fille Théodore à Orcan, sultan des Turcs. Mais cette union mal entendue devint, pour le prince musulman et ses successeurs, un prétexte, non seulement de se saisir de tout ce que les Grecs possédoient encore en Asie, mais même de prendre plusieurs places en Europe.

Il est bien difficile qu'un prince partage sincèrement sa puissance avec un usurpateur. Le jeune Jean Paléologue sentoit le tort que lui avoit fait Cantacuzène. Mais il se voyoit hors d'état d'en tirer vengeance. Après avoir dissimulé, pendant plusieurs années, le juste desir qu'il avoit de rentrer dans ses droits, il s'échappa sécrètement de Constantinople avec l'impératrice Anne, sa mère, et s'embarqua pour aller solliciter lui-même les secours des Génois, qui lui en donnèrent. Cantacuzène, de son côté, en reçut des Vénitiens. Mais ayant perdu une grande bataille sur mer, il quitta la pourpre, et alla s'enfermer dans un monastère du mont Athos. Avant d'abdiquer, il avoit fait proclamer empereur

Mathieu Cantacuzène, son fils, qui ne resta pas long-temps uni avec Jean Paléologue. Les deux princes prirent les armes; et une bataille donnée près de Philippes, ville de Thrace, décida du sort de Mathieu, qui vaincu et fait prisonnier, fut relégué dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'en renonçant à l'empire.

Jean Paléologue, attaqué par les Bulgares, qui le pressoient vivement, rechercha l'alliance des Turcs, et donna de fortes atteintes à la liberté de l'empire, en s'unissant avec Amurat, fils et successeur d'Orcan. Ce sultan le secourut en effet contre les Bulgares. Mais il eut la mauvaise foi de traîner la guerre en longueur, pour s'emparer de Gallipoli, et des autres places situées près du détroit des Dardanelles, sous prétexte qu'il en avoit besoin, pour faire venir des recrues d'Asie. L'empereur grec fut obligé de conclure un traité de paix avec Amurat, qui lui accorda quelques années de Trève. Jean Paléologue en profita, pour aller à Rome implorer le secours des princes d'Occident, et passa par Venise, où plusieurs particuliers lui prêtèrent des sommes considérables. Après plusieurs demandes infructueuses qu'il fit aux puissances de la chrétienté,

il retourna à Venise, où on le retint pour ses dettes. Mais Manuel, son second fils, obtint sa liberté en satisfaisant ses créanciers.

L'empereur avoit chargé son fils aîné, Andronic, de gouverner l'état pendant son absence. Mais à peine fut-il de retour à Constantinople, que ce fils rebelle et dénaturé fit emprisonner son père, et son frère Manuel. Les deux princes captifs ne recouvrèrent leur liberté qu'au bout de deux ans, par le secours d'Amurat, à qui Jean Paléologue venoit d'offrir de rendre sa couronne tributaire des Turcs. L'empereur remonté sur son trône, exclut son fils, Andronic, de tout droit à sa succession, et associa son second fils, Manuel, à l'empire. On prétend même que quelques années avant sa mort, il le lui remit entièrement, par une abdication qu'il fit en sa faveur.

Cet empire de Constantinople, déchiré depuis long-temps par des querelles intestines; nouvellement affoibli par la perte de plusieurs provinces que le sultan Amurat, et son successeur Bajazeth lui avoient enlevées, ne faisoit plus que languir, et ne se soutenoit guères que par sa capitale riche et bien fortifiée. A peine *Manuel II Paléologue* se trouva seul assis sur un trône si chancelant, qu'il se

An de J. C. 1391.

vit encore dans la malheureuse nécessité de le défendre contre l'ambition de son frère Andronic, toujours prêt à l'envahir. Ces deux princes ne cessèrent de disputer à qui sauroit mieux, par les soumissions les plus basses et les offres les plus avantageuses, engager dans ses intérêts particuliers le sultan Bajazeth. Mais le perfide musulman ne s'appliquoit qu'à entretenir le feu de ces divisions, pour se faire céder tout ce qu'il demandoit à l'un et à l'autre, et pour ruiner entièrement l'empire grec en Europe, comme ses prédécesseurs en avoient englouti toutes les provinces en Asie. Des guerres continuelles occupèrent Manuel qui, après avoir fait des pertes considérables, vit Constantinople sur le point de tomber au pouvoir de Bajazeth. Il alla demander des secours aux princes latins, et ne put en obtenir. Au milieu de tous ces troubles et de toutes ces infortunes, il associa à l'empire son fils *Jean*, et mourut quelques années après

An de J. C. 1425.

Le règne de *Jean VII Paléologue* fut encore plus agité que celui de son père. Les Turcs qui avoient alors pour sultan Amurat II, successeur de Bajazeth, augmentèrent leurs anciennes conquêtes par de nouvelles victoires. Jean Paléologue, voyant que l'empire touchoit

au moment de son entière destruction, pensa sérieusement à se réunir à l'église latine, parce qu'en effet cette réunion, si elle eût été durable, lui auroit procuré des secours de la plus grande importance. Il la signa, comme je l'ai dit ailleurs, au concile général de Florence, auquel il assista en personne, accompagné de deux archevêques. Mais à son retour à Constantinople, le clergé, les moines, le peuple même désaprouvant cette réunion, se soulevèrent, et la firent condamner dans tout l'Orient. Jean Paléologue, voulant soutenir son ouvrage, fut menacé d'être excommunié par le patriarche ; et ces funestes dissentions lui causèrent une maladie violente, qui le conduisit au tombeau.

Son frère *Constantin XI Paléologue*, surnommé *Dragasès*, lui succéda à l'empire, presque réduit aux seuls faubourgs de Constantinople. Mais ce ne fut que du consentement du sultan Amurat, qui observa fidèlement le traité de paix conclu avec le nouvel empereur. Mahomet II, successeur d'Amurat, bien loin de l'imiter, marcha sur Constantinople qu'il assiégea par mer et par terre, avec une flotte de quatre cents galères à trois rangs, et une armée de

An de J. C. 1448.

trois cent mille hommes. Les Grecs n'avoient que sept mille combattans, et treize galères. Cette grande ville fut emportée après cinquante-huit jours de siége. Constantin, voyant les Turcs entrer par les brèches, se précipita au milieu d'eux l'épée à la main. Tout couvert de sang, et resté seul, après avoir vu périr à ses côtés tous ses capitaines, il s'écria : *Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste ?* A l'instant un Turc lui déchargea un coup de sabre sur la tête; et un autre lui en porta un second, dont il expira. Les princes et les princesses de la maison impériale furent massacrés par les soldats, ou réservées pour assouvir la passion du sultan vainqueur.

C'est ainsi qu'en 1453, quatorze cent quatre-vingt-quatre ans après la bataille d'Actium, et deux mille cent cinq ans après la fondation de Rome, l'empire d'Orient finit, suivant l'expression de *Montesquieu*, comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau, lorsqu'il se perd dans l'Océan. Quelques années après, le même Mahomet s'étant emparé de Trébisonde, fit disparoître toute trace de cet empire des Grecs. Il y avoit alors près de trois siècles que le royaume de Jérusalem,

occupé par les Français, avoit été détruit. Je crois à propos d'en donner ici une idée succincte, avant de faire connoître l'empire romain d'Occident.

COURTE DIGRESSION

SUR LE ROYAUME DE JÉRUSALEM.

Les vexations de toutes les espèces que faisoient éprouver aux chrétiens de la Terre-Sainte, les Sarasins et les Turcs, maîtres de ce pays, excitèrent, comme je l'ai dit ailleurs, le zèle compatissant du pape Uurbain II, et celui de tous les princes de l'Europe, à former, vers la fin du onzième siècle, une croisade pour aller arracher ces malheureux fidèles à l'oppression de leurs tyrans. *Godefroi* de *Bouillon*, fils d'Eustache II, comte de Boulogne; duc lui-même de la basse Lorraine, et qui devoit hériter du duché de Bouillon, patrimoine d'Ide, sa mère, étoit alors un des plus grands capitaines de son temps. Il fut élu chef général de l'armée des croisés, et vainquit les infidèles dans toutes les batailles qu'il leur livra. En moins de deux ans, la ville de Nicée, la Cilicie, la Syrie, une partie de la Mésopotamie; la ville d'Edesse, qui fut donné à Baudouin, frère de Godefroi, à titre de comté; celle d'Antioche,

où l'on érigea une principauté en faveur de Boëmond, fils de Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre; enfin, plusieurs places fortes dans la Palesitne, et la ville de Jérusalem, qui en étoit la capitale, furent soumises aux armes du vainqueur.

Ans de J. C. 1099. Huit jours après la prise de la cité sainte, les princes croisés élurent unanimement roi de Jérusalem, *Godefroi de Bouillon*, qui, revêtu des ornemens de sa nouvelle dignité, ne voulut jamais porter une couronne d'or, dans une ville où Jésus-Christ avoit été couronné d'épines. Le sultan d'Egypte, craignant pour lui-même les suites des grandes conquêtes des chrétiens, marcha contre eux à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes. Godefroi, à qui il n'en étoit resté que trente mille, se conduisit avec tant de prudence et de valeur, qu'il tua à l'ennemi plus de cent mille hommes, dispersa les autres, et se rendit maître, par cette victoire, de toute la Palestine. On attendoit du nouveau monarque des succès plus considérables, lorsqu'il mourut, après n'avoir régné qu'un an.

1100. Son frère *Baudouin I*, comte d'Edesse, lui succéda. Battu d'abord par les Sarasins, il ne tarda pas à rallier son ar-

mée ; et après les avoir taillés en pièces, il s'empara de Ptolémaïde. Raymond, comte de Toulouse, un des princes croisés, étant mort en Syrie devant Tripoli, qu'il tenoit bloquée depuis plusieurs années, son fils Bertrand arriva avec des troupes levées dans ses états, et s'empara de cette ville, que sa famille posséda à titre de comté.

Baudouin II, proche parent et successeur de Baudouin I, agrandit son royaume par la conquête qu'il fit de la la ville de Tyr, aidé d'une flotte vénitienne. An de J. C. 1118.

Il eut pour successeur *Foulques*, son gendre, qui fut un des tuteurs de Constance, princesse d'Antioche, dont le père, Boëmond II, avoit été tué dans un combat contre Zengui, sultan d'Alep et de Mosul. Foulques la fit épouser à Raymond, fils puîné de Guillaume, comte de Poitiers, et qui, caché sous l'habit de mendiant, selon une dévotion fort à la mode en ce temps-là, avoit fait le voyage des saints lieux, pour y gagner des indulgences. Le roi de Jérusalem, ayant marché au secours du chateau de Montferrand, place importante du comté de Tripoli, qu'assiégeoit le sultan Zengui, se vit obligé de s'y enfermer, après avoir été défait dans une 1131.

grande bataille ; et malgré la vigoureuse défense qu'il y fit, il ne put obtenir de son ennemi une capitulation honorable. Très-peu de temps avant sa mort, il ménagea un accommodement entre Raymond, prince d'Antioche, et l'empereur Jean II Comnène, qui, comme je l'ai dit ailleurs, avoit conquis toute la Cilicie, attachée à cette principauté, et qui faisoit alors le siége d'Antioche même. Tout fut terminé moyennant le serment de fidélité que prêta Raymond à l'empereur.

An de J. C. 1142. Sous le règne de *Baudouin III*, fils aîné et successeur de Foulques, le comté d'Edesse, que possédoit Joscelin, fut envahi par le sultan Zengui. Le comte auroit pu tirer des secours d'Antioche, dont l'état confinoit avec le sien. Mais Raymond et Joscelin étoient devenus ennemis, au point que, loin de s'entr'aider, comme l'exigeoit leur propre intérêt, ils étoient au contraire disposés à se réjouir de leurs pertes mutuelles. Telle étoit la haine secrette qui divisoit déjà les princes chrétiens d'Asie, et qui, bientôt ne contribua pas peu à la ruine de leurs états. Joscelin trouva cependant le moyen de rentrer dans Edesse. Mais Noradin, aussi grand guerrier que son père Zengui, à qui il venoit

de succéder, s'en empara de nouveau, la saccagea horriblement, et y fit une affreuse boucherie des chrétiens. Peu de temps après, Joscelin, fait prisonnier par les Turcs, mourut de faim dans les prisons d'Alep.

La prise d'Edesse, et la crainte trop bien fondée de voir tomber bientôt sous le pouvoir des infidèles, le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche, et le comté de Tripoli, alarmèrent toute la chrétienté. On forma une seconde croisade, dont les principaux chefs furent Conrad III, empereur d'Allemagne, et Louis VIII, roi de France, qui partirent chacun à la tête d'une armée formidable. Les deux monarques arrivés à Jérusalem, y tinrent une assemblée avec le roi Baudouin, et tous les seigneurs de leur suite. On y résolut le siége de Damas. Mais on fut obligé de le lever, à cause de la rareté et de la cherté des vivres. Ce furent, d'un côté, cette disette, et, de l'autre, la trahison, qui firent échouer en Asie cette seconde entreprise des princes de l'Europe.

L'empereur Manuel I avoit, depuis quelque temps, des sujets de mécontentement contre Renaud de Chatillon, devenu prince d'Antioche en épousant Constance, veuve de Raymond.

L'ambitieux Baudouin voulut en profiter, pour joindre à ses états cette principauté. Il envoya d'abord à Manuel des députés, chargés en apparence d'intercéder en faveur de Renaud, mais dont la commission secrète étoit de rendre l'empereur inexorable. Il obtint ensuite, à force d'importunités, une entrevue avec le prince grec, qui, trop clairvoyant pour ne pas pénétrer les intentions de Baudouin, étoit trop généreux pour se prêter à son odieux manège. L'empereur reçut publiquement le roi de Jérusalem avec les plus grands honneurs. Mais dans le particulier, la froideur de ses civilités obligea Baudouin à concentrer son ambition; de sorte que cette intrigue finit par un accommodement conclu entre Manuel et Renaud.

An de J. C. 1162. *Amauri I*, frère et successeur de Baudouin III, pour s'appuyer du secours de l'empereur de Constantinople, dans les projets qu'il formoit sur l'Égypte, épousa Marie Comnène, petite nièce de ce prince. Il commença d'abord seul cette guerre, et y eut d'assez grands succès sur Gyracon, souverain de ce pays. Mais voyant qu'il ne pouvoit point, par ses propres forces, les pousser aussi loin qu'il le desiroit, il sollicita le prince grec de l'aider d'argent et de troupes, sous la promesse

promesse de partager avec lui le butin et la conquête de cette riche contrée. Manuël lui envoya des secours si considérables, qu'il parut être le chef de cette entreprise, tandis qu'Amauri ne faisoit plus que le personnage d'auxiliaire.

Les deux armées réunies se mirent en marche, s'emparèrent sur leur route de plusieurs châteaux, situés dans la plaine qui sépare l'Égypte de la Palestine, et allèrent mettre le siége devant Damiette. Il se livra sous les murs de cette ville, pendant près de deux mois, les combats les plus meurtriers. Mais les pluies, la famine, et plus encore la mésintelligence d'Amauri et du général de l'armée grecque, rendirent infructueuse cette expédition, dont les deux nations rejettèrent l'une sur l'autre le malheureux succès. Les Latins en accusoient l'avarice de l'empereur, qui laissa manquer ses soldats d'argent et de vivres; et les Grecs taxoient Amauri de mauvaise foi.

Le fameux Saladin ayant remplacé dans la souveraineté de l'Égypte, Gyracon son oncle, s'unit avec Noradin, sultan d'Alep, contre les chrétiens de la Palestine. Après avoir pris Gaza, il menaçoit la ville de Jérusalem, tandis que

Noradin ravageoit les environs d'Antioche. Amauri s'opposa avec un courage invincible aux efforts de ces redoutables ennemis. Il envoya cependant des ambassadeurs dans tout l'Occident, pour solliciter des secours, et alla ensuite lui-même à Constantinople pour le même objet. Manuël lui fit l'accueil le plus brillant, et lui donna les plus magnifiques promesses. Amauri n'eut pas le temps d'en éprouver la sincérité, la mort l'ayant enlevé peu de temps après.

An de J. C. 1173. Son fils, *Baudouin IV* lui succéda, et renouvella aussitôt le traité fait par son père avec l'empereur, qui ne perdoit pas de vue la conquête de l'Égypte. Mais cette entreprise tant de fois résolue, ne fut point exécutée. Andronic, successeur de Manuël à l'empire d'Orient, loin de se déclarer ami de Baudouin, n'eut pas honte de contracter une alliance avec Saladin, sultan d'Égypte, maître de Damas, d'Alep et de la Mésopotamie, le plus mortel ennemi des chrétiens. Ces deux princes s'obligeoient réciproquement par serment à se secourir l'un l'autre, toutes les fois qu'ils en seroient requis. Andronic devoit aider Saladin à la conquête de la Palestine. Le sultan devoit demeurer maître de Jérusalem, et de la côte maritime jusqu'à

Ascalon, mais sous la condition de tenir ce pays en fief de l'empire. Saladin, de son côté, devoit seconder Andronic, pour s'emparer d'Icone, et de la Cilicie jusqu'à Antioche. La mort d'Andronic prévint l'exécution de cet infâme traité.

En ce même temps mourut aussi Baudouin, qui n'ayant point d'enfans, laissa le trône de Jérusalem à *Baudouin V*, fils de sa sœur Sibylle. Mais la mort enleva ce jeune prince, avant la fin de la première année de son règne. Ans de J. C. 1185.

Sibylle sa mère, à qui appartenoit cette couronne, la porta sur la tête de *Guy* de *Lusignan*, son nouveau mari, né dans le Poitou d'une des plus illustres maisons de France. Le redoutable Saladin, quoique privé de l'alliance de l'empereur grec, ne songeoit pas moins alors à signaler sa haine contre les princes chrétiens. Suivi d'une armée de plus de cinquante mille hommes, il entra dans la Palestine, où il remporta, près de la ville de Tibériade, une grande victoire sur Guy de Lusignan. De là, il marcha vers Jérusalem, qu'il eut par capitulation, et se rendit maître de la plus grande partie de ce royaume, en 1187, quatre-ving-huit ans après sa fondation. 1186.

Les chrétiens conservèrent quelques places sur les côtes, mais fort peu de

temps. Ils les perdirent toutes, à l'exception de Tyr, en 1191. Cette même année, Philippe *Auguste*, roi de France, et Richard I, roi d'Angleterre, deux des principaux chefs de la troisième croisade qu'on venoit d'entreprendre, reprirent Ptolémaïde ou Acre sur les Turcs. Ces deux seules villes formèrent donc alors tout ce royaume de Jérusalem, dont quelques princes s'intitulèrent rois, après la mort de Guy de Lusignan. Ce furent *Henri*, comte de Champagne, troisième mari d'Isabelle, seconde fille d'Amauri I; après lui, *Amauri II*, frère de Lusignan, et quatrième mari de cette princesse; enfin *Jean* de *Brienne*, comte de la Marche, époux de Marie, fille de cette même Isabelle. C'est celui qui, comme je l'ai dit ailleurs, fut tuteur de Baudouin II de Courtenai, empereur de Constantinople.

La principauté d'Antioche et le comté de Tripoli subsistèrent encore plusieurs années, après la destruction du royaume de Jérusalem. La première fut prise, en 1268, par Bibars, sultan d'Égypte, et l'autre, en 1289, par le sultan Kelaoun. Acre et Tyr eurent le même sort, en 1291; époque où les chrétiens croisés furent entièrement chassés de la Syrie.

Il ne sera pas inutile de savoir que

Richard I, roi d'Angleterre, allant, en 1191, à la conquête de la Terre Sainte, essuya une violente tempête près de l'île de Chypre, qu'Isaác Comnène avoit usurpée sur Andronic I, empereur de Constantinople. Trois de ses vaisseaux, poussés sur les côtes, y échouèrent devant le port de Limisso. Les malheureux naufragés, loin de recevoir des secours de la part d'Isaac, furent enfermés, par ses ordres, dans de noirs cachots, pour y mourir de faim. Un procédé si barbare irrita tellement Richard, qu'il se jetta aussitôt dans ses chaloupes, suivi de ses soldats ; sauta le premier à terre, et tailla en pièces l'armée du tyran, qu'il dépouilla de toutes ses possessions.

Le monarque anglais, maître de l'île de Chypre, en transmit le domaine à *Guy* de *Lusignan*, qui en fut reconnu souverain, en conservant le titre de roi de Jérusalem. Son frère *Amauri II* lui succéda ; et sa postérité posséda ce royaume de Chypre jusqu'en 1489. *Jean* de *Lusignan*, un des derniers rois de cette maison, n'avoit point eu d'enfans de sa première femme, et n'avoit qu'un fils naturel nommé Jacques. Il épousa en secondes noces Hélène, princesse de la maison des Paléologues ; et fille du despote ou prince de la Morée.

Elle lui donna une fille uommée Charlotte, qui fut mariée à Jean de Portugal duc de Conimbre, et qui, après la mort de ce premier mari, épousa Louis duc de Savoie. Le roi Jean de Lusignan mourut en 1460, après avoir déclaré par son testament sa fille *Charlotte*, unique héritière de ses états. C'est sur ce titre, que les ducs de Savoie fondent encore aujourd'hui leur droit à la couronne de Chypre.

Cependant Jacques, bâtard de Lusignan, usurpa ce royaume sur la reine Charlotte, par le secours du soudan d'Égypte, et par celui de Marc Cornaro, très-riche gentilhomme vénitien. Il épousa la fille de celui-ci, nommée Catherine, après qu'elle eut été adoptée par la république de Venise, sous le nom de fille de Saint-Marc, patron de Venise. Jacques de Lusignan mourut dans la fleur de son âge, laissant sa femme grosse d'un fils qu'on nomma aussi Jacques. Ce jeune prince étant mort, Catherine Cornaro, sa mère, se retira à Venise, en 1489, après avoir cédé le royaume de Chypre à cette république, qui le posséda jusqu'en 1571; époque à laquelle Sélim II, empereur des Turcs s'en rendit le maître.

Je remarquerai ici qu'un nouveau

royaume d'Arménie, fondé, ou, pour mieux dire, agrandi aux dépens des princes d'Antioche, vers l'an 1137, entra dans cette maison de Lusignan, en 1238, par le mariage de Henri I, roi de Chypre, avec Stéphanie, sœur d'Haiton, roi d'Arménie. Trois princes, descendans de Henri, et tous nommés *Léon*, possédèrent ce royaume, situé entre les rochers du mont Taurus. Le dernier détrôné par les Turcs, vint chercher un asile à Paris, où il mourut en 1393. Il fut enterré dans l'église des Célestins.

EMPIRE D'OCCIDENT.

On a vu que le grand Théodose, en partageant l'empire romain entre ses deux fils, avoit donné pour tuteur à Arcadin, empereur d'Orient, Rufin, né dans la Gaule méridionale; et à *Honorius*, empereur d'Occident, Stilicon, né dans la Germanie parmi les Vandales, et qui avoit eu l'honneur d'épouser Serène, nièce de Théodose. Aussitôt que les deux empereurs furent assis, chacun sur son trône, le premier soin de Stilicon fut de partager entre eux les trésors de leur père, et d'en faire porter la moitié à Constantinople. An de J. C. 395.

La tranquillité commençoit à s'établir dans les deux empires, lorsque l'ambitieux Rufin, comme je l'ai dit aussi, ayant attiré en Orient les peuples barbares, afin de profiter de cette désolation pour se revêtir de la pourpre, Stilicon, son ennemi, qui prétendoit avoir reçu de Théodose une égale autorité sur l'un et l'autre empire, eut l'adresse de gagner un capitaine goth, nommé Gaïnas, qui fit massacrer Rufin par ses soldats. A cette époque, Stilicon venoit de parcourir les bords du Rhin jusqu'à son embouchure, avec une promptitude incroyable; de recevoir sur son passage les hommages de tous les Barbares voisins; d'accorder la paix aux Suèves et aux Allemands, qui lui donnèrent leurs enfans en otages; de forcer les peuples germains, depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, à traiter avec lui; de contraindre, par la seule terreur de son nom, les Pictes qui désoloient la Grande-Bretagne, à se retirer dans leurs montagnes et dans leurs marais; enfin de soumettre, aux conditions qu'il voulut, deux frères d'une valeur turbulente et impétueuse, Marcomir et Sunnon, rois des Francs, alors les plus redoutables de ces peuples guerriers.

Stilicon, au retour de ces expéditions,

apprit qu'Alaric I, roi de Goths, ayant pénétré dans la Grèce, avoit mis tout à feu et à sang dans l'Achaïe et dans la Béotie; s'étoit rendu maître d'Athènes, et avoit ruiné tout le Péloponèse. Quoique la Grèce fît alors partie de l'empire d'Orient, Stilicon, sous prétexte sans doute de garantir les frontières de celui d'Occident, se hâta de marcher contre Alaric, et l'atteignit dans l'Arcadie. Mais tandis qu'il auroit pu, sans coup férir, le forcer en peu de jours à se rendre, il le laissa échapper à travers les forêts de ce pays. Une telle conduite dans un aussi grand homme de guerre que l'étoit Stilicon, le fit justement soupçonner d'être d'intelligence avec Alaric.

Il y avoit douze ans que Gildon, allié des deux empereurs d'Orient et d'Occident par le mariage de sa fille, commandoit les troupes d'Afrique avec le titre de comte. Résolu de secouer le joug de l'empire, il leva l'étendart de la révolte, en arrêtant la flotte de Carthage, qui portoit à Rome le blé de cette contrée. Mascézil, son frère, se voyant exposé à ses fureurs, parce qu'il n'avoit pas voulu s'engager dans son parti, alla se jetter entre les bras des Romains; et Gildon, irrité de sa fuite, fit égorger ces deux fils, qu'il laissa sans sépulture.

Stilicon profita de cette circonstance, pour envoyer Mascézil avec une armée contre son frère Gildon, qui fut battu, et qui ayant été arrêté après le combat, s'étrangla de ses propres mains. Mascézil ne devoit attendre que des récompenses. Cependant à peine eut-il paru à Milan, où l'empereur Honorius tenoit sa cour, que Stilicon, étant sorti de la ville avec lui, comme pour le conduire à une de ses maisons de campagne pour lui donner une fête, le fit jetter par ses gardes dans la rivière d'Olanna, où il fut englouti en un moment: action atroce, qui seule auroit mérité la fin tragique, par laquelle fut terminée dans la suite la vie de ce politique barbare.

Honorius venoit d'épouser Marie, fille de Stilicon, lorsqu'il reçut à Milan des ambassadeurs de la part des Francs, des Allemands, des Suèves et des Sicambres. Ces peuples, après avoir fait quelques incursions dans les terres de l'empire, demandoient la paix. L'empereur la leur accorda, leur donna même des rois, en exigea des otages, et les obligea de fournir des troupes qu'il incorpora dans ses armées.

Alaric, roi des Goths, étoit alors commandant en Illyrie pour l'empereur d'Orient Arcadius. Ennuyé de ce titre oisif,

il se joignit à Radagaise, qui commandoit au-delà du Danube; et ces deux capitaines, ayant pénétré en Italie, assiégèrent Aquilée, et ravagèrent toute la contrée. Mais la vigoureuse résistance de cette ville, les obligea de repasser les Alpes. Alaric ne tarda pas à réparoître avec de plus grandes forces. Stilicon marcha contre lui à la tête des troupes romaines. Il se livra, près de la ville de Pollence en Ligurie, une sanglante bataille, où Stilicon, d'abord vainqueur, se vit arracher la victoire à la fin de l'action. On se battit une seconde fois près de Vérone, où Alaric entièrement défait, fut obligé de reprendre presque seul le chemin de l'Illyrie. Pendant le cours de cette expédition, l'empereur Honorius avoit plusieurs fois tremblé pour lui-même. On jugea que Milan n'étoit plus un séjour assuré pour la cour; et on la transféra à Ravenne.

Cependant l'ambitieux Stilicon, non content de gouverner l'empereur, avoit depuis long-temps conçu le dessein de se rendre maître de l'empire. Honorius avoit perdu sa femme Marie, dont il n'avoit point eu d'enfans. Stilicon, qui vouloit s'emparer du trône, au nom de son propre fils Eucherius, forma dans cette vue une intrigue avec Alaric, pour que

celui-ci affoiblît d'abord l'empire d'Orient, et jettât ensuite le trouble dans celui d'Occident. Mais une alarme imprévue suspendit l'exécution des desseins du perfide ministre. Le même Radagaise, qui étoit entré auparavant en Italie avec Alaric, s'y montra de nouveau à la tête de deux cent mille Visigoths. Stilicon se hâta d'aller à sa rencontre, et l'enferma dans les détroits des montagnes de Fiesole en Toscane. Radagaise ayant tenté de se dérober secrètement, fut pris dans sa fuite, et eut la tête tranchée à la vue de ses soldats. Tous les prisonniers qu'avoit faits Stilicon, furent vendus; et il n'y eut de cette armée si nombreuse, que douze mille Visigoths d'épargnés: c'étoit un corps d'élite que le général romain prit à la solde de l'empire.

L'Italie étant délivrée par cette victoire, Stilicon renoua ses criminels projets avec Alaric. Il faisoit ses dispositions pour aller le joindre, lorsqu'une nouvelle irruption des Barbares du Nord, frappa d'épouvânte tout l'empire d'Occident. Les Alains, les Suèves et les Vandales, après avoir passé le Rhin, s'avancèrent jusques dans l'intérieur de la Gaule, où ils portèrent la désolation. Les Allemands et les Bourguignons, à leur exemple, prirent la même route, pour avoir part

au pillage de cette riche contrée. Les Allemands s'emparèrent des bords du Rhin depuis Bâle jusqu'à Mayence, et et les Bourguignons se rendirent maîtres de l'Helvétie jusqu'au Mont-Jura. Les troupes romaines cantonnées dans la Grande-Bretagne, effrayées du bruit des ruines dont la Gaule retentissoit, et n'espérant aucun secours de l'empire, se choisirent un nouveau maître, en revêtissant de la pourpre un simple soldat, nommé *Constantin*.

Le prétendu empereur passa dans la Gaule, et y battit les Barbares. S'il eût su profiter de la victoire, il les auroit sur-le-champ chassés de ce pays. Mais il se contenta de faire des traités avec eux, et de s'allier avec les Francs au-delà du Rhin, ainsi qu'avec les Allemands établis en-deçà, dans la province qu'on nomme aujourd'hui l'Alsace. Il envoya ensuite en Espagne son fils Constant, qui s'en empara, et qui, bientôt après en fut rappellé par son père.

L'indifférence avec laquelle Stilicon voyoit l'Occident devenir la proie des Barbares, et l'inaction dans laquelle il resta, au moment même où il auroit dû aller secourir ces malheureuses provinces, ne donnèrent que trop lieu de le soupçonner de trahison. Il conservoit néanmoins tou-

jours l'entière confiance du crédule et timide Honorius, qui, dans ce même temps, épousa Thermantie, seconde fille du ministre. Mais Olympius, officier de l'empereur, voyant Stilicon marcher à grands pas vers le trône, au moyen des intelligences secrettes qu'il entretenoit avec les ennemis de l'Empire, instruisit Honorius de toute la perfidie et de toutes les abominables trames de son indigne confident. Ce prince sortit alors de son indolence naturelle, et fit trancher la tête à Stilicon, après que tous ses partisans eurent été massacrés. Eucherius, la principale cause de la révolte de son père, ne fut pas long-temps à subir le même sort à Rome, où il fut conduit avec sa sœur Thermantie, qu'Honorius répudia, et qui fut remise entre les mains de Sérène, sa mère.

Olympius, revêtu de la dépouille de Stilicon, en occupant sa place auprès de l'empereur, refusa à Alaric la somme d'argent que lui avoit promise le précédent ministre. La guerre fut aussi-tôt rallumée; et le roi visigoth alla mettre le siége devant Rome. Le sénat accusant injustement Sérène d'être d intelligence avec Alaric, fit étrangler cette nièce du grand Théodose; princesse vertueuse, qui, sans avoir eu aucune part aux crimes

de son mari, avoit tenu lieu de mère à Honorius.

Sur ces entrefaites, les députés envoyés par *Constantin*, usurpateur de la Grande-Bretagne, arrivèrent à la cour de l'empereur, qui crut devoir honorer de la pourpre le tyran. Alaric poussoit toujours le siége de Rome. Les habitans, désolés par la peste et la famine, capitulèrent, et lui accordèrent tout l'or, l'argent, les ornemens, et même les vases sacrés des églises. Le vainqueur exigea de plus une grande somme, qu'on s'engagea à lui payer à certains termes. Les Romains envoyèrent ce traité à Honorius, qui le confirma; et Alaric se retira en Toscane.

Géronce, un des plus braves capitaines du tyran Constantin, venoit de lever en Espagne l'étendart de la révolte; et n'osant prendre lui-même le titre d'empereur, il l'avoit donné à *Maxime*, simple officier de la garde, sans ambition comme sans capacité, mais dont le nom pouvoit servir aux entreprises de Géronce. Constantin envoya contre lui son fils Constant, avec la plus grande partie de ses troupes. Les Pictes et les Ecossois profitèrent de cette circonstance pour, rentrer dans la Grande-Bretagne et pour la désoler. L'empereur Honorius se voyant dans l'impuissance de secourir les Bre-

tons, leur écrivit qu'ils songeassent à se défendre par eux-mêmes.

Ces peuples alors animés d'un nouveau courage, repoussèrent les Barbares dans leurs montagnes, et se mirent en liberté sous une nouvelle forme de gouvernement. Constantin, obligé de quitter la Grande-Bretagne, se retira dans la Gaule, où il fixa son siége à Arles. Les Armoriques, peuples qui habitoient les côtes occidentales de ce pays entre la Seine et la Loire, voulant jouir du même avantage que les Bretons, chassèrent les magistras romains, et formèrent entre eux un corps de république. En ce même temps, les Alains, les Suèves et les Vandales, ne trouvant presque plus rien à ravager dans la Gaule, où il n'y avoit que des places fortes qu'ils n'osoient ni ne savoient assiéger, s'avancèrent jusqu'en Espagne, et s'y établirent.

Cependant Alaric, qui étoit resté campé en Toscane, demandoit avec hauteur les sommes qu'on s'étoit engagé à lui payer. Sur le refus de l'empereur, le roi des Visigoths, soutenu par les forces des Huns, marcha vers Rome, dont il s'empara; et pour détacher cette ville de l'obéissance d'Honorius, il la donna en souveraineté au préfet de Rome, nommé *Attale*,

qu'il revêtit de la pourpre. Il alla ensuite assiéger l'empereur Honorius dans Ravenne. Mais un secours que ce prince reçut fort à propos de l'Orient, contraignit Alaric de se retirer. Celui-ci néanmoins laissa dans les lignes une partie de son armée, et fit avec l'autre, la conquête de plusieurs villes d'Italie, qu'il soumit au nouvel empereur de Rome.

Attale ne porta pas long-temps la couronne qu'on lui avoit mise sur la tête bien gratuitement. Alaric, qui avoit cru en faire un instrument utile à ses desseins, voyant au contraire que cet ignorant présomptueux et opiniâtre n'étoit qu'un obstacle au succès de ses affaires, lui ôta le diadême, le dépouilla de la pourpre, et renvoya tous ces ornemens à Honorius. Dès lors, tout sembla disposé à la paix entre l'empereur d'Occident, et Alaric, qui s'étoit avancé à trois lieues de Ravenne. De nouvelles négociations s'ouvrirent : mais malheureusement elles furent rompues par un ancien ami de Stilicon, nommé Sarus, qui étant sorti à dessein, à la tête de quelques soldats, se jetta furtivement sur un quartier du camp des Goths, et en fit périr un grand nombre.

Alaric, enflammé de colère, courut aussitôt à la vengeance, en prenant le

chemin de Rome, dont il se rendit maître après un siége assez long. L'éclat qui avoit rendu cette ville la première de l'Univers, disparut en un jour, onze cents soixante-trois ans après sa fondation. Livrée au pillage par le vainqueur, elle fut horriblement saccagée, et n'offroit plus dans son enceinte que d'affreuses ruines. Les églises seules et les vases sacrés furent respectés. Alaric sortit de Rome, emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers; entre autres, Placidie, sœur d'Honorius, à laquelle il fit rendre tous les honneurs dus à sa naissance. Il ravagea la partie méridionale de l'Italie, et mourut très-peu de temps après, lorsqu'il méditoit la conquête de l'Afrique. Ataulphe, son parent, lui succéda.

La division régnoit toujours dans la Gaule entre Maxime, ou plutôt Géronce, qui l'avoit décoré du titre d'empereur, et le tyran Constantin. Géronce s'étant emparé de la ville de Vienne, que défendoit Constant, fils de son rival, lui fit trancher la tête, et alla aussitôt assiéger Constantin lui-même dans Arles. L'empereur Honorius voulant profiter de ces troubles pour recouvrer la Gaule, y envoya Constance, simple officier, mais d'un mérite supérieur, à qui il donna le commandement de ses armées. Le nouveau géné-

ral remplit parfaitement les espérances de son maître, et fut par-tout vainqueur. Géronce, forcé de lever le siége d'Arles, s'enfuit en Espagne, où il se donna la mort. Maxime resté sans appui, fut dépouillé de la pourpre par ses propres soldats, et perdit quelque temps après la vie. Constantin, et son fils Julien, pris dans Arles, par Constance, furent conduits à Ravenne, et eurent la tête tranchée. Cette dernière victoire fit rentrer la partie méridionale de la Gaule sous la domination romaine.

La ruine de tous ces tyrans n'effraya point les ambitieux ; et *Jovin*, le plus noble Gaulois de sa province, osa se revêtir de la pourpre à Mayence. Ataulphe étoit encore en Italie, ayant avec lui Placidie, sa captive, dont il vouloit faire son épouse. Mais comme il avoit le cœur honnête et généreux, il vouloit auparavant gagner le sien. Une grande partie de la Gaule étoit déjà perdue pour les Romains. Il chercha à s'y former un établissement ; et entama dès-lors ses négociations avec Honorius. Mais voyant qu'elles traînoient en longueur, il passa dans ce pays, où après avoir conclu un traité avec l'empereur, qui s'engagea à lui fournir une certaine quantité de blé, il battit et prit l'usurpateur Jovin, qu'il

livra à Dardane, préfet de la Gaule Narbonnoise, qui le fit mourir. En ce même temps, *Héraclien*, commandant des troupes en Afrique, peu satisfait du consulat dont il venoit d'être honoré, se fit proclamer empereur, et alla débarquer en Italie avec une flotte considérable, et une armée de trente mille hommes. Mais ayant été entièrement défait, il s'enfuit avec un seul vaisseau à Carthage, où il fut tué par quelques officiers d'Honorius.

Cependant le général Constance desirant épouser la princesse Placidie, engagea l'empereur à la demander à Ataulphe. Le roi des Goths la refusa, sous prétexte qu'on ne lui avoit pas envoyé le blé, dont on étoit convenu par le traité conclu avant la mort de Jovin; et ce refus fut suivi de plusieurs actes d'hostilité. Ataulphe s'empara de Narbonne, de Toulouse, et fut reçu dans Bordeaux comme ami de l'empire. Mais ayant échoué devant Marseille, il se retira à Narbonne, où il se consola de ce mauvais succès, en épousant Placidie.

Ce mariage rendit Constance ennemi personnel d'Ataulphe, qu'il résolut de chasser de la Gaule. Celui-ci, sollicité par sa femme, consentit à un accord, qui lui fut proposé par Honorius; et il alla occuper un établissement qu'on lui céda

au-delà des Pyrénées, en-deçà de l'Ebre. Mais il s'engagea à n'avoir sur mer aucun vaisseau, et à ne faire aucun commerce avec l'étranger. Il choisit pour sa résidence Barcelone, où, peu de temps après, il fut assassiné par un de ses écuyers, qui voulut venger son ancien maître, qu'Ataulphe avoit fait mourir. Vallia, son successeur, fit un traité de paix avec les Romains, et rendit à l'empereur Honorius, sa sœur Placidie.

L'Italie couverte de ruines, n'offroit par-tout que des traces funestes du passage des Goths. La Gaule désolée, pendant tant d'années, par les courses des Barbares et par les révoltes des tyrans, n'étoit pas dans un meilleur état. Mais du moins la tranquillité commençoit à s'y rétablir, Constance ayant fait accorder par Honorius une amnistie à tous ceux qui s'étoient joints aux Barbares, pour se mettre à couvert de leurs violences, ou que la crainte avoit engagés dans le parti des tyrans. L'empereur avoit déjà décoré Constance des titres de comte et de patrice, et lui donna pour la seconde fois le consulat. Il crut même ne pouvoir mieux reconnoître les services importans qu'il en avoit reçus, qu'en lui faisant épouser sa sœur Placidie; mariage du-

quel devoit naître, l'héritier de l'empire.

Presqu'en ce même temps, il se fit entre les Romains et les Goths un échange, dont il n'est pas trop aisé de deviner la raison politique. Vallia rendit à l'empire le pays d'au-delà des Pyrénées, qui avoit été donné à Ataulphe, ainsi que les provinces d'Espagne qu'il venoit de conquérir lui-même sur les Alains et sur les Vandales; et Honorius céda à Vallia dans la Gaule la seconde Aquitaine et la Novempopulanie, c'est-à-dire, le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois, et toute la Gascogne, jusqu'aux Pyrénées. Les Romains se réservèrent la Narbonnoise, à l'exception de Toulouse, dont Vallia et ses successeurs firent leur capitale, et où ils régnèrent sous le titre de rois des Visigoths ou Goths occidentaux.

La Gaule se trouva donc alors partagée entre quatre nations différentes: les Visigoths dont je viens de parler: les Bourguignons, qui possédoient une grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui le duché et le comté de Bourgogne, la Savoie, et le pays qui s'étend jusqu'aux sources du Rhin: les Allemands qui habitoient l'Alsace depuis Bâle jus-

qu'à Mayence; et les Romains à qui appartenoient les autres parties de la Gaule. Une cinquième nation vint dans ce temps-là s'y établir. Ce furent les Francs, qui, sous la conduite de leur roi Pharamond, passèrent le Rhin, dans sa partie septentrionale, et s'emparèrent des contrées voisines de ce fleuve.

Constance, général des armées d'Occident, patrice et beau-frère de l'empereur, gouvernoit depuis dix ans toutes les affaires de l'empire. Son épouse Placidie lui avoit donné d'abord une princesse; ensuite un prince, qu'Honorius avoit désigné pour son successeur; et bientôt il déclara Constance *Auguste*, et accorda le même titre à Placidie. Mais Théodose II, qui régnoit à Constantinople, refusa de reconnoître pour empereur, un homme né si loin du trône. Constance, vivement piqué, se préparoit à se venger, en portant la guerre en Orient, lorsqu'une mort prématurée l'enleva après six ou sept mois de règne.

L'empire essuya, quelque temps après, un nouvel échec de la part des Vandales, qui augmentèrent leurs conquêtes en Espagne. Des courtisans perfides et corrompus travailloient alors sourdement à brouiller Honorius avec Placidie, pour laquelle sa tendresse naturelle n'avoit fait que s'ac-

croître depuis la mort de Constance. On ne réussit que trop, par des rapports artificieux et méchans, à diviser le frère et la sœur, et à changer leur union en une haine mortelle. La ville de Ravenne fut bientôt partagée entre deux factions, qui en venoient tous les jours à des querelles sanglantes. Enfin, Honorius donna ordre à Placidie de sortir de la cour. Elle alla à Constantinople se jetter dans les bras de Théodose, avec son fils et sa fille. Le ressentiment de cette princesse, qui avoit bien plus d'esprit et de courage que son frère, auroit pu être funeste à l'état, si la mort d'Honorius n'en eût prévenu les suites. Ce prince, peu capable de régner, n'avoit jamais su, suivant *Montesquieu*, ni faire la paix ni faire la guerre. On peut le regarder comme la première cause de la chûte de l'empire d'Occident, si fortement ébranlé sous son règne d'environ vingt-huit ans.

Honorius ne laissant point de postérité, Théodose II, son neveu, empereur d'Orient, avoit un droit légitime au trône d'Occident. Mais un secrétaire d'état, nommé *Jean*, appuyé de Castin, général des troupes, prit à Ravenne le titre d'empereur, et envoya demander du secours aux Huns par Aëtius, dont le

le père avoit été comte d'Afrique, c'est-à-dire, commandant des troupes de cette province. L'usurpation de Jean fit juger à Théodose combien il lui seroit difficile de contenir les deux empires sous son obéissance. Il se détermina donc à céder l'Occident à son cousin Valentinien, fils de Placidie, et lui donna une armée nombreuse, qui le rendit maître de l'Italie par la défaite et la mort de l'usurpateur. Aëtius ayant obtenu sa grace du nouvel empereur, et reçu même le titre de comte de l'empire, engagea les Huns à retourner dans leur pays.

Valentinien III n'étoit que dans sa septième année, lorsqu'il fut proclamé empereur. On confia le gouvernement des affaires à Placidie, sa mère, dont le premier soin fut d'établir des loix sages, pour réformer les abus qui s'introduisoient de plus en plus dans l'empire. Théodoric, roi des Visigoths dans la Gaule, jaloux d'agrandir ses états, mit le siége devant Arles. Aëtius alla le combattre et le repoussa. An de J. C. 425.

Boniface, comte d'Afrique, s'étoit fait des ennemis par son seul mérite, et par les dignités dont on avoit récompensé ses services militaires. Aëtius, qui, sous les dehors de l'amitié, cachoit la haine la plus profonde contre lui, étant de retour

à Ravenne, mit en œuvre, pour le perdre, une ruse bien perfide. Il lui écrivit que tout étoit changé pour lui à la cour, et que Placidie alloit le rappeller d'Afrique pour le faire périr. Mais en même temps il accusa, auprès de l'impératrice, Boniface de vouloir se rendre indépendant en Afrique, et sut engager cette princesse trop crédule à lui envoyer ordre de revenir à la cour. Le rusé scélérat jugeoit bien que Boniface n'obéiroit point, et que, par cette désobéissance, il donneroit lui-même une preuve de sa trahison. Celui-ci, en effet, prévenu par la lettre d'Aëtius, reçut fort mal l'ordre de Placidie; et, dans un premier mouvement de vengeance, il invita Genseric, roi des Vandales, à passer en Afrique, à condition qu'ils partageroient cette province entre eux, et se prêteroient un mutuel secours contre leurs ennemis. Le roi vandale y entra aussitôt, suivi de tous ses sujets, et s'y établit dans la partie dont on étoit convenu, tandis que les Suèves se hâtèrent de s'emparer en Espagne de presque tout le pays que les Vandales avoient quitté.

Aëtius étoit alors occupé contre les Francs, qu'il chassa de leurs possessions en-deçà du Rhin, en les forçant de repasser ce fleuve. Mais ce peuple guer-

rier, opiniâtre dans ses desseins, n'en étoit pas moins hardi à menacer les frontières de la Gaule, où il se préparoit à faire une nouvelle irruption; en sorte qu'on n'avoit vu jusqu'alors tant d'orages formés contre la puissance romaine en Occident. Sur les bords du Rhin, les Francs; dans la Gaule méridionale, les Visigoths; en Espagne, les Suèves; en Afrique, les Vandales; au Nord de l'Italie, les Juthonges et les peuples des Alpes révoltés, tous s'efforçoient comme à l'envi de démembrer l'empire, et d'en envahir les provinces.

Cependant, Placidie réfléchissant sur tant de preuves d'attachement que Boniface lui avoit données dans toutes les occasions, ne pouvoit pas concevoir les motifs de sa révolte. Elle prit le parti d'envoyer en Afrique un homme de confiance, vers le comte. On en vint à des éclaircissemens qui se firent de part et d'autre avec une pleine ouverture de cœur; et la trame odieuse d'Aëtius fut découverte. L'impératrice indignée vouloit l'en punir. Mais la situation des affaires l'obligea de ménager encore ce perfide calomniateur, le seul habile général qu'eut alors l'empire en Europe. Elle rendit toute sa bienveillance à Boniface qui rentra dans le devoir, et qui fit tout

son possible, pour engager par des présens Genseric à sortir de l'Afrique. Mais le roi vandale le regardant à son tour comme un traître, se déclara hautement son ennemi. Il l'attaqua avec toutes ses forces; et vainqueur dans plusieurs combats, il se rendit maître de la plus grande partie de cette province.

Boniface ayant confié à un de ses officiers la défense du reste de l'Afrique, partit pour Ravenne, où il fut très-bien reçu de Placidie, qui lui conféra le titre de patrice, et le créa général des armées de l'empire. Aëtius, qui étoit alors dans la Gaule, pour arrêter les incursions des Francs, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il rentra en Italie avec ses troupes. Boniface pénétrant ses desseins, marcha au-devant de lui à la tête de celles qui se trouvoient à Ravenne. Il se livra un combat, où Aëtius fut vaincu. Mais Boniface y reçut de la main de son rival une blessure, dont il mourut au bout de trois mois.

Aëtius, fugitif, après avoir erré en divers lieux, pour se dérober au ressentiment de l'impératrice, alla implorer l'assistance des Huns, ses anciens amis, dont le roi lui accorda quelques troupes. Il marcha de nouveau sur Ravenne; et son approche jetta l'alarme dans cette

ville. Placidie effrayée ne songea qu'à le ramener, par des voies d'accommodement. Elle le rappella à la cour, lui rendit toutes ses dignités, et y ajouta celle de patrice. Telle étoit alors la foiblesse du gouvernement, qu'un sujet coupable gagna plus par sa rebellion, qu'il n'avoit auparavant obtenu par ses services.

La tranquillité dont jouit l'empire d'Occident, ne fut que d'une très-courte durée. Trigétius, successeur de Boniface en Afrique, fit la paix avec Genseric. Mais le roi vandale ne tarda pas à la rompre, et à s'emparer de tout ce que possédoient les deux empires romains dans cette partie du monde. D'un autre côté, les Gaulois révoltés, les Francs, les Bourguignons, les Visigoths donnèrent un exercice continuel aux armes de Valentinien. Aëtius défit entièrement les Bourguignons, qui avoient porté le ravage dans la Belgique, et dont le roi Gondicaire fut obligé de demander la paix. Avitus, né à Clermont, servant dans l'armée romaine, eut une grande part à cette victoire. Les Visigoths s'étant répandus dans la province narbonnoise, mirent le siége devant Narbonne la capitale. Littorius, un des généraux de l'empire, et Avitus qui se joignit à lui, le leur firent lever. Aëtius marcha

ensuite contre les Visigoths, et en tua huit mille. Mais les Romains ne purent empêcher les Francs de prendre un établissement fixe dans la Gaule. L'expédition que fit leur roi Clodion, lui assura la possession de Cambrai et du pays voisin jusqu'à la Somme. A cette dernière époque, Valentinien venoit d'épouser Eudoxie, fille de Théodose II, empereur d'Orient.

La Gaule continuoit toujours à être le théâtre de guerres sanglantes. Aëtius y étoit occupé à observer les mouvemens des Francs, dont la valeur entreprenante lui causoit de grandes inquiétudes. Littorius, son lieutenant, agissoit contre les Visigoths, et tenoit assiégée Toulouse leur capitale. Mais il y fut battu dans une sortie, et fait prisonnier. En Espagne, la puissance des Suèves prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. La mer étoit couverte de pirates, qui désoloient les côtes des deux empires, et qui firent une descente en Sicile. Genseric, devenu maître de Carthage, et de toute l'Afrique romaine, fit aussi une irruption dans cette île, et ravagea tout le pays. Les Bretons, toujours inquiétés par les Pictes et les Écossois, ne pouvant obtenir des secours de Valentinien, appellèrent dans leur île

les Anglo-Saxons, qui s'en établirent souverains. Ainsi commençoit à tomber en ruines l'empire d'Occident, dont les peuples barbares sapoient les fondemens à coups redoublés, lorsque la foible ressource qui restoit à l'empereur Valentinien dans les conseils de Placidie, sa mère, lui fut enlevée par la mort de cette princesse.

En ce même-temps, le redoutable Attila, roi des Huns, qui, après avoir fait trembler l'empereur d'Orient, l'avoit forcé à lui payer un tribut annuel, songeoit à tourner ses armes du côté de l'Occident. Ce prince destructeur, surnommé *le fléau de Dieu*, espéroit traverser la Gaule entière, piller les villes, et, chargé de dépouilles, se jetter ensuite en Italie, où il lui auroit été aisé de renverser le trône de Valentinien. Il se mit en marche à la tête d'une armée de plus de cinq cent mille hommes, composée de tous les peuples barbares du Nord, qui avoient chacun leur roi, tous vassaux, ou plutôt même esclaves du monarque des Huns. Les Bourguignons, qui voulurent tenter de l'arrêter au passage du Rhin, furent repoussés et taillés en pièces. Ces vastes contrées comprises entre le Rhin, la Seine, la Marne et la Moselle, ressentirent toutes

la fureur de ce terrible conquérant. Les villes prises furent brûlées ou saccagées. Les campagnes dévastées par le fer et le feu, offroient par-tout le spectacle de la plus affreuse désolation. Les habitans de Paris, effrayés à l'approche d'Attila, alloient abandonner leur ville, si Sainte Geneviève, qui vivoit alors, ne les eût rassurés, en leur promettant de la part de Dieu que les Barbares n'entreroient point dans leur territoire. Cette prophétie fut vérifiée par l'événement. Attila ayant passé la Seine dans un autre endroit, alla mettre le siége devant Orléans.

A la première nouvelle de la marche du roi des Huns vers la Gaule, Aëtius avoit quitté l'Italie, et s'étoit rendu à Arles. Il s'unit avec Théodoric, roi des Visigoths, et Mérovée, roi des Francs, intéressés autant que les Romains à défendre ce pays. Les Bourguignons et d'autres peuples voisins se joignirent à eux. Ils prirent la route d'Orléans, où ils arrivèrent au moment même qu'Attila ayant enfoncé les portes de la ville, alloit la livrer au pillage, et faire massacrer les habitans. Les Romains et leurs alliés y entrèrent aussitôt du côté de la Loire; et trouvant les Huns en désordre, ils en firent un grand carnage. En peu d'heures, Orléans fut inondé du sang

de ses vainqueurs, dont les uns se jettèrent en foule hors des portes, et les autres, aveuglés par la terreur, se précipitèrent dans le fleuve. Attila rallia les fuyards, frémissant de fureur, et fit sa retraite vers la Belgique. Aëtius, et les deux rois gaulois le poursuivirent, et l'atteignirent dans les champs catalauniques, aujourd'hui les plaines de Champagne, près de Châlons. C'est là que les deux armées en vinrent aux mains. Jamais bataille ne fut plus sanglante. Le roi des Huns, entièrement défait, y perdit plus de cent quatre-vingt mille hommes, et se retira dans la Thuringe avec le peu de troupes qui lui restoient.

Cet effroyable revers n'abbattit point le courage du fier Attila, qui rassembla une nouvelle armée, pour faire une irruption dans l'Italie. Bientôt il se mit en marche, et traversa la Pannonie et la Norique qu'il ravagea. Valentinien effrayé, malgré les secours que lui avoit envoyés l'empereur d'Orient, alla se renfermer dans Rome, et abandonna tout le pays au-delà du Pô, se persuadant que le pillage de ces riches provinces pourroit assouvir l'avarice et la cruauté de l'ennemi. Les Huns ayant franchi les Alpes, mirent le siége devant Aquilée

qu'ils saccagèrent et réduisirent en cendres, après avoir fait prisonniers, ou passé au fil de l'épée les habitans et la garnison. Altérés du sang des Romains, ils coururent toute la Vénétie, y détruisirent les villes d'Altine, de Padoue, de Vicence, de Vérone, de Bresce, et de Bergame ; se jettèrent ensuite dans la Ligurie, où ils pillèrent Milan et Pavie. Attila étant arrêté à l'endroit où le Mincio se jette dans le Pô, près de Mantoue, envoya au-delà de ce fleuve plusieurs partis, qui furent tous taillés en pièces par Aëtius.

Cependant il restoit au roi des Huns assez de troupes pour achever la conquête de l'Italie ; et l'approche de ce féroce ennemi faisoit trembler Valentinien dans Rome. Le conseil de ce prince ne trouva d'autre ressource que de lui envoyer des députés pour demander la paix ; négociation périlleuse, dont se chargea le pape S. Léon. La fermeté du pontife étonna le conquérant barbare, et son éloquence onctueuse l'engagea à reprendre le chemin du Danube, après qu'on fut convenu qu'il lui seroit payé un tribut annuel. Quoique Attila eût un grand nombre de femmes, il voulut, l'année suivante, en épouser encore une autre ; et le jour de ses noces, s'étant rempli

de vin, il mourut dans la nuit, suffoqué par une hémorragie à laquelle il étoit sujet.

Valentinien n'avoit point d'enfant mâle. Aëtius, trop fier d'avoir soutenu l'empire par de grands exploits, osa aspirer à en faire héritier son fils Gaudence, et demanda pour lui à l'empereur sa fille aînée en mariage. Ce prince indigné d'abord de cette orgueilleuse prétention, mais peu de temps après, poussé par la crainte, la lui promit, gardant néanmoins dans le cœur un profond ressentiment contre un sujet si hardiment ambitieux. Sur ces entrefaites, Valentinien livré à la débauche, se porta jusqu'à déshonorer par la violence la femme de Petrone Maxime, petit-fils, par sa mère, du tyran Maxime qui avoit disputé l'empire au grand Théodose. Le mari outragé ne médita dès-lors que des projets de vengeance, qui favorisoient d'ailleurs son ambition; et pour les exécuter plus sûrement, il songea d'abord à écarter Aëtius. Il le fit accuser d'une conspiration contre la vie de l'empereur, par un eunuque qui dit à ce prince qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, et que, s'il ne prévenoit Aëtius, il alloit périr. Valentinien alarmé manda aussitôt le général, qui parut devant lui sans défiance,

et qu'il tua de sa propre main. Quelques mois après, l'empereur lui-même fut assassiné par deux gardes d'Aëtius, à la suggestion de Pétrone Maxime.

Sous le règne de ce prince foible, débauché, et abandonné au luxe, les Vandales s'emparèrent des plus belles provinces de l'Afrique : les Visigoths de la Gaule s'étendirent jusqu'au Rhône : les Suèves se rendirent maîtres de la plus grande partie de l'Espagne : les Francs s'établirent et s'agrandirent dans la Gaule, et les Anglo-Saxons envahirent la Grande-Bretagne. On peut dire qu'en sa personne finit l'empire d'Occident. Nous allons voir ses successeurs, au nombre de neuf, périr ou cesser de régner dans l'espace de vingt ans.

An de J. C. 455. Le lendemain de la mort de Valentinien, *Pétrone Maxime* fut proclamé empereur. Sa femme n'avoit pas longtemps survécu à l'affront qu'elle avoit éprouvé. Il contraignit Eudoxie, veuve de Valentinien à l'épouser, et lui fit ensuite l'aveu de sa conspiration contre son mari, en lui protestant que l'amour dont il brûloit pour elle, la lui avoit fait tramer. L'impératrice indignée de cette déclaration, crut qu'elle se rendroit complice de la mort de son premier époux, si elle ne se hâtoit de la venger. Mais le

moyen que la colère lui fit mettre en usage fut bien atroce. Elle envoya de riches présens à Genseric, pour l'inviter à venir dépouiller d'une autorité usurpée l'assassin de Valentinien, lui promettant d'aller elle-même, dès qu'il seroit arrivé, le prendre par la main pour l'introduire dans Rome.

Le roi vandale n'avoit pas besoin d'une sollicitation si pressante, et s'embarqua aussitôt avec une puissante armée. A son approche de Rome, le peuple voyant Maxime prendre lâchement la fuite, l'accabla d'une grêle de pierres; et après qu'un soldat romain l'eut percé de son épée, on mit en pièces son cadavre qu'on jetta dans le Tibre. Il n'y avoit pas trois mois accomplis qu'il étoit sur le trône.

Genseric entra sans la moindre résistance dans Rome, qui fut abandonnée au pillage. Le pape S. Léon put seulement obtenir qu'on ne commettroit ni meurtres ni incendie, et qu'on épargneroit les édifices. Toutes les richesses dont cette ville étoit remplie, devinrent la proie des Vandales. L'impératrice Eudoxie ne recueillit pas de son crime, tout le fruit qu'elle en avoit espéré. Elle fut conduite à Carthage avec ses deux filles; Gaudence, fils d'Aëtius, et plusieurs milliers de personnes. L'aînée, nommée,

comme sa mère, Eudoxie, fut mariée à Huneric, fils aîné de Genseric. Placidie, la cadette, étoit déjà fiancée à Anicius Olybrius, le plus distingué du sénat, et qui, avant la prise de Rome, s'étoit sauvé à Constantinople. Les princesses furent traitées avec honneur. Mais les autres prisonniers éprouvèrent toutes les rigueurs de la plus dure servitude.

An de J. C. 455. Après la mort de Maxime, *Avitus*, sénateur romain, fut élevé sur le trône impérial. Né d'une famille illustre d'Auvergne à Clermont, il s'étoit distingué sous Aëtius contre les Bourguignons et les Visigoths, et avoit été préfet de la Gaule. Sa douceur, sa modération et ses autres qualités lui avoient mérité l'estime et l'amitié de Théodoric II, roi des Visigoths. Marcien, empereur d'Orient, à qui il fit part de son élévation, ne refusa point de le reconnoître pour collègue. Afin de couvrir l'Italie contre les nouvelles incursions des Barbares du Nord, Avitus fit un voyage dans la Pannonie, occupée par les Ostrogoths ou Goths orientaux, et y conclut un traité avec ces peuples qui s'engagèrent à servir de barrière.

On voyoit alors paroître, pour la première fois, dans le midi de l'Europe, une nation barbare sortie de la Scandinavie;

les Hérules qui devoient porter le dernier coup à l'empire d'Occident. Mais ils n'étoient pas encore en état d'inspirer la terreur. Rechiaire, roi des Suèves en Espagne, auroit été un ennemi beaucoup plus redoutable pour les Romains, si Théodoric, ami d'Avitus, ne se fût chargé de réprimer son audace, en l'arrêtant dans ses vastes projets d'ambition. Le roi suève, en effet vaincu dans une grande bataille, fut fait ensuite prisonnier, et eut la tête tranchée.

En ce même temps, le roi des Vandales, Genseric, toujours avide de pillage, mit en mer une flotte de soixante voiles, qui avoit ordre de descendre dans la Gaule ou en Italie. Le comte Ricimer, un des généraux de l'empire, la rencontra près de l'île de Corse, la défit entièrement, et battit ensuite en Sicile un autre corps de Vandales, qui y avoient débarqué pour ravager le pays. Fils d'un prince suève et d'une fille de Vallia, roi des Visigoths, Ricimer attaché, dès sa jeunesse, au service de Valentinien, formé au métier de la guerre sous Aëtius, étoit parvenu à la dignité de comte. Il avoit une ame forte et vigoureuse, également capable d'actions héroïques et de grands crimes. La victoire qu'il venoit de remporter, lui ins-

pira du mépris pour Avitus, au point, qu'après avoir soulevé contre lui le sénat romain, il excita dans Ravenne une violente sédition, dans laquelle une partie de la ville fut brûlée, et le patrice Ramite massacré. A la première nouvelle de ce soulèvement, l'empereur, qui étoit à Arles, passa les Alpes, et rencontra près de Plaisance Ricimer, à qui il livra bataille. Mais il fut défait, pris, et dépouillé de la pourpre dans le quinzième mois de son règne. Il mourut, peu de jours après, en allant à Brioude en Auvergne, où il avoit dessein de se retirer.

Le trône resta vacant pendant près d'une année. Marcien, empereur d'Orient, et Léon, son successeur, eurent le titre de souverains en Occident. Mais la puissance réelle fut entre les mains de Ricimer. Comme il ne pouvoit se flatter d'obtenir jamais la dignité impériale, étant né Suève, il songea à en revêtir un guerrier habile, qui n'ayant point d'expérience dans la conduite des affaires, se regarderoit toujours comme sa créature, et se gouverneroit en tout par ses conseils. Il fit donc proclamer empereur *Jules Valère Majorien*, dont le père avoit servi avec distinction sous Valentinien III, et dont l'ayeul maternel avoit été général des troupes de la

An de J. C. 457.

Pannonie sous le grand Théodose. Mais Ricimer choisit mieux qu'il ne l'avoit desiré. Majorien avoit trop d'excellentes qualités, pour ne pas régner par lui-même; et il le fit avec gloire durant le peu d'années qu'il occupa le trône.

Le nouvel empereur s'appliqua d'abord à remédier aux maux de l'état, en publiant de sages réglemens, de bonnes loix dans toutes les parties de l'administration, et en nommant des hommes d'un grand mérite pour les faire exécuter. Théodoric, roi des Visigoths, faisoit alors la guerre en Espagne. La nouvelle de la déposition et de la mort d'Avitus, l'avoit sensiblement affligé. Loin d'apprendre avec plaisir l'élévation de Majorien, il résolut de chercher tous les moyens de lui nuire. Mais il vouloit plutôt terminer les affaires d'Espagne.

Sur ces entrefaites, les côtes de la Campanie furent attaquées par une flotte nombreuse, chargée de Vandales et de Maures, et commandée par Sersaon, beau-frère de Genseric. Majorien avoit eu la précaution de placer sur les côtes de l'Italie des corps de troupes, qui, de poste en poste, pouvoient aisément se réunir, et défendre l'endroit attaqué. Ces troupes remplirent parfaitement les vues de l'empereur. Elles livrèrent un com-

bat sanglant, où les Vandales et les Maures entièrement défaits, furent forcés de regagner la mer en désordre, laissant sur le champ de bataille Sersaon, leur général, percé de coups.

Pour faire cesser à l'avenir ces ravages, Majorien forma le projet d'aller attaquer Genseric en Afrique, et d'y ruiner sa puissance. Mais il lui falloit auparavant pacifier la Gaule, où Théodoric, de retour d'Espagne, avoit soulevé plusieurs peuples contre l'empereur. Egidius, commandant des troupes romaines, venoit de soumettre la ville de Lyon, qui avoit reçu les Visigoths, et de faire lever à Théodoric, leur roi, le siége d'Arles. Majorien passa les Alpes, malgré les glaces et les frimats de l'hiver, marchant lui-même à pied, pour encourager ses troupes, et battit dans la Gaule, Théodoric, qui fit la paix avec lui, et s'engagea même à le secourir contre les Vandales.

Tout fut bientôt prêt pour cette expédition d'Afrique. La flotte, à l'ancre dans le golphe d'Alicante près de Carthagène, n'attendoit que les ordres de l'empereur, pour se rendre au détroit de Cadix, où elle devoit recevoir les troupes de terre et les transporter en Afrique. Majorien passa les Pyrénées,

pour aller se mettre à la tête de son armée. Mais Genseric, qui avoit déjà tenté sans succès auprès de lui des voies d'accommodement, pratiqua des intelligences sur la flotte romaine, et y trouva des traîtres qui livrèrent leurs vaisseaux aux Vandales, lorsque ceux-ci se présentèrent, comme pour les combattre.

Majorien ne se désistant point de son entreprise, fit aussitôt réparer sa flotte. Genseric lui envoya de nouveau des députés, qui le trouvèrent plus disposé à écouter ses propositions. La paix fut conclue l'hiver suivant, et Majorien retournoit à Ravenne, lorsque Ricimer, jaloux de la gloire que ce prince s'étoit acquise, le fit dépouiller par ses partisans de la puissance souveraine, à Tortone, et le fit massacrer cinq jours après à trois lieues de cette ville sur les bords de la rivière d'Ivia. Tel étoit alors l'affoiblissement des liens qui attachent les sujets à leurs souverains, qu'il ne paroît pas qu'on ait fait quelque effort, pour défendre la couronne et la vie de cet empereur si digne d'être conservé.

Ricimer, maître des suffrages, disposa aussitôt de la pourpre impériale en faveur de *Vibius Sévère III*, né dans la Lucanie. Tout ce qu'on rapporte de lui avant son règne, c'est qu'il avoit été

An de J. C. 461.

complice de la mort de Majorien. Ce fut un fantôme d'empereur, sous lequel Ricimer eut toute l'autorité suprême.

J'ai déjà dit que Genseric avoit emmené à Carthage Eudoxie, veuve de Valentinien, avec ses deux filles, et Gaudence, fils du général Aëtius. Sollicité par les deux empereurs d'Orient et d'Occident, le roi vandale renvoya à Constantinople l'impératrice, et Placidie, sa seconde fille, qui épousa le sénateur Olybrius, à qui elle avoit été fiancée. Mais Genseric, en retenant non seulement Eudoxie, l'aînée, qu'il avoit donnée pour femme à son fils Huneric, mais encore le jeune Gaudence, prétendit qu'on lui abandonnât l'héritage de Valentinien et celui d'Aëtius. Sous ce prétexte, il ravageoit continuellement avec ses flottes les côtes d'Italie, et se rendit maître de la Sardaigne. D'un autre côté, le général Marcellin, qui depuis le règne de Majorien, défendoit, par sa valeur et sa bonne conduite, la Sicile contre les attaques des Vandales, instruit des pratiques secrettes de Ricimer, qui travailloit sourdement à lui débaucher ses soldats, abandonna cette île et se retira en Dalmatie, où il se forma un établissement indépendant des deux empires.

La Gaule étoit alors dans une étrange

confusion. Egidius y avoit été nommé comte au commencement du règne de Majorien, et peu d'années après, avoit été couronné roi des Francs par cette nation, qui, s'étant révoltée contre le jeune Childéric, son souverain, l'avoit obligé de se retirer en Thuringe. Ricimer, dans la vue d'affoibir sa puissance, fit revêtir Agrippin, Gaulois, du même titre de comte, non pas pour qu'il eût seul le commandement des troupes, mais en apparence pour qu'il secondât Egidius occupé d'autres soins. Celui-ci pénétrant l'artificieuse politique du ministre, résolut de se délivrer de son nouveau collègue, et l'accusa secrettement auprès de Sévère, de vouloir livrer aux Visigoths ce qui restoit aux Romains en-deçà de la Loire. Agrippin se rendit à Rome par ordre de l'empereur. Il y fut d'abord condamné : mais on le reconnut bientôt innocent du crime qui lui étoit imputé.

Ce qui aida beaucoup à la justification d'Agrippin, c'est qu'on venoit de recevoir la nouvelle qu'Égidius, son accusateur, s'étoit lui-même révolté dans la Gaule, avoit publié des manifestes contre Sévère et Ricimer, et se disposoit à passer en Italie, pour y détruire l'assassin et le tyran des empereurs. Ricimer

renvoya aussitôt Agrippin dans la Gaule, et, par son moyen, attira deux rois puissans de ce pays au parti de l'empire. Ce furent Théodoric, à qui l'on céda la ville de Narbonne, dont la conservation avoit coûté tant de sang aux Romains, et Gondiac, roi des Bourguignons, dont les états furent augmentés de plusieurs villes en Savoie et vers le Rhône.

Égidius de son côté se ligua avec les Alains et les Bretons de l'Armorique. Odoacre, chef d'une troupe de pirates saxons qui ravageoient les côtes, se joignit à lui, entra dans la Loire, qu'il remonta jusqu'à Angers, et s'arrêta dans cette ville, pour la défendre contre les Visigoths. Genseric, roi des Vandales, s'engagea aussi dans la ligue, et convint avec Égidius qu'il attaqueroit l'empire par la Méditerranée, tandis que les Alains pénétreroient en Italie par les Alpes rhétiennes. Les troupes du roi vandale firent en effet une tentative sur la Sicile, d'où elles furent repoussées. Les Alains s'avancèrent en Italie jusqu'à Bergame, où ils périrent presque tous dans un combat avec leur roi Béorgor. Égidius, plus heureux que ses alliés, tailla en pièces près d'Orléans, les Visigoths qui perdirent dans cette bataille leur général, Frédéric, frère du roi Théodoric.

Les succès du vainqueur furent arrêtés par ces mêmes Francs qui l'avoient fait leur souverain. Depuis long-temps, il s'en étoit attiré la haine par ses vexations, ses cruautés, sa tyrannie. Tous les Francs d'un commun accord rappellèrent Childéric, leur prince légitime. Ils allèrent en armes au-devant de lui, battirent Egidius, s'emparèrent de la ville de Cologne, et brûlèrent celle de Trèves. Egidius se retira à Soissons, où peu de temps après il mourut.

A cette dernière époque, la plus grande partie de la Belgique se soumit aux Francs. Odoacre avec ses Saxons étoit dans Angers, et se rendit maître du pays. Les Bretons chassés de leur île, étoient venus s'établir le long de la mer dans cette contrée de la Gaule, que nous appellons aujourd'hui Bretagne; et le peu d'Alains échappés à la mort dans les combats, se mêlèrent avec eux. Théodoric s'appropria les villes qu'on lui avoit engagées, ou données à défendre, et conquit le Poitou. Il ne resta aux Romains, dans cette province apellée la première Aquitaine, que l'Auvergne et le Berri. Syagrius, fils d'Egidius, se maintint dans Soissons, sous le titre de général des Romains, et défendit avec courage pendant plusieurs années leurs possessions, qui se

réduisoient, dans la Gaule septentrionale, aux villes et territoires de Soissons, de Reims, de Châlons, de Sens, et de Troie. Tel étoit l'état de la Gaule, lorsque Sévère mourut; prince qui fut toujours esclave de son ministre, et dont il n'est fait presque aucune mention dans l'histoire de son règne.

L'Occident demeura sans empereur pendant dix-huit mois; et Ricimer gouverna avec une autorité absolue que personne n'osa lui disputer. Les Barbares d'Europe, qui le redoutoient, restèrent en paix. Mais les Vandales infestant sans cesse les mers de la Sicile et de l'Italie, descendoient sur les côtes qu'ils trouvoient sans défense, et se rembarquoient chargés de butin. Ricimer pour arrêter ces brigandages dans leur source, équipa une flotte dans le dessein de passer en Afrique. Mais les vents contraires et de fréquens orages firent échouer cette entreprise.

Cependant l'odieuse tyrannie de ce Suève faisoit desirer un souverain en Occident. Le sénat, les armées, le peuple, et même les Barbares confédérés formoient unanimement ce vœu. Ils s'adressèrent à Léon I, empereur d'Orient, et lui demandèrent Anthémius, petit-fils, par sa mère, de cet Anthémius, qui avoit

avoit si sagement gouverné l'empire de Constantinople, dans les premières années de Théodose *le Jeune*. Ricimer, loin de s'opposer à son élévation, la favorisa, et en obtint sa fille en mariage. Léon, après avoir donné à Anthémius le titre de *César*, le fit partir avec un cortége si nombreux, qu'il ressembloit à une armée.

Anthémius, approchant de Rome, trouva le sénat et le peuple assemblés à trois milles de la ville, où il fut proclamé *Auguste*. On espéroit que le nouvel empereur alloit rétablir la gloire de l'empire d'Occident; et il auroit été capable de le faire. Mais ce grand corps, déjà démembré dans ses meilleures parties, et accablé de langueur, ne pouvoit plus être soutenu. On vient de voir l'état où se trouvoit la Gaule. La situation de l'Espagne n'étoit pas moins fâcheuse. La cession de Narbonne et de son territoire faite aux Visigoths, coupoit la communication de l'Italie et de cette province; en sorte qu'il étoit impossible de faire filer par là des troupes, pour y conserver les villes que possédoient encore les Romains, dans les cantons de Carthagène et de Tarragone. Le reste de l'Espagne étoit occupé par les Goths et les Suèves, qui se faisoient continuellement des guerres

An de J. C. 467.

sanglantes. Les côtes de la Sicile et de l'Italie, tant de fois ravagées par les Vandales, n'offroient, pour ainsi dire, que des ruines et des déserts. Genseric, qui n'y voyoit plus rien à piller, s'étant jetté sur l'empire d'Orient, Anthémius fournit à Léon un corps de troupes, avec une somme considérable d'argent, pour une grande expédition contre l'Afrique. On reprit sur les Vandales l'île de Sardaigne. Mais cette puissante flotte fut, comme je l'ai dit ailleurs, entièrement détruite sur les côtes de Carthage.

Sur ces entrefaites, Ricimer, qui ne pouvant pas régner, ne pouvoit pas non plus se résoudre à obéir, se brouilla avec son beau-père, à qui il reprochoit d'avoir d'injustes soupçons sur son compte, tandis que ce même Ricimer entretenoit réellement des intelligences avec les Barbares, et les excitoit sous main à prendre les armes. Le gendre quittant brusquement la cour, se retira à Milan; et toute l'Italie apréhendoit les suites de cette rupture. Les personnes les plus distinguées de la Ligurie se réunirent, pour détourner une guerre civile prête à éclater. On engagea, quoique avec beaucoup de peine, Ricimer à faire les avances envers Anthémius, son maître et son beau-père; et la réconciliation se fit par l'en-

tremise de l'éloquent et vertueux Epiphane, évêque de Pavie.

Anthémius, zélé pour la justice, venoit de poursuivre et de faire condamner plusieurs préfets concussionnaires de la Gaule, lorsque cette province fut agitée de nouveaux troubles. Euric, roi des Visigoths, brûlant d'envie de réunir sous sa puissance tous les pays conquis entre la Loire, l'Océan, la Méditerranée et le Rhône, attaqua les Romains, auxquels se joignirent les Bretons de l'Armorique; les battit, et se rendit maître d'une grande partie du Berri. Dans ce même temps, Childéric, roi des Francs, acheva de conquérir le pays situé au-delà de la Loire, par la défaite des Romains, soutenus d'Odoacre, ce chef d'une troupe de Saxons, dont j'ai déja parlé, et qui étoit resté maître d'Angers. Ces mêmes Saxons, détachés ensuite des Romains, et unis avec les Francs, firent la guerre aux peuples de l'Armorique, les vainquirent, et allèrent s'établir dans le pays, où est aujourd'hui la ville de Nantes.

Ricimer, qui étoit toujours à Milan, et dont la réconciliation avec Anthémius avoit été bien loin d'être sincère, jugeant le moment favorable, pour se déclarer ouvertement son ennemi, marcha vers Rome à la tête d'une nombreuse armée,

et alla camper près du Pont-Milvius. Ses partisans qui étoient dans la ville, vouloient lui en ouvrir les portes. Les fidèles sujets de l'empereur s'y opposoient, résolus, de soutenir un siége. Sur ces entrefaites arriva de Constantinople ce sénateur Anicius Olybrius, qui avoit épousé Placidie, fille de Valentinien III. A la première nouvelle de cette révolte, Léon l'avoit envoyé, pour rétablir la paix entre Anthémius et Ricimer, Mais au lieu de travailler à éteindre dans sa naissance, le feu de la guerre civile, il se rendit aux offres de la faction de Ricimer, qui le proclama empereur. Le rebelle entra dans Rome, après avoir battu une armée de Goths, qui étoit accourue de la Gaule au secours d'Anthémius. La ville fut livrée au pillage, à l'exception de deux quartiers, où Ricimer cantonna ses troupes, et où il donna un asile à ses partisans. Au milieu de cet affreux désordre, Anthémius fut massacré.

An de J. C. 472. *Olybrius* demeura maître de l'empire, autant qu'il pouvoit l'être sous le glaive de Ricimer. Mais il fut bientôt délivré de ce tyran, qui étant tombé malade, expira dans les plus cruelles douleurs. L'empereur mourut lui-même de sa mort naturelle dans le quatrième mois de son règne, après avoir conféré la di-

gnité de patrice à Gondebaud, neveu et gendre de Ricimer.

Le trône resta vacant pendant trois mois et demi, au bout duquel temps, le patrice ayant ménagé le suffrage des soldats, fit prendre la pourpre à *Glycerius*, dont on ignore la naissance, ainsi que les actions jusqu'à son avénement à l'empire. Le nouvel Auguste éloigna, à force d'argent, une armée d'Ostrogoths, qui venus de la Pannonie, alloient entrer dans l'Italie, pour en faire la conquête. An de J. C. 473.

Cependant Léon I, qui régnoit à Constantinople, et qui n'avoit reconnu pour empereurs d'Occident ni Olybrius ni Glycérius, se crut en droit de disposer de ce trône. Il fit donc épouser une nièce de sa femme Verrine à Flavius Julius Népos, fils de Népotien qui avoit commandé en Dalmatie, et le fit partir de Constantinople avec des troupes, pour qu'il allât en Italie prendre possession de cette couronne. Glycérius qui étoit à Ravenne, averti de son approche, se sauva du côté de Rome. Son rival le poursuivit; et l'ayant assiégé dans Porto, à l'embouchure du Tibre, il le força de se rendre et de renoncer à l'empire, en le faisant consacrer évêque de Salone. Le patrice Gondebaud se retira dans la Gaule,

où il devint bientôt par usurpation roi des Bourguignons.

An de J. C. 474. *Népos* reçut de nouveau dans Rome le titre d'empereur. Euric, roi des Visigothis, formoit alors le projet d'achever la conquête de la Gaule méridionale jusqu'au Rhône. Il ne lui restoit plus qu'à s'emparer de l'Auvergne, dont il assiégea la capitale, nommée aujourd'hui Clermont. Les habitans souffrirent avec une patience et un courage étonnant, la faim, le fer, le feu, la peste et tous les maux d'un siége des plus opiniâtres et des plus meurtriers. Euric le leva aux approches de l'hiver; mais bien résolu de le reprendre au printemps suivant, avec des forces plus considérables. Népos tenta inutilement plusieurs négociations pour traiter avec le roi visigoth; et se voyant hors d'état de conserver l'Auvergne, il la lui céda, au grand regret des habitans. Cette paix ne rassura cependant pas l'empereur. Il donna ordre au patrice Oreste qui étoit à Rome, de rassembler des troupes, et de les faire passer dans la Gaule. Mais ce général se servit de cette nouvelle armée, pour usurper l'autorité souveraine. Il marcha vers Ravenne contre Népos, qui prit aussitôt la fuite, aimant mieux perdre le trône que la vie.

Oreste étant entré dans cette ville, au

lieu de prendre lui-même le titre d'empereur, le fit donner à son fils *Romulus Augustus*, que les Romains, par une sorte de mépris, appellèrent *Augustule*, à cause de sa grande jeunesse. Tout l'empire d'Occident ne consistoit alors que dans l'Italie, la Dalmatie, et une partie de la Gaule. Oreste, qui régna au nom de son fils, trouva l'Italie épuisée, et l'accabla cependant encore de nouveaux impôts. Les peuples y gémissoient sous sa tyrannie, dont ils desiroient ardemment de briser le joug. Ils étoient d'ailleurs confondus avec tant de Barbares, qu'ils ne connoissoient plus de patrie. Ils n'étoient plus Romains; et peu leur importoit de quelle nation ils prendroient le nom. An de J. C. 475.

Tel étoit le découragement général, lorsque Odoacre, chef des Hérules, à la tête d'une nombreuse armée mêlée d'autres peuples du Nord, s'avança jusqu'en Italie. Oreste ayant rassemblé quelques troupes, alla à sa rencontre en Ligurie. Mais trop foible pour livrer ou pour soutenir un combat, il se renferma dans Pavie. Odoacre l'y suivit, emporta la ville de force, la pilla et la saccagea. Oreste fut pris et conduit à Plaisance, où il eut la tête tranchée. Peu de jours après, Odoacre étant entré dans Ravenne, y

fit mourir Paul, frère d'Oreste, et laissa la vie à Augustule, par compassion pour son âge. Il l'envoya, avec plusieurs de ses parens, au château de Lucullane en Campanie, où le jeune empereur détrôné vécut assez librement d'une pension qui lui fut payée. Rome se soumit au vainqueur conquérant : toute l'Italie fut subjuguée; et quelques villes, qui tentèrent de se défendre, furent saccagées et ruinées.

Ainsi finit, en 476, l'empire romain d'Occident, cinq cent six ans après la bataille d'Actium, et douze cent vingt-neuf après la fondation de Rome. Les Barbares qui en avoient déjà envahi les diverses provinces, avoient détruit, où achevèrent de détruire les plus beaux monumens des arts. Les chef-d'œuvres littéraires d'Athènes et de Rome furent, pour la plupart, perdus; et les peuples, durant plusieurs siècles, restèrent plongés dans la plus grossière ignorance.

ROIS D'ITALIE,

APRÈS LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

La domination des Hérules en Italie n'eut pas une plus longue durée que celle de la vie de leur chef *Odoacre*, qui établit son séjour à Ravenne. Aussitôt après la prise de Pavie, il avoit reçu le titre de roi, que les Barbares étoient dans l'usage de porter; et il s'en contenta, sans jamais prendre ni la pourpre ni le nom d'empereur. Bien plus, cet adroit politique, ne songeant qu'à se faire un ami de Zénon, qui occupoit le trône d'Orient, lui fit demander la dignité de patrice; titre équivalent à celui de vicaire ou de lieutenant de l'empire, et en vertu duquel il gouverneroit l'Italie au nom de l'empereur de Constantinople. Zénon la lui accorda, mais en lui représentant que cette dignité lui faisoit une loi d'employer sa personne et ses soldats, pour rétablir sur le trône d'Occident Julius Népos, qui s'étoit retiré dans la Dalmatie, où il conservoit encore quelques possessions. An de J. C. 476.

Odoacre n'ayant donc rien à craindre de la part de Zénon, amusa Népos par des espérances, jusqu'à ce que celui-ci fût asas-

siné par les émissaires de ce Glycérius, qu'il avoit lui-même détrôné et fait consacrer évêque de Salone. Peu de temps auparavant le vieux Genseric, qui régnoit toujours en Afrique, avoit cédé à Odoacre la Sicile, à l'exception néanmoins de la ville et du Cap de Lilybée, sous la condition qu'il lui paieroit tribut de cette île comme au souverain. Appliqué à régler l'intérieur de ses états conquis, Odoacre ne changea rien dans la forme du gouvernement, et conserva les magistratures romaines, avec leur nom et leurs fonctions. Il distribua, selon sa promesse, aux Barbares qui s'étoient rangés sous ses étendarts, le tiers des terres de l'Italie, presque toutes vacantes et en friche; opération très-avantageuse pour l'agriculture et pour la population.

La puissance du nouveau souverain s'affermissoit de jour en jour, lorsque les habitans de la Norique implorèrent son assistance contre les Ruges, peuple indomptable et féroce de la Germanie, qui les tourmentoient par des irruptions et des guerres continuelles. Odoacre alla les combattre en personne, les vainquit dans une sanglante bataille, et emmena prisonnier leur roi Félectée, nommé aussi Phéba ou Fava, à qui il fit trancher la tête. Mais Frédéric, fils de Félectée,

s'étant échappé de la défaite, retourna dans son pays, et prit possession du trône de son père. Odoacre envoya contre lui son frère Onulphe, à la tête d'une puissante armée. Frédéric, obligé de prendre la fuite, se retira à Nova dans la Mœsie, auprès de Théodoric, son parent, roi des Ostrogoths.

Ce prince, surnommé, comme tous ses ancêtres, l'*Amale*, pour qu'on les distinguât des autres princes goths, qui portoient aussi le nom de Théodoric, avoit été élevé à la cour de Léon I, empereur d'Orient. Zénon, successeur de celui-ci, l'avoit créé patrice ou général de ses armées, en récompense des secours qu'il en avoit reçus, pour remonter sur son trône, d'où l'avoit chassé le rebelle Basilisque. Mais ces deux princes, bientôt désunis, s'étoient fait, pendant plusieurs années, une guerre sanglante. Ils en vinrent à une entrevue, dans laquelle Zénon permit à Théodoric de faire la conquête de l'Italie, qu'il lui céda, suivant quelques-uns, et dont, selon d'autres, il lui donna seulement l'investiture. C'étoit dans le même temps que Frédéric venoit de se réfugier auprès du prince ostrogoth, qu'il ne cessoit de solliciter à passer en Italie.

Théodoric fit donc les préparatifs pour

cette expédition, dans laquelle il n'agit d'abord qu'en qualité de général et de lieutenant de l'empereur Zénon. Non seulement, tous ses sujets, mais encore les peuples voisins s'empressèrent de se ranger sous ses drapeaux. On voyoit des familles entières se traîner sur ses pas avec leurs bestiaux, leurs ustensiles, leurs bagages, et tout leur mobilier. Théodoric, après avoir défait les Gépides, qui avoient voulu s'opposer à son passage, arriva aux portes de l'Italie. Odoacre fut à sa rencontre jusqu'aux lieux situés vers les extrémités de la mer Adriatique. Un grand combat se livra sur les bords du fleuve Sontius. Le roi des Hérules vaincu, se retira sous Vérone, où il fut encore défait. Réduit à s'enfermer dans Ravenne, il y fut bientôt assiégé par Théodoric, qui le força à capituler. Suivant un accord conclu entre les deux princes, et confirmé par leurs sermens, Odoacre devoit conserver une portion de l'Italie, avec le titre de roi et les honneurs de la royauté. Mais peu de jours après, son concurrent l'invita à un grand repas, à la fin duquel il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parens.

An de J. C. 493. Toute l'Italie reconnut pour maître *Théodoric*. La Rhétie, la Norique, la Dalmatie, et la Sicile se soumirent aussi.

à sa domination. Anastase venoit de monter sur le trône d'Orient. Théodoric lui demanda la confirmation du titre de roi qu'il avoit pris, et qu'il n'obtint que quelques années après. Il épousa Audeflède, sœur de Clovis qui avoit déjà fondé la monarchie française dans la Gaule, par la défaite entière des Romains. Frédéric, qui avoit servi Théodoric pendant la guerre, étant retourné dans ses états avec ses Ruges, ne se vit pas plutôt rétabli, qu'à l'imitation de son père, il se mit à ravager la Norique. Le prince ostrogoth, son bienfaiteur, ne tarda pas à le punir de cette noire ingratitude, en envoyant contre lui une armée qui le défit, et en chassant de la Norique les Ruges, qui furent amenés en Italie, pour repeupler les provinces que la guerre avoit désolées.

Les Hérules et autres Barbares, anciens soldats d'Odoacre, donnoient de grandes inquiétudes à Théodoric. Il prit le parti de les éloigner, en leur assignant pour demeure le pays, aujourd'hui nommé Piémont, et il fit un traité d'alliance avec les Hérules qui étoient restés en Germanie. Comme il prévoyoit que la jalousie des empereurs ne le laisseroit pas jouir paisiblement de sa conquête, il préféra au séjour de Rome celui de Ra-

venne, parce que le voisinage de la mer Adriatique le mettoit plus à portée de s'opposer à leurs entreprises.

L'Italie, déchirée par de sanglantes révolutions sous les derniers empereurs, avoit commencé à respirer sous Odoacre. Elle devint encore plus tranquille sous Théodoric, qui voulut y régner, non en conquérant, mais en roi. Il honora le sénat, donna les charges aux plus dignes, et ne mit aucune distinction entre ses anciens sujets et les naturels du pays, les récompensant tous également selon leur mérite. Les loix romaines n'éprouvèrent d'autre changement, que d'être observées avec plus d'exactitude. L'ordre le plus sage et le mieux entendu fut établi dans l'administration de la justice. Un grand nombre de villes, entre autres, Rome, Pavie et Ravenne, furent réparées, ou embellies de nouveaux édifices.

Pour procurer une paix durable à l'Italie, Théodoric avoit fait des alliances avec les nations voisines, soit par des traités, soit par des mariages. Il eut cependant quelques guerres à soutenir au-dehors. Mais sans sortir de Ravenne, où il ne cessoit de s'occuper du bonheur de ses peuples, il en confia le soin à d'habiles généraux qu'il avoit lui-même for-

més. Sa qualité de tuteur de son petit-fils, Amalric, fils de Theudigothe, sa fille, et d'Alaric, roi des Visigoths, l'obligea de prendre les armes contre Clovis, son beau-frère. Ses troupes battirent près d'Arles les Français, que commandoit Thierri, fils de leur roi, et s'emparèrent de tout le pays situé entre les Alpes et le Rhône. Elles remportèrent aussi de grands avantages sur l'empereur Anastase, avec lequel Théodoric fut en guerre.

J'ai dit ailleurs que quoique ce roi des Ostrogoths fût Arien, il protégea les catholiques. Trente années de vertus et d'actions éclatantes, avoient presque effacé la tache dont il s'étoit souillé, par le meurtre d'Odoacre. Mais ce prince si juste, si sage, si bon, et si généreux devint, à l'âge de soixante-dix ans défiant et cruel. Il se brouilla avec l'empereur Justin, au sujet des Ariens, et fit enfermer dans une dure prison à Ravenne le saint pape Jean I, qui y mourut. Sur un simple soupçon que le sénat de Rome avoit des intelligences secrettes avec Justin, Théodoric fit arrêter Boëce, et son beau-père, Symmaque, les plus distingués de ce corps. Ils périrent tous les deux du dernier supplice, après que Boëce eut été appliqué à la torture la

plus douloureuse. C'est dans sa prison que cet illustre condamné composa le célèbre ouvrage, intitulé : *Consolation de la Philosophie*, dont l'objet est de justifier la providence divine, qui semble quelquefois abandonner la vertu à d'injustes persécutions. Théodoric ne survécut que très-peu de temps à ce double homicide. Grand politique, grand capitaine, héros accompli dans le cours d'un long règne, il le commença et le finit comme un tyran.

An de J. C. 526. Une mort prématurée avoit enlevé Eutharic, gendre de Théodoric qui ne laissa point d'enfans mâles. *Athalaric*, âgé de huit ans, fils d'Eutharic, succéda à son ayeul maternel, sous la tutèle et la régence d'Amalasonte, sa mère. Une ame forte et élevée, un esprit vif et pénétrant, mais sage, ferme et modéré, formoit le caractère de cette princesse. Outre le grec et le latin, elle possédoit la langue de toutes les nations qui étoient en commerce avec les Goths, et répondit toujours à leurs envoyés, sans avoir besoin d'interprète. Cette femme extraordinaire étoit vraiment digne de remplacer le grand Théodoric, qui n'avoit point eu d'égal dans le gouvernement d'un royaume.

Amalric, autre petit-fils de ce prince,

et depuis peu roi d'Espagne, témoigna son mécontentement du partage, qui avoit été fait après la mort de son ayeul. Pour prévenir toute rupture entre deux peuples unis par leur origine, la sage Amalasonte lui céda la partie de la Gaule située entre les Pyrénées et le Rhône, réservant seulement aux Ostrogoths ce qui s'étendoit du Rhône aux Alpes, et dont elle abandonna même quelque portion aux Français. Les Lombards qui s'étoient établis, plus de trente ans auparavant, dans le pays habité par les Ruges au-delà du Danube, ayant pénétré dans la Pannonie occupée par les Ostrogoths, l'habile régente sut prendre de si justes mesures, qu'ils furent repoussés. Alors l'empereur Justin, qui les avoit fait agir secrètement, écouta les propositions que la princesse lui avoit faites par ses ambassadeurs, et lui en envoya lui-même, pour l'assurer de sa bienveillance.

Amalasonte prenoit le plus grand soin de l'éducation de son fils, et le faisoit instruire dans les lettres grecques et les latines, afin de le former à la politesse et à l'urbanité. Mais cette éducation savante ne s'accordoit nullement avec le génie et le caractère des Goths encore barbares, dont la cour étoit remplie. Les principaux de la nation allèrent trouver

Amalasonte, pour l'engager à placer auprès du jeune roi, des seigneurs capables d'échauffer son courage, et des personnes qui entendissent l'art de commander des soldats et des sujets. La princesse jugeant sans peine qu'on ne vouloit rien moins que lui arracher son fils, dissimula, et feignit d'accorder ce qu'on lui demandoit.

Dès-lors Athalaric livré à des jeunes gens indisciplinés, en contracta tous les vices, et ne conserva aucun respect pour sa mère, dont il repoussoit même les avis par des insultes. Ses indignes courtisans, devenus plus audacieux, conspirèrent ouvertement contre elle. Amalasonte éloigna les trois principaux chefs de la cabale, en leur donnant des emplois aux diverses extrémités de l'Italie. Mais comme elle sut que, quoique séparés, ils continuoient toujours à concerter leurs mauvais desseins, elle prit d'abord la sage précaution de se ménager, dans le besoin, un asile auprès de Justinien, empereur d'Orient, qui avoit pour elle la plus grande estime. Ensuite elle chargea des hommes hardis et dévoués à ses volontés, d'aller ôter la vie aux trois conspirateurs. Ses ordres furent fidèlement exécutés ; et ce coup de vigueur fit trembler les autres séditieux. Peu de temps

après, le jeune Athalaric, abandonné sans mesure à l'amour du vin et des femmes, mourut des excès de ses débauches dans sa seizième année.

Amalasonte avoit songé, avant la mort de son fils, à prévenir les effets de la haine des seigneurs de sa cour, qu'elle savoit être dans la disposition d'élever à la royauté un de ses ennemis. Elle renversa donc leurs projets, en faisant elle-même un roi, qu'elle prit dans la famille royale. Ce fut son cousin *Théodat*, fils d'un seigneur ostrogoth, et d'Amalfride, sœur de Théodoric. Ce prince lui promit avec serment de lui laisser toute l'autorité, en se contentant du titre de roi et des honneurs du diadême. An de J. C. 534.

Mais l'ame du nouveau monarque, souillée de tous les vices, étoit incapable de s'ouvrir au sentiment de la reconnoissance, et d'éprouver la moindre crainte du parjure. Quelques mois après qu'il eut été reconnu, il s'attacha par des bienfaits les parens de ces trois seigneurs rebelles, qui avoient été justement punis de leur crime. Il fit périr par des assassinats les plus zélés serviteurs d'Amalasonte, et la fit transporter elle-même dans une île du lac Bolsène en Toscane, où peu de temps après, elle fut, par son ordre, étranglée dans un bain. Ainsi

mourut cette illustre et vertueuse princesse, qui, pendant tout le temps de son gouvernement, s'étoit fait respecter des rois voisins, et avoit constamment entretenu la tranquillité dans ses états.

L'empereur Justinien, sous prétexte de venger sa mort, mais en effet pour recouvrer l'Italie, fit passer en Dalmatie une armée commandée par Moudon, et une autre en Sicile, sous les ordres de Bélisaire. Le lâche Théodat offrit d'abord à Justinien de se réduire à la qualité de simple vassal de l'empire, et ensuite d'abandonner l'Italie, moyennant un revenu annuel. Mais sur la nouvelle d'un léger échec que l'armée impériale venoit d'essuyer en Dalmatie, il refusa fièrement aux envoyés de l'empereur d'accomplir sa promesse.

Bélisaire faisoit alors la conquête de la Sicile, d'où il pénétra bientôt en Italie. Après s'être emparé des villes de l'Abruzze et de la Lucanie, il assiégea Naples par mer et par terre, et se rendit maître de cette place, en y faisant entrer par un aqueduc les plus braves de ses soldats. Théodat se transporta à Rome, d'où l'on croyoit qu'il alloit marcher en personne contre Bélisaire. Mais il se contenta d'envoyer dans la Campanie quelques troupes, dont il donna

le commandement à Vitigés, officier d'une naissance obscure, mais qui s'étoit élevé par sa valeur aux premiers grades militaires. Les soldats, indignés de la lâcheté de Théodat, portés d'ailleurs à venger la mort d'Amalasonte, proclamèrent roi leur général, qui reprit aussitôt sa marche vers Rome. Théodat en étant sorti, pour s'enfuir à Ravenne, fut poursuivi et assassiné en chemin.

Vitigés ne fit pas un long séjour à Rome. Il se rendit à Ravenne, dans le dessein d'y rassembler ses troupes; et comme il vouloit en composer une armée formidable, du moins par le nombre, il retira toutes les garnisons des villes du midi de la France, en faisant un traité avec les rois français, auxquels il céda tout ce que les Ostrogoths y possédoient. Bélisaire marchoit alors vers Rome. Aussitôt qu'il se présenta sous les murs de cette ville, les habitans, attachés à leurs anciens maîtres, lui en ouvrirent les portes, dont il envoya les clés à l'empereur. Vitigés, sensiblement affligé de cette perte, envoya demander la paix à Justinien, mais sans succès. Il fit faire en Dalmatie une expédition, qui ne fut pas non plus heureuse. Un combat qui se livra sous les murs de Pérouse entre les

An de J. C. 536.

Ostrogoths et les Impériaux, fut entièrement à l'avantage de ceux-ci. Alors Vitigés partit de Ravenne, à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, et alla mettre le siége devant Rome. Les attaques des assiégeans et les sorties des assiegés furent soutenues et repoussées avec vigueur. On se battit en diverses rencontres à quelque distance de la ville; et les succès furent balancés de part et d'autre.

Sur ces entrefaites, les lieutenans de Bésilaire qui venoient de s'emparer de plusieurs places de l'Italie septentrionale, prirent Rimini, et menacèrent de marcher sur Ravenne. A cette nouvelle, Vitigés abandonna le siége de Rome, qui avoit duré un an et neuf jours, et alla faire celui de Rimini. En même temps il donna ordre à Vraïas, son neveu, d'aller assiéger Milan, qui venoit de se rendre aux Romains. Bélisaire, après avoir réparé dans Rome les maux que le siége y avoit causés, en sortit pour aller attaquer Vitigés. Il prit sur sa route plusieurs villes, et fut joint par un secours que l'empereur Justinien lui envoyoit sous le commandement de l'eunuque Narsès. Vitigés fut obligé de lever le siége de Rimini. Mais les Ostrogoths, renforcés par dix mille Bourguignons

que leur fournit Théodebert, roi de la France austrasienne, se rendirent maîtres de Milan. Cette ville fut saccagée et presque détruite. On passa au fil de l'épée la plus grande partie des habitans, et l'on donna leurs femmes aux Bourguignons, en récompense de leurs services.

Cependant la mésintelligence se mit entre Bélisaire, et Narsès, qui reçut ordre de Justinien de retourner à Constantinople. Vitigés avoit été s'enfermer dans Ravenne avec ses meilleures troupes. Bélisaire alla l'y attaquer, se rendit maître de la ville, s'assura de la personne de ce prince, et refusa généreusement la couronne d'Italie que les Ostrogoths vouloient lui donner. Appellé à Constantinople, il y amena son prisonnier, que l'empereur revêtit des titres de comte et de patrice, en lui assignant des terres sur les frontières de la Perse, où Vitigés mourut deux ans après.

Il restoit encore en-deçà du Pô quelques places aux Ostrogoths. Les principaux seigneurs de cette nation, assemblés à Pavie, offrirent ce trône bien chancelant à Vraïas, neveu de Vitigés. Sur son refus, ils y élevèrent *Heldibalde* ou *Théodebalde*, neveu de Theudis, roi des Visigoths en Espagne. Le nouveau roi apprenant que la guerre étoit allu- Ap de J. C. 540.

mée en Orient entre Justinien et Chosroës I, roi de Perse, et voyant en Italie les généraux de l'empire divisés par la jalousie et leurs intérêts particuliers, conçut le dessein de reconquérir le royaume de ses prédécesseurs. Après avoir rassemblé les Ostrogoths dispersés, il attira sous ses étendarts tout ce qui restoit de soldats dans la Ligurie et dans la Vénétie. Son armée grossissoit de jour en jour, lorsque Vital, un des généraux de l'empire, ne voulant pas lui donner le temps de se rendre plus puissant, alla le chercher près de Trévise. Il y eut un sanglant combat, où Théodebalde s'acquit une grande réputation par une victoire complète. Mais quelques jours après, il mourut assassiné de la main d'un de ses gardes, qui devoit épouser une fille que le prince venoit de contraindre à prendre un autre mari.

An de J. C. 541. *Eraric*, le plus puissant des Ruges qui avoient été amenés en Italie sous Théodoric, fut ceint du diadème par ceux de sa nation; et les Ostrogoths le reconnurent pour roi, plutôt par crainte que par estime. Il ne s'attira que du mépris pendant un règne de cinq mois. Il vouloit abandonner à Justinien l'Italie entière, et renoncer au titre de roi, pourvu qu'il lui assignât une pension considérable

rable avec la qualité de *patrice*. Les députés chargés d'aller faire ces offres à l'empereur, étoient en chemin, lorsque Eraric périt par un assassinat.

Baduilla, neveu de Théobalde, et surnommé *Totila*, mot qui, dans la langue des Goths, signifioit *immortel*, fut proclamé roi à Pavie. Il réunissoit, dans la fleur de la jeunesse, la prudence et la valeur. Ses premiers succès dans deux batailles qu'il gagna contre les généraux de l'empire, près de Faënza, et non loin de Florence, firent connoître sa science militaire, en même temps qu'ils lui frayèrent le chemin à de plus grands exploits. Maître de la campagne, il s'empara de plusieurs villes, entra dans la Toscane, qu'il ne fit que traverser; passa le Tibre, et alla mettre le siége devant Naples. Il détacha cependant une partie de ses troupes pour se saisir des places d'alentour. Cumes, et plusieurs autres forteresses furent prises. Bientôt la Lucanie, l'Apulie, la Calabre et l'Abruzze devinrent la conquête des Ostrogoths. Deux flottes, envoyées par Justinien, apportoient aux Napolitains des secours d'hommes et de blé. La première fut dispersée et mise en fuite par Totila, qui, à son approche, avoit ramassé une grande quantité de barques légères. La seconde, An de J. C. 541.

battue par la tempête, échoua au rivage; et les troupes qui la montoient, furent massacrées. Naples, après un long siége, tomba sous le pouvoir de Totila. Les habitans étoient épuisés par la faim; et il y avoit lieu de craindre que l'excès des alimens ne leur devînt funeste. Le vainqueur leur fit distribuer, avec une généreuse et touchante économie, une légère portion de vivres qu'il augmenta chaque jour; et il leur permit ensuite d'aller où ils jugeroient à propos.

Totila poursuivoit le cours de ses conquêtes, lorsque Justinien sentit la nécessité de rappeller Bélisaire de la Perse, où il faisoit la guerre, et de le renvoyer en Italie. Mais il ne lui donna point des forces assez considérables, pour que ce général pût tenter de grandes entreprises, et obtenir de grands succès. Celui-ci ne pouvant donc, comme il l'auroit voulu, s'établir à Rome, le centre de l'Italie, prit le parti d'aller à Ravenne, et en fit sa place d'armes. Totila campoit alors près de Tibur, ou Tivoli, qu'il prit et saccagea. Il se rendit ensuite maître de Spolette, de Pérouse, de plusieurs autres villes, et parut devant Rome pour l'assiéger. Les habitans manquèrent bientôt de subsistances; et tous les secours de provisions que leur envoya Justinien, fu-

rent arrêtés par les Ostrogoths, dont les barques infestoient la mer de Toscane. La ville fut prise et livrée au pillage. Les riches furent dépouillés de tout; au point que l'on vit des sénateurs, couverts de haillons, réduits à mendier leur pain de porte en porte, et à vivre des aumônes qu'ils recevoient des Barbares.

Le monarque ostrogoth, jugeant bien qu'il ne pouvoit conserver Rome, résolut de la détruire. Il fit abattre le tiers des murailles en plusieurs endroits, et se disposoit à raser les maisons, sans épargner les plus beaux édifices, lorsque Bélisaire le détourna de ce dessein barbare, par une lettre qu'il lui écrivit. Cette guerre, lui disoit-il, se terminera heureusement pour vous, ou pour l'empereur. Si vous demeurez vainqueur, quel regret pour vous d'avoir détruit votre plus belle conquête! Si vous succombez, le traitement que vous aurez fait à Rome, servira de règle à l'empereur, pour qu'il vous traite, ou comme un ennemi généreux, ou comme un impitoyable destructeur.

Les succès de Totila, après sa sortie de Rome, furent balancés par des pertes. Bélisaire, à qui Justinien avoit envoyé quelques nouvelles troupes, reprit les villes de Tarente et de Spolette, se remit

en possession de Rome, et en fit promptement réparer les murs, et remplir les magasins pour une longue défense. A cette nouvelle, Totila marcha vers cette ville, et l'assiégea, mais sans succès. Repoussé par Bélisaire, il se répandit dans les diverses contrées de l'Italie qu'il ravagea de nouveau, et défit dans plusieurs combats les généraux de l'empire.

Bélisaire, qui avoit passé en Sicile, où il devoit rassembler les foibles secours venus de Constantinople, mettoit à la voile pour retourner à Rome, lorsqu'il reçut ordre de quitter l'Italie. C'étoit ce qu'il desiroit depuis long-temps. Il sembloit qu'on ne l'y avoit envoyé cette fois, qu'à dessein de flétrir les lauriers, qu'il y avoit cueillis dans sa première expédition. Bientôt Totila se rendit une seconde fois maître de Rome, et comme il vouloit la conserver, il travailla à la repeupler, à la fortifier et à l'embellir. Il prit ensuite plusieurs autres villes, et fit la conquête de la Sicile, où il se contenta, après l'avoir ravagée, de laisser des garnisons, pour ne pas diviser ses forces. Mais elle fut presque aussitôt reprise par les Impériaux.

Cependant la triste situation de l'Italie engagea l'empereur Justinien à y envoyer une nombreuse armée, sous le com-

nandement de l'eunuque Narsès, dont ai parlé ailleurs. Totila, pour se dédom-nager de la perte de la Sicile, venoit de emparer des îles de Corse et de Sardai-ne, lorsque le général de l'empire, ar-iva en Italie, suivi d'Alboin, roi des ombards, peuple établi dans la Pan-onie et la Norique. C'étoient originai-ment des Gépides, habitans des bords Danube. Une querelle domestique, evée parmi eux, en avoit fait séparer grand nombre du reste de la nation. eux-ci, s'étant distingués des autres par ne longue barbe, furent appellés *Lom-ards;* et c'est sous cette dénomination ils s'étoient fixés en Pannonie.

Narsès, après avoir traversé la Vé-tie, alla à Ravenne, d'où il prit le emin de Rome. Totila se hâta de archer contre lui; et les deux armées tant rencontrées au pied de l'Apen-n, non loin de la ville d'Urbin, il s'y ra un combat des plus sanglans, où rit Totila, après avoir fait des pro-ges de valeur. Telle fut la fin de ce and monarque, qui joignoit au cou-ge, à la hardiesse, et à l'activité, tous sentimens humains que pouvoit avoir roi conquérant et barbare.

Les Ostrogoths, échappés du combat, rendirent en grand nombre à Pavie,

qui étoit devenue leur capitale, depuis la perte de Ravenne. Ils y donnèrent la couronne à un seigneur de leur nation, nommé *Teïa*, habile capitaine, et guerrier intrépide. Cependant Narsès ne perdit point dans le repos le fruit de sa victoire. A peine sorti du champ de bataille, il s'empara de Spolette, de Narni, de Pérouse, de Rome, et fut mettre le siége devant Cumes, où Totila avoit renfermé la plus grande partie de ses trésors. Teïa partit à la tête de toutes ses troupes, résolu de tout hazarder pour sauver cette place si importante. De son côté, Narsès rassembla toutes ses forces, et alla camper au pied du mont Vésuve. C'est là qu'il y eut entre les deux armées une action des plus vives et des plus meurtrières. Teïa y combattit comme un lion pendant quatre heures, sans faire un pas en arrière. Mais, percé d'un javelot, il y perdit au même instant la vie, après un règne de quelques mois.

An de J. C. 552.

Dès-lors, Narsès courut de victoire en victoire. Les Ostrogoths, quoique secourus par les Français et les Allemands, furent complétement battus en diverses rencontres; et toute l'Italie fut conquise dans l'espace d'une année. L'empereur Justinien en confia le gouver-

nement à Narsès, qui, après avoir renvoyé les Lombards, comblés de présens, crut devoir fixer sa résidence à Ravenne, à cause de la situation de cette ville. Il ne s'appliqua pas moins à rendre à Rome son ancien lustre, en y faisant ouvrir des écoles publiques de philosophie, de jurisprudence et des belles-lettres. Les murailles des villes, et les monumens publics de première utilité, furent réparés ou relevés. Les campagnes, que la guerre avoit presque changées en déserts, furent repeuplées de cultivateurs. Le bon ordre établi dans les cités et dans les villages, par la sage administration de l'eunuque Narsès, rendit le bonheur à l'Italie. Mais ce bonheur s'éclipsa au bout de seize années, pour être suivi de troubles, qui plongèrent cette contrée dans une situation encore plus déplorable.

Justinien avoit laissé en mourant le trône d'Orient à Justin II, son neveu. Le nouvel empereur, gouverné par l'impératrice Sophie, son épouse, voulut dépouiller Narsès du gouvernement de l'Italie, pour en revêtir le patrice Longin. J'ai dit ailleurs que cette imprudente princesse, en envoyant à Narsès une quenouille et un fuseau, lui avoit mandé de revenir incessamment à Constanti-

nople, où elle lui *donneroit la surintendance des ouvrages de ses femmes*, et que le vieil eunuque, choqué d'une raillerie si piquante, avoit répondu qu'*il lui filoit une fusée qu'elle ne pourroit jamais devider*. Narsès, en effet, termina malheureusement sa glorieuse carrière, par une vengeance indigne d'un si grand homme ; et je dois répéter ici qu'il s'en fit à lui-même des reproches amers, qui le conduisirent bientôt au tombeau. Il appella Alboin, roi des Lombards, et lui indiqua les moyens de se rendre maître de l'Italie.

Longin, qui devoit remplacer Narsès, y étoit déjà arrivé, et fixa son séjour à Ravenne, en prenant le titre d'*Exarque*, c'est-à-dire, comme le vicaire de l'empereur; titre que conservèrent tous ses successeurs. Il supprima les magistrats romains, abolit même le sénat de Rome, et mit dans chaque ville un gouverneur qui réunissoit la puissance civile et la militaire. Mais il avoit sur tous ces gouverneurs une inspection de jurisdiction, puisqu'il les déplaçoit à sa volonté.

Les Impériaux avoient été obligés de combattre pendant plus de quinze années, avec des succès divers, pour recouvrer l'Italie. Alboin y étant entré, suivi, non seulement de ses Lombards,

An de J. C. 568.

nais encore d'une multitude de Suèves, e Bavarois, de Bulgares, de Sarmates, t de plus de vingt mille Saxons qui traîoient avec eux toutes leurs familles, t, dans l'espace de trois années, l'enère conquête de ce pays, à l'exception e l'Exarcat de Ravenne, de Rome, et un très-petit nombre d'autres villes. 'roclamé roi d'Italie à Milan, il établit olidement son trône dans cette partie ui fut alors nommée Lombardie, et t de Pavie, la capitale de ses états.

Le nouveau monarque forma dans l'Iilie trois grands gouvernemens sous le tre de duché; celui de Frioul, au nord, ui devoit être une barrière contre les arbares septentrionaux; celui de Spoette, dans le centre, d'où l'on étoit à ortée d'arrêter les entreprises des garisons de Rome et de Ravenne, et celui de Bénevent qui devoit tenir en bride partie méridionale, et servir de place armes aux Lombards, pour leur en iciliter l'entière conquête. Outre ces ois principaux duchés, Alboin en établit un grand nombre d'autres, qui se ornoient à une ville avec son territoire. Mais tous ces ducs ne devoient porter e titre, qu'aussi long-temps que le prince es conserveroit dans leur gouvernenent. Il y en avoit trente-six, lorsque

ce monarque vit terminer sa vie par un assassinat. Lors de la querelle qui s'étoit élevée parmi les Gépides, avant l'entrée d'Alboin en Italie, celui-ci ayant tué de sa propre main leur roi Cunimond, en avoit converti le crâne en une coupe dans laquelle il buvoit ordinairement, et en avoit épousé la fille, nommée Rosemonde, qui s'étoit trouvée du nombre de ses captifs. Dans un festin qu'il donna aux seigneurs de sa cour à la suite d'une grande victoire, il remplit de vin cette coupe qu'il présenta à la reine, pour qu'elle achevât de la vuider. Cette horrible proposition indigna si fort la princesse, qu'elle quitta brusquement la table, et le fit ensuite poignarder.

An de J. C. 573. Alboin n'avoit point laissé d'enfans. Les seigneurs lombards, assemblés à Pavie, déférèrent la couronne à *Cléphis*, un d'entre eux, homme de la première distinction. C'étoit un grand guerrier, qui poussa ses conquêtes jusqu'aux portes de Rome. Mais son orgueil, ses cruautés, et son incontinence lui attirèrent la haine de ses sujets, qui lui ôtèrent la vie après un règne d'environ dix-huit mois.

Les enfans de Clépliis étoient trop jeunes pour lui succéder. Les seigneurs

lombards, profitant de cette circonstance pour se rendre indépendans, décidèrent entre eux de ne point élire de roi, et de gouverner chacun leur duché avec un pouvoir absolu. Les peuples de l'Italie n'en devinrent ni plus tranquilles ni plus heureux, sous un si grand nombre de petits souverains. Chacun de ces ducs en effet, ne s'occupa que des moyens d'étendre son domaine et d'enrichir sa maison, soit en faisant des guerres à ses propres périls, soit en se liguant avec deux ou trois de ses collègues, qui avoient un intérêt commun à l'entreprise. Les uns se mirent à ravager les terres de l'empire du côté de Ravenne. Les autres se jettèrent vers les Alpes, et insultèrent les frontières de la France. L'empereur Maurice s'unit au roi français Childebert, pour arrêter les progrès des Lombards, en les attaquant dans leurs propres foyers. La terreur qu'inspirèrent les grands préparatifs de guerre de ces deux puissances; les cris de toute l'Italie écrasée par cette multitude de petits tyrans avides et insatiables; le propre intérêt de ces ducs, qui sentirent pour eux-mêmes le besoin de se réunir sous un chef contre leurs ennemis, les obligèrent à faire cesser, par l'élection

d'un roi, un malheureux interrègne qui duroit depuis onze ans.

An de J. C. 584. *Autharis*, fils de Cléphis, fut celui qu'ils élevèrent sur le trône. Ce jeune prince, d'une valeur peu commune et d'une sagesse prématurée, repoussa vigoureusement les attaques des Français; et après s'être mis en sûreté du côté des Alpes par des traités ou par des victoires, il fit à l'autre extrémité de l'Italie des progrès considérables, en ouvrant à ses successeurs une route à de nouvelles conquêtes sur les terres de l'exarcat de Ravenne, et en cimentant la réunion du duché de Bénevent au domaine des Lombards. Rome resta dans un état incertain, n'étant, à proprement parler, ni libre, ni sujette; et on la vit dans la suite, tantôt sous la protection des rois d'Italie, tantôt sous celle des exarques de Ravenne.

Le monarque lombard, en poursuivant les ducs rebelles, avoit retenu dans l'obéissance ceux qui chancelloient. Mais comme il jugeoit prudemment qu'il lui seroit bien difficile d'obtenir d'eux une entière soumission, il rendit leurs gouvernemens héréditaires, à moins qu'eux ou leurs enfans ne se missent dans le cas d'en être dépossédés par une révolte ou par une trahison. Les ducs s'engagèrent, de leur côté, à servir le roi de

toutes leurs forces en temps de guerre, et à lui payer la moitié de leurs revenus, pour qu'il pût soutenir la dignité du trône. Telles furent les premières loix des fiefs, dont quelques écrivains attribuent l'origine aux Lombards.

Autharis embrassa la religion chrétienne avec la plus grande partie de ses sujets. Mais instruits par des évêques sectateurs de l'arianisme, ils se trouvèrent infectés de cette hérésie. Le soin de la guerre n'empêcha pas ce prince de veiller sans cesse au bonheur de son peuple, et d'établir des loix très-salutaires. Malheureusement son règne fut bien court. Il mourut empoisonné, six ans après son élection; et l'on ne put jamais découvrir l'auteur de ce crime.

La jeune Theudelinde, sa veuve, fille de Griboald, duc de Bavière, de laquelle il n'avoit point eu d'enfans, étoit si estimée des Lombards, qu'ils lui déférèrent unanimement la régence absolue du royaume, et lui laissèrent la liberté de choisir un nouveau roi et un second époux. Elle ne trompa point la confiance de la nation, en donnant sa couronne et sa main à *Agilulfe*, duc de Turin, proche parent d'Autharis. Le nouveau souverain lui fut redevable de sa conversion à la religion catholique; An de J. C. 590.

et les principes orthodoxes des deux époux furent infiniment avantageux à l'Italie.

Le sage et vigoureux gouvernement d'Agilulfe pendant les vingt-cinq années qu'il occupa le trône, est une bien forte preuve que la piété s'accorde parfaitement avec l'art de régner. Au milieu des pratiques de la religion, qui remplissoient une partie de ses journées, il fit avec succès la guerre contre les Français, qui tentoient toujours quelques nouvelles entreprises sur l'Italie; il conclut une paix honorable et solide avec les Avares qui ne cessoient d'attaquer l'Istrie; il força par la terreur de ses armes les Exarques de Ravenne à lui payer, sous le titre de présent, un tribut réel de douze mille écus d'or; et, ce qui étoit bien plus difficile, il sut contenir et réprimer les ducs lombards, toujours disposés à se soustraire à l'obéissance et à la subordination. Dans les intervalles de paix, il employa tous ses soins à policer ses sujets, et à adoucir leurs mœurs encore barbares. Avant de mourir, il fit reconnoître roi *Adaloald*, son fils, qui lui succéda.

An de J. C. 615. Nous ne lisons rien de remarquable dans l'histoire du règne de ce prince. On y voit seulement que, séduit par

les émissaires de l'exarque de Ravenne, ou emporté par un accès de frénésie, il fit périr injustement douze nobles lombards, sous le faux prétexte qu'ils avoient formé une conspiration contre lui. Ce massacre alarma les autres grands de la nation, qui l'immolèrent à leur ressentiment.

On donna aussitôt la couronne à *Ariovald*, duc de Turin, qui avoit épousé Gondebergue, sœur d'Adaloald. Deux frères, ducs de Frioul, ne cessèrent de troubler la tranquillité de son règne par leurs cabales et leurs perfides intrigues. De vils calomniateurs portèrent aussi le désordre dans l'intérieur de sa maison, en accusant la reine d'être d'intelligence avec ces vassaux infidèles et séditieux. Cette princesse fut emprisonnée. Mais son innocence ayant été reconnue, elle remonta sur le trône. Cependant Ariovald ne jugeant pas à propos d'attaquer par les armes les ducs de Frioul, les fit assassiner par un officier de l'empereur, après avoir renoncé au tribut que les exarques de Ravenne s'étoient soumis à payer aux rois lombards. Il ne jouit pas long-temps des fruits de son crime, étant mort une année après. Ans de J. C. 625.

Sa veuve *Gondebergue* restée maîtresse absolue du royaume, épousa *Ro-* 636.

taris, engagé dans l'hérésie des Ariens; homme de génie, mais dont les grands vices égaloient les grandes vertus. Son extrême passion pour les femmes, le porta à faire servir à ses plaisirs toutes celles qui eurent quelques charmes à ses yeux. Il réprima sévèrement l'ambition et les manœuvres des grands. Mais il en fit mourir un grand nombre avec plus de cruauté que de justice. Les Romains succombèrent sous les efforts de sa valeur, et perdirent un terrein considérable qu'il leur enleva, particulièrement dans la Ligurie. Les ducs lombards se firent des guerres, auxquelles il eut la bonne politique de ne prendre aucune part. Son attachement à l'arianisme causa dans son royaume quelques troubles qui furent bientôt appaisés. Les Lombards n'avoient eu jusqu'alors d'autres loix, que les coutumes et les traditions des anciens. Rotharis leur donna des loix écrites, que d habiles jurisconsultes ont quelquefois préférées aux loix romaines. La publication de ce code est une grande époque dans l'histoire civile du royaume d'Italie.

An de J. C. 652. *Rodoald*, fils de Rotharis avoit été associé au trône, du vivant de son père. Son incontinence le lui fit perdre, un peu plus de cinq mois après qu'il s'en étoit

i seul possesseur. Un seigneur de sa
ur lava dans le sang de ce prince, l'af-
ont qu'il en avoit reçu en la personne
sa femme.

Les nobles lombards s'assemblèrent de An J. C. 652.
ur élire un roi; et leurs suffrages se
nirent en faveur d'*Aripert I*, ne-
u de la feue reine Theudelinde. Ce fut
prince très-religieux qui régna avec
aucoup de modération, et qui main-
t le calme dans ses états. Mais quel-
es jours avant sa mort, il partagea son
aume entre ses deux fils *Pertharit*
Gondebert; division inouie chez les
mbards, et qui fut bien funeste à l'un
à l'autre de ces deux princes.

Pertharit, l'aîné, choisit Milan pour 660.
lieu de sa résidence, et *Gondebert*
a la sienne à Pavie. Bientôt celui-ci,
p ambitieux pour se contenter de la
itié du royaume, à laquelle il n'avait
s même pu prétendre, voulut encore
rper l'autre partie sur son frère. Pour
écuter plus sûrement son abominable
ssein, il demanda des secours à Gri-
bald, duc de Bénevent, qui par le
rtage de la monarchie lombarde, se
uvoit plus fort que chacun des deux
is. Mais l'intention d'un crime fut pu-
e par un crime réel. Le duc arrivé à
vie à la tête d'une puissante armée,

poignarda lui-même Gondebert, sous prétexte que celui-ci en voulant à sa vie, il avoit été obligé, pour sa propre sûreté, de le prévenir. A la nouvelle de cet assassinat, Pertharit effrayé, sortit précipitamment de Milan, y laissant sa femme Rodelinde avec son fils Cunibert en bas âge, et se retira en Hongrie chez les Avares.

An de J. C. 662. *Grimoald*, maître des états des deux frères, se fit reconnoître roi de Lombardie, en remettant à son fils aîné Romuald le duché de Bénevent, où il fit conduire Rodelinde et Cunibert. Il porta la couronne d'Italie plus dignement qu'il ne l'avoit acquise, gouvernant avec autant d'équité que de valeur, le royaume qu'il avoit usurpé. L'empereur Constant II, croyant les Lombards affoiblis par les troubles qui venoient de s'élever chez eux, se hâta d'équiper une grande flotte, et se jetta avec une nombreuse armée sur le duché de Bénevent. Grimoald vola au secours de son fils, défit complétement les troupes grecques, et s'empara de plusieurs villes que les empereurs d'Orient possédoient encore en Italie. Il profita de la paix, pour réformer et pour augmenter le code de Rotharis.

Cependant Pertharit obligé de sortir du pays des Avares, prit la résolution

xtrême d'aller chercher un asile auprès e l'usurpateur de sa couronne. Celui- i le reçut avec toutes les apparences 'une affection sincère, et le traita de la ıanière la plus convenable à sa nais- ınce. Mais bientôt la joie que témoi- noient les Lombards, de voir leur an- ien maître rendu à sa patrie, fit naître ans l'ame de Grimoald une si forte ja- ɔusie, et des soupçons si violens, qu'il ésolut la perte du roi détrôné. Déjà heure et le genre de mort étoient ré- lés, lorsque Pertharit heureusement verti du sort qui l'attendoit, s'échappa u palais sous l'habit d'un vil esclave, t sous un faix assorti à ce déguisement. se réfugia en France, où il obtint de Clotaire III, roi de Paris et de Bourgo- ne, quelques secours pour tenter de ecouvrer ses états. Mais il ne réussit oint dans son expédition sur les fron- ères d'Italie.

Peu de temps après, Grimoald mou- ut, laissant la puissance souveraine à *Garibald*, son second fils, qu'il avoit éclaré son successeur. La nation lom- ıarde faisoit néanmoins des vœux pour 'ertharit, dont elle desiroit bien sincère- ıent le retour. Ce prince en effet se endit à Pavie, où il fut reçu avec des ransports de joie universels. Le jeune

An de J. C. 711.

Garibald fut déposé après un règne de deux mois; et *Pertharit*, en remontant sur son trône, retrouva sa femme et son fils, que Romuald, duc de Bénevent, avoit détenus jusqu'alors dans une espèce de prison. Il gouverna ses états en roi pieux, équitable et plein de douceur. Son fils Cunibert se faisoit admirer par ses vertus, et par une sagesse déjà consommée. Le roi Lombard se hâta de lui assurer la couronne, en le faisant déclarer son collègue. Cependant le règne de ce bon prince ne fut pas entièrement exempt de troubles. Alachis, duc de Bresse et de Trente, enorgueilli de quelques avantages remportés sur les Bavarois, ses voisins, ambitionna le trône de Lombardie, et leva l'étendart de la révolte. Pertharit marcha contre lui, le battit, et eut la générosité de lui rendre ses domaines.

An de J. C. 688. *Cunibert*, dit *le Pieux*, avoit beaucoup contribué au rétablissement du duc rebelle, que ce bienfait ne rendit ni plus soumis, ni plus reconnoissant envers son nouveau souverain. La fureur de régner possédoit plus que jamais Alachis. Il entra dans Pavie, au moment où Cunibert en étoit sorti pour quelques affaires; s'assura du palais, et se fit proclamer roi. Cunibert, obligé de céder à la force et

'habileté des conjurés, se retira dans
e petite île du lac de Côme, qui pas-
t pour une des plus fortes places de
ombardie. Mais bientôt après, il sai-
lui-même à son tour le moment où
i avoit engagé par adresse l'usurpa-
r à faire une promenade à quelque
ance de Pavie, et y fut ramené au
ieu des acclamations du peuple. On
tarda pas à en venir à une bataille
glante et décisive, où périt Alachis.
te victoire fut suivie d'un règne heu-
x et paisible. Cunibert se fit aimer
la bonté de son caractère, sa bien-
ance, son amour de l'ordre et de la
ice; par sa piété, à laquelle l'histoire
nné de grands éloges, et par son
admirable à favoriser les progrès de
eligion.

on fils unique encore en bas âge, Ans de J. C.
mé *Luitpert*, lui succéda, sous la 700.
lle d'Ansprand, son ayeul. Mais *Ra-*
bert, duc de Turin, ayant pris aus-
les armes, dans le dessein de se faire
onner, remporta une victoire com-
sur le tuteur, et s'empara du trône,
l'occupa que pendant quelques mois,
laissa en mourant à son fils *Aripert*.
e roi légitime vivoit encore, sou- 702.
d'un parti assez considérable. *Ari-*
II livra bataille au tuteur qu'il

vainquit, et prit le jeune roi qu'il fit étouffer dans un bain. Furieux de n'avoir pu se saisir de la personne d'Ansprand, qui s'étoit sauvé en Bavière, il assouvit sa rage dans le sang de sa femme et de ses enfans, épargnant néanmoins, soit par pitié, soit par inadvertance, un d'entre eux, nommé *Luitprand*, qui alla se jetter dans les bras de son père. Aripert devint, par tous ces crimes, tranquille possesseur d'un trône qui ne lui appartenoit pas. Il gouverna même avec douceur et avec équité. Mais il ne recueillit pas long-temps le fruit de son usurpation. Ansprand marcha contre lui à la tête d'une armée de Bavarois, et le battit. Aripert prit la fuite, chargé de tout ce qu'il put emporter de ses trésors, et se noya au passage du Tésin.

Ans de J. C. 712. *Ansprand* vainqueur, méritoit la couronne, par l'inviolable fidélité qu'il avoit gardée à son prince. Il la reçut en effet. Mais il n'eut, pour ainsi dire, que le temps de l'assurer à son fils *Luitprand*, qui lui succéda au bout de trois mois.

712. Le nouveau souverain, compagnon de l'exil de son père, avoit appris chez l'étranger à connoître les hommes, et porta sur le trône les talens et les vertus des grands rois. Sa prudence et sa

voure lui firent éviter tous les dangers
ıt il fut environné, pendant le cours
ı règne de trente-deux ans. Il en si-
la le commencement par de nouvel-
loix, qui rendirent son nom célèbre]
dernières révolutions excitées par
différens prétendans à la couronne,
ient, pour ainsi dire, accoutumé les
'its inquiets et turbulens de la cour à
ıer sans cesse des conspirations. On
forma contre Luitprand, qui les
ıffa dans leur naissance. Les ducs de
lette et de Bénevent, devenus très-
sans, par les possessions que leurs pré-
sseurs avoient enlevées aux Grecs,
lurent tenter de se soustraire à toute
ce de dépendance, et même d'a-
ıtir l'autorité royale. La fermeté de
prand, jointe à sa clémence, les fit
rer dans le devoir.
l'empereur Léon III, surnommé l'*I-
rien*, ennemi déclaré, comme je
dit ailleurs, du culte des images,
ınna par un édit qu'elles fussent bri-
dans tout l'empire. Ce décret ayant
publié dans l'exarcat de Ravenne,
usa les plus grands troubles. Luit-
ıd en profita pour assiéger cette ville,
il s'empara. Mais elle lui fut bientôt
vée par l'exarque, aidé des troupes
Vénitiens chez lesquels il s'étoit re-

tiré. L'empereur toujours acharné contre les images, voulant faire exécuter son édit à Rome, y envoya trois officiers, pour qu'ils se saisissent de la personne de Grégoire II. Alors ce pontife demanda des secours à Luitprand, qui, sous prétexte de le défendre, se rendit maître de plusieurs places de l'exarcat de Ravenne. Très-peu de temps après, l'exarque fut tué dans un tumulte. Léon en nomma un autre, qu'il chargea aussi de se défaire du pape.

Les Romains, fatigués de toutes ces violentes persécutions, résolurent de secouer le joug des empereurs grecs. Ils se donnèrent en effet un gouvernement indépendant, composé de magistrats qu'ils élurent, et dont le pape étoit le chef. Ce changement ne déplut pas moins à Luitprand, qu'à l'exarque de Ravenne. Ils se liguèrent pour soumettre Rome, se réservant de lui imposer ensuite les loix qu'ils jugeroient les plus convenables à leurs intérêts respectifs. Le roi lombard marcha aussitôt vers cette ville pour l'assiéger. Grégoire II, plein de confiance en sa générosité, alla le trouver dans sa tente, et réussit, par son éloquence, à le détourner de son dessein.

Quelques années s'étant écoulées dans la paix, durant laquelle Grégoire III avoit remplacé

remplacé Grégoire II sur le saint siége, Luitprand fit de nouvelles entreprises contre les Romains, et prit plusieurs villes de leur territoire. Le nouveau pontife implora le secours de Charles-Martel, qui régnoit alors en France sous le titre de duc ou prince des Français. Celui-ci, en renvoyant les ambassadeurs du pape, chargés de présens, s'engagea à passer en Italie à la tête d'une puissante armée, aussitôt qu'il seroit débarrassé des Sarasins qui avoient pénétré dans le royaume de France. En attendant, il ouvrit avec Luitprand des négociations, dont le fruit fut la levée du siége que ce prince avoit mis devant Rome. Zacharie venoit alors de succéder au pape Grégoire III. Le roi lombard estimoit et respectoit infiniment le nouveau pontife. Non seulement il laissa Rome libre avec son gouvernement, mais encore il restitua les quatre villes principales qu'il avoit conquises sur son territoire. Très-peu de temps après, Luitprand mourut, regretté de ses sujets, autant qu'un père peut l'être de ses enfans.

Quatre ans avant sa mort, il avoit associé au trône son petit-fils *Hildebrand*, qui ne le posséda seul que pendant sept mois. Les Lombards le dépo- An de J. C. 744.

sèrent à cause de sa jeunesse, ou pour d'autres motifs que nous ignorons.

Ans de J. 744. On élut à sa place *Rachis*, duc de Frioul, homme juste, pacifique et pieux. Il se laissa cependant engager à faire valoir les prétentions de ses prédécesseurs, en menaçant l'exarcat de Ravenne, et en marchant vers Rome. Le pape Zacharie se conduisit dans ce péril, comme l'avoit fait Grégoire II dans une pareille circonstance. Il alla trouver Rachis, et lui fit tomber les armes des mains par ses saintes exhortations. Ce prince conclut même avec le souverain pontife et les Romains, une paix de vingt ans. Quelque temps après, le roi lombard, dégoûté des grandeurs temporelles, se rendit à Rome avec sa femme et sa fille; et tous les trois prièrent le pape de leur donner l'habit religieux. Rachis se retira dans le monastère du mont Cassin, et les deux princesses dans un couvent de filles.

749. *Astolphe*, son frère, lui succéda. Né avec une ambition vaste, il ne se proposoit rien moins que de conquérir toute l'Italie. Il s'empara d'abord de l'exarcat de Ravenne, qui fut détruit pour toujours, après avoir duré cent-quatre-vingt-quatre ans; et rompant ensuite le traité de paix fait par son prédécesseur avec

les Romains, il porta les plus grands ravages dans leur territoire, et s'avança vers Rome pour l'assiéger. Le pape Etienne II avoit déjà, mais inutilement, sollicité des secours auprès de l'empereur Constantin *Copronyme*. Il écrivit à Pepin, et se rendit aussitôt en France, où il fit la fameuse cérémonie du couronnement de ce premier roi de la race carlovingienne. Pepin se hâta de rassembler une nombreuse armée, à la tête de laquelle il fondit en Italie, et réduisit Astolphe à se renfermer dans Pavie sa capitale. Le vainqueur n'en leva le siége, qu'après que le roi lombard se fut engagé par serment, à rendre, non à l'empereur d'Orient, mais au pape, les places du territoire romain, avec l'exarcat de Ravenne et la marche d'Ancône.

Mais à peine le monarque français eut quitté l'Italie, qu'Astolphe ayant repris tout ce qu'il avoit cédé, marcha vers Rome, dont il forma le siége. A cette nouvelle, Pepin repassa les Alpes, contraignit encore Astolphe de se réfugier dans sa capitale, et lui imposa les mêmes conditions, comme étant lui-même le maître de donner des villes et des places, qu'il venoit d'acquérir par le droit de conquête. Bien plus, Pepin voulant assurer un plein effet à cette donation

faite au saint siége, en fit signer l'acte par les principaux seigneurs français, le fit placer sur le tombeau de Saint-Pierre, et en conserva un double dans les archives de son royaume. Des commissaires, tant du monarque français que du lombard, firent reconnoître dans toutes les villes la cession d'Astolphe, et la souveraineté de l'église romaine. Très-peu de temps après, ce prince fut tué à la chasse par un sanglier, ne laissant point d'enfans.

An de J. C. 756. *Didier*, duc de Toscane, proclamé roi par les Lombards, confirma la cession que son prédécesseur avoit faite au saint siége. L'Italie jouit de la paix pendant quelques années. Didier contracta même une alliance avec la France, en donnant ses deux filles en mariage à Charlemagne et à Carloman, fils du roi Pepin. Mais lorsque ceux-ci eurent succédé à leur père, Charlemagne répudia sa femme pour cause de stérilité; et peu de temps après, Carloman étant mort, sa veuve et ses deux fils se retirèrent en Lombardie, auprès du roi Didier.

Bientôt ce prince demanda au pape Adrien I qu'il couronnât les deux fils de Carloman. Sur le refus du pontife, le roi lombard envahit l'exarcat de Ravenne. Mais cette usurpation lui fit per-

dre presque aussitôt son royaume. Charlemagne passa en Italie ; se rendit maître de Vérone, où il trouva la veuve de son frère et ses deux fils qu'il envoya en France ; défit Didier dans une bataille des plus meurtrières, et le força de se renfermer dans Pavie. Pendant le siége de cette capitale, le vainqueur s'étant rendu à Rome, confirma au saint siége la donation de Pepin, son père, avec toutes les formalités qui pouvoient lui donner l'authenticité la plus irréfragable. De retour devant Pavie, il fit prisonnier Didier avec sa femme et ses enfans, qu'il envoya en France où ils finirent leurs jours. Un seul fils de ce malheureux prince échappa au désastre de sa famille. Il se sauva à Constantinople, et y fut revêtu de la dignité de patrice. Ainsi finit le royaume des Lombards, deux cent six ans après son établissement. An de J. C. 774.

Charlemagne, maître de cette partie de l'Italie, se fit couronner roi des Lombards à Monza par l'archevêque de Milan, et retourna à Rome pour régler avec le pape le gouvernement des états qu'il venoit de conquérir. Il confirma les anciennes loix de la nation lombarde, laissant néanmoins à chaque particulier la liberté de suivre à son gré ou les loix romaines, ou les loix françaises, ou le

code lombard. Pour restreindre l'autorité des ducs, il créa des *marquis*, c'est-à-dire, des gouverneurs des *Marches*; nom que l'on donnoit alors aux frontières.

Il n'y avoit pas long-temps que Charlemagne étoit rentré en France, lorsqu'il apprit la révolte de Rotgaud, duc de Frioul. Il franchit de nouveau les Alpes; fit prisonnier le rebelle qui périt sur un échafaud, et divisa son duché en plusieurs comtés. Quelques années après, le monarque français ayant repassé en Italie, pour forcer le duc de Bénevent à reconnoître sa souveraineté, se rendit à Rome, où le pape Adrien, après avoir baptisé Pepin et Louis, deux fils puînés de ce prince, couronna le premier, roi d'Italie, et le second, roi d'Aquitaine. L'impératrice Irène, tutrice de son fils Constantin *Porphyrogénète*, avoit promis secrètement des secours au duc de Bénevent. Charlemagne l'ayant su, rompit le mariage projetté de sa fille Rotrude avec le jeune empereur de Constantinople. Irène, piquée de cet affront, envoya en Italie une armée sous le commandement d'Adelgise, ce fils du roi Didier, dont j'ai déjà parlé. Les troupes grecques furent complétement battues par les généraux

français; et Adelgise fait prisonnier, fut mis à mort.

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE D'OCCIDENT, dit D'ALLEMAGNE.

Le pape Léon III, aussitôt après son installation sur le siége de l'église, avoit fait présenter à Charlemagne par des légats les clés de la Basilique de Saint-Pierre, et l'étendart de la ville de Rome. Le monarque français avoit même reçu le serment de fidélité, que lui avoient prêté les Romains, entre les mains d'un seigneur qu'il leur avoit envoyé. Quelque temps après, une conjuration se forma contre le pontife, qui manqua à périr sous les coups d'une troupe d'assassins. Il se réfugia en France, d'où Charlemagne le fit accompagner à Rome par une nombreuse escorte. L'année suivante, ce prince y fit lui-même un quatrième voyage, pour juger les auteurs de cette révolte. Il entendit la messe dans l'église de Saint-Pierre, le jour de Noël; et, comme je l'ai dit ailleurs, le pape lui ayant mis sur la tête une couronne précieuse, le sacra empereur; cérémonie pendant laquelle le peuple répéta trois fois : *A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand* An de J. C. 800.

et pacifique empereur des Romains, vie et victoire. Ainsi fut rétabli l'empire d'Occident, qui avoit été fondé en 395, par Honorius; détruit en 476 par Odoacre, roi des Hérules, et qui étoit resté enseveli, pendant trois cent vingt-quatre ans, sous les ruines de l'ancienne capitale du monde.

Charlemagne, revêtu de la pourpre impériale, n'en fut pas moins ardent à poursuivre le cours de ses conquêtes. Il acheva de subjuguer l'Allemagne, dont une grande partie avoit été soumise à la domination des rois de France ses prédécesseurs. Les Saxons, peuple toujours vaincu, mais toujours rebelle, furent entièrement assujettis après une guerre de trente-trois ans. Pour les mettre dans l'impuissance de lever encore l'étendart de la révolte, Charlemagne les dispersa dans ses autres domaines, et peupla leur pays de nouveaux habitans. Tassillon, duc de Bavière, ayant tramé un complot contre lui, se vit dépouillé de ses états, dont le gouvernement fut confié à des comtes, comme celui des autres provinces. Nicéphore, empereur d'Orient, envoya des ambassadeurs au monarque français, pour le reconnoître empereur d'Occident; et l'on régla en même temps les limites des deux em-

pires. Quand Charlemagne mourut, il étoit maître de toute l'ancienne Gaule, du comté de Barcelonne en Espagne, du continent de l'Italie jusqu'à Bénevent, de toute l'Allemagne, des Pays-Bas, et d'une partie de la Hongrie. Par conséquent les bornes de son empire étoient, au midi, la Méditerranée; à l'Orient, la rivière de Raab, et les montagnes de Bohême; au nord, l'Oder et l'Océan germanique; au couchant l'Océan atlantique et l'Ebre.

Son fils *Louis I*, dit *le Débonnaire*, le seul qui lui étoit resté, fut son successeur dans tous les états de la monarchie française et du nouvel empire, à l'exception néanmoins de l'Italie, dont Bernard, fils naturel de Pepin, avoit été nommé roi, à la mort de son père. An de J. C. 814.

Né avec toutes les vertus qui concilient l'amour des peuples, Louis n'avoit aucune de ces qualités, sans lesquelles un prince ne peut bien gouverner. A l'exemple de son père Charlemagne, il envoya dans toutes les provinces des commissaires, chargés de rendre la justice à ses sujets. Mais il eut l'imprudence, trois ans seulement après son avénement au trône, de faire entre ses trois enfans un partage bien prématuré de ses vastes possessions. Il s'associa pour l'empire

Lothaire l'aîné, en lui assurant d'ailleurs le royaume d'Italie, et la suprématie sur ses deux frères. Pepin, son second fils, eut l'Aquitaine et les provinces voisines, sous le titre de royaume. Il donna à Louis, son troisième fils, la Bavière et l'Allemagne, d'où ce jeune prince fut surnommé *le Germanique*.

Bernard, irrité des dispositions qui venoient d'être faites concernant l'Italie, se révolta. L'empereur marcha contre lui, le fit prisonnier, et l'envoya en France, où l'assemblée des états le condamna lui et ses complices à perdre la vie. Louis se contenta de lui faire crever les yeux. Le partage de l'empire fut confirmé dans les diètes de Nimègue et de Thionville; et les états jurèrent de l'observer.

Mais quelques années après, l'empereur qui avoit épousé en secondes noces Judith, fille d'un des principaux seigneurs bavarois, tint à Worms une diète, où l'on donna à Charles, son fils, né de ce second mariage, la Souabe, une partie de la Bavière, et quelques districts de la Bourgogne. Ses trois autres fils mécontens, prirent les armes, firent arrêter leur père, et l'obligèrent de quitter l'empire. Mais il fut rétabli par un décret de la diète de Nimègue. Les trois

princes conspirèrent de nouveau, soutenus dans leur révolte par des prélats mercenaires. Louis fut encore déposé dans une diète tenue à Compiègne. On s'assembla aussitôt à Saint-Denis, où il fut absous par les évêques, et rétabli sur son trône. Il pardonna à ses enfans rebelles, qui implorèrent sa clémence.

Pepin, roi d'Aquitaine, étant mort, l'empereur sollicité par sa femme Judith, disposa de ce royaume en faveur de Charles, son quatrième fils; et de nouvelles divisions éclatèrent dans la maison royale. Louis, roi de Bavière, dont les intérêts étoient plus particulièrement lésés par cette donation, souleva toute l'Allemagne, pour faire la guerre à son père. L'empereur marcha contre lui, et mourut de chagrin dans une île du Rhin, près de Mayence. Ce prince avoit donné, comme je l'ai dit ailleurs, la ville de Rome au pape, en s'en réservant néanmoins la souveraineté.

Son fils aîné *Lothaire I* lui succéda sur le trône impérial. Mais il vouloit se rendre maître de toute la succession paternelle; ou du moins prétendoit-il que ses deux frères Louis *le Germanique*, roi de Bavière, et Charles, dit *le Chauve*, roi d'Aquitaine, ne fussent que ses vassaux. Après avoir cherché inutilement à An de J. C. 840.

les diviser, afin de pouvoir les opprimer chacun en particulier, il les attaqua dans les plaines de Fontenay, près de la ville d'Auxerre en Bourgogne, et y fut vaincu dans une grande bataille, où périrent, dit-on, cent mille Français. Il en perdit bientôt, près de Mâcon, une seconde, à la suite de laquelle il se vit obligé de traiter avec ses deux frères, qui montrèrent beaucoup de modération à son égard. Lothaire, comme étant l'aîné, eut, avec le titre d'empereur d'Occident, l'Italie, la Gaule belgique, la Provence et la Bourgogne. Louis eut toute la Germanie ou Allemagne, avec les villes de Spire, de Worms, et de Mayence; et Charles *le Chauve*, toute la France occidentale, qui composoit alors le royaume de France. Mais quelques années après, Lothaire tourmenté des remords de ses crimes et de ses injustices, partagea ses états entre ses trois enfans, et abdiqua la couronne. Il se retira dans l'abbaye de Prum, au diocèse de Trèves, où il mourut.

Au de J. C. 855. *Louis II*, son fils aîné, en avoit reçu le titre d'empereur avec toute l'Italie, et les conserva. Le second, nommé Lothaire, comme son père, avoit eu pour sa part le royaume d'Austrasie, qui prit

alors le nom de *Lorraine ;* et Charles, le troisième, la Provence avec quelques provinces voisines. Mais ce dernier étant mort, quelque temps après, sans enfans, ses deux frères se partagèrent ses états. L'empereur Louis avoit de grandes vertus, qui lui meritèrent des éloges de la part des souverains pontifes. Les qualités qui font les conquérans, ne lui manquoient pas. Mais il ne chercha point les occasions de l'être. Son attention fut de se borner à être juste, et à se défendre contre ses ennemis. Il réprima les entreprises d'Adelgise, duc de Bénevent, et battit les Sarasins qui ravageoient les côtes d'Italie. Son frère Lothaire mourut alors sans postérité légitime ; et cette guerre l'empêcha de faire valoir ses prétentions sur le royaume de Lorraine, qui fut en partie réuni à la France. Il mourut lui-même sans enfans mâles.

A la première nouvelle de sa mort, le roi de France, son oncle, *Charles II*, dit *le Chauve*, passa les Alpes à la tête d'une puissante armée, fut élu empereur dans une assemblée tenue à Pavie, et marcha droit à Rome, où le pape Jean VIII le couronna. Pour augmenter ses forces en Italie, il y établit trois nouveaux ducs, qui lui étoient entièrement

An de J. C. 875.

dévoués. Boson, comte d'Ardennes, dont Charles *le Chauve* avoit épousé en secondes noces la sœur, nommée Richilde, fut créé duc de Milan. Guy, fils du comte Lambert et d'une fille de Pepin, roi d'Aquitaine, reçut le duché de Spolette; et Berenger, fils de Gisele, sœur de l'empereur, eut le duché de Frioul. Mais Carloman, l'aîné des trois fils de Louis *le Germanique*, qui venoit de lui laisser, en mourant, le royaume de Bavière, força les passages des Alpes, et chassa Boson du duché de Milan. Charles *le Chauve* mourut, après n'avoir porté la couronne impériale que deux ans et demi.

Son fils, Louis *le Bègue*, qui lui succéda sur le trône des France, aspiroit à l'empire. Mais il eût un compétiteur dans Carloman, qui ayant fait de grandes conquêtes au-delà des Alpes, joignit à son titre de roi de Bavière, celui de roi d'Italie. Louis mourut après un règne de deux ans en France; et Carloman le suivit bientôt au tombeau. Son frère Louis, roi de Saxe, s'empara de toute sa succession, laissant néanmoins l'Italie à son frère Charles, roi de Souabe, qui avoit été subrogé aux droits de Carloman sur ce royaume et sur le sceptre impérial.

On reconnut en effet empereur *Charles III*, dit *le Gros*, que le pape Jean VIII couronna. L'année suivante, ce prince hérita, par la mort de son frère Louis, roi de Saxe, de toutes les anciennes possessions de son père Louis *le Germanique*; et deux ans après, il fut nommé régent du royaume de France, sous Charles *le Simple*, qui n'étoit âgé que de cinq ans. Il réunit donc sous sa domination, à la réserve d'un très-petit nombre de provinces, tout le vaste empire de Charlemagne. Mais il s'en falloit bien qu'il eût assez de talens pour le bien gouverner. Non seulement le génie, mais même le courage lui manquoient entièrement. An de J. C. 881.

Attaqué par les Normands dans la Lorraine, Charles *le Gros* eut la foiblesse de faire la paix avec eux, au moment où leurs chefs étoient réduits à se rendre prisonniers. En Italie, les Sarasins portèrent impunément, et presque sous ses yeux, les plus affreux ravages sur les côtes de ce royaume. Les Normands étant entrés en France, s'avancèrent jusqu'à Paris, dont ils formèrent le siége. Eudes, qui en étoit comte, défendit vaillamment cette ville pendant deux ans. Charles, après lui avoir envoyé quelques troupes, marcha

lui-même à la tête d'une armée vers Paris. Mais à peine arrivé à un des faubourgs, il fut si effrayé à la vue des Normands, qu'il en acheta la paix à prix d'argent. Une conduite aussi lâche, tous ces traités honteux, conclus avec des ennemis qu'il auroit pu aisément repousser, lui attirèrent l'indignation des grands de l'empire, et le mépris de tous ses sujets. Les Français, les Italiens et les Allemands s'accordèrent à déposer ce foible empereur, qui alla mourir dans une abbaye en Souabe.

Les Français se soumirent au comte Eudes; les Italiens à Guy, duc de Spolette, et à Bérenger, duc de Frioul; et les Allemands placèrent sur le trône impérial *Arnoul*, roi de Germanie, fils naturel du feu roi de Bavière Carloman. Mais Guy et Bérenger, tous les deux issus du sang de Charlemagne par des femmes, se disputèrent, les armes à la main, l'entière souveraineté de l'Italie. Guy, devenu le plus puissant, se fit couronner empereur à Rome par le pape Etienne VI, qui, très-peu de temps après couronna aussi Lambert, fils de Guy. Les Normands, au nombre de plus de quatre-vingt-dix mille hommes, débarquoient alors entre la Meuse et le Rhin. L'empereur Arnoul marcha contre eux

An de J. C. 888.

et les défit. Sollicité par le pape, pour aller délivrer l'Italie de la tyrannie de Guy, il passa les Alpes, s'empara de plusieurs villes, et se fit couronner roi d'Italie à Pavie. Mais il en fut rappellé par les ravages que faisoit le roi de Moravie dans la Bohême. Il alla le combattre, le vainquit, et le rendit tributaire.

Sur ces entrefaites, Guy mourut; et son fils Lambert s'étant déclaré son successeur à l'empire, fit une étroite alliance avec le duc Berenger. Bientôt Arnoul rentra en Italie; marcha droit à Rome, qu'il emporta, et y fut couronné empereur par le pape Formose, huit ans après son élévation au trône impérial. Il poursuivit ensuite Lambert jusques dans Spolette, qu'il assiégea, mais dont il ne put se rendre maître. On prétend qu'Agiltrude, mère de Lambert, gagna un des domestiques d'Arnoul, à qui ce vil scélérat fit prendre un breuvage empoisonné. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis cette expédition, l'empereur vécut dans une foiblesse et une langueur qui le conduisirent au tombeau.

Son fils et son successeur *Louis III*, n'étant âgé que de sept ans, on nomma deux régens de l'empire, Hatton, archevêque de Mayence, et Othon, duc de Saxe. Bientôt Louis, fils de Boson, An de J. C. 900.

roi de Provence, entra à main armée en Italie, et se fit couronner empereur à Rome, par le pape Benoît IV. Mais quelques années après, Bérenger, roi d'Italie, son concurrent, le surprit dans Vérone, et lui fit crever les yeux. Pendant tout ce temps-là, les Hongrois désolèrent l'Allemagne par de continuelles irruptions. Ils battirent plusieurs fois les troupes impériales, et obligèrent même l'empereur Louis à leur accorder un tribut annuel. Ce prince mourut, sans avoir été marié, et fut le dernier de la maison de Charlemagne, qui posséda l'empire d'Occident.

L'Allemagne étoit alors dans la plus grande confusion. Aux ravages des Hongrois et des autres peuples voisins, s'étoient jointes des guerres intestines, au milieu desquelles commencèrent à se former un grand nombre de souverainetés, tant ecclésiastiques que séculières. D'un côté, les seigneurs étoient déjà cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans la Saxe, dans la Bavière, et dans la Franconie. D'un autre côté, les évêques et les abbés s'attribuoient, dans le territoire de leur jurisdiction, les droits régaliens. Les états de la nation germanique s'étant constitués les maîtres de disposer à leur gré de la couronne,

se donnèrent par la suite des droits et des priviléges excessifs. Peu-à-peu les duchés et les comtés, qui n'étoient administrés qu'en vertu d'une simple commission passagère, changèrent de nature, et devinrent des fiefs héréditaires. La noblesse et les états des duchés, qui ne reconnoissoient que la souveraineté immédiate du seul empereur, furent réduits dans la dépendance absolue de leurs ducs, et forcés à recevoir d'eux en arrière-fiefs, les terres qui mouvoient auparavant en droiture de la couronne. Enfin les mêmes ducs s'emparèrent insensiblement des domaines que les empereurs s'étoient réservés dans chaque province, et y détruisirent entièrement leur jurisdiction. Ainsi c'est principalement à l'époque du règne précédent, que l'on doit rapporter la première origine des divers états souverains, dont l'Allemagne est aujourd'hui composée.

Après la mort de Louis III, dernier descendant de Charlemagne par Louis *le Germanique*, cet empire devint donc électif, quoiqu'il appartînt de droit à Charles *le Simple*, roi de France, descendant du même empereur par Charles *le Chauve*. Les princes et les seigneurs, tant ecclésiastiques que séculiers, et les députés des grandes villes s'étant assem-

blés à Worms, offrirent la couronne à Othon, duc de Saxe, qui la refusa à cause de son grand âge, et qui eut la générosité de la faire donner à *Conrad I*, duc de Franconie, son ennemi. Celui-ci, unanimement élu empereur, fit les plus grands efforts, pour rétablir l'autorité souveraine, sur la ruine de celle que les chefs des peuples de l'Allemagne s'étoient appropriée. Mais il ne put en venir à bout. Il perdit deux batailles contre Henri, fils et successeur d'Otlion, son bienfaiteur; et il vit le duc de Bavière s'unir avec les Hongrois, qui ne cessoient de faire des irruptions sur les terres de l'empire.

An de C. J. 912.

Les Sarasins ravageoient alors les états du saint siége jusqu'aux environs de Rome. Le pape Jean X, pressé par le péril, réclama le secours de Bérenger, qui se rendit dans cette capitale du monde chrétien, où il fut couronné empereur, du consentement et aux acclamations du peuple romain. Cependant Conrad marchoit contre les Hongrois. Il leur livra un combat très-vif, où il fut mortellement blessé. Avant de mourir, il engagea les seigneurs allemands à reconnoître pour son successeur ce même Henri, duc de Saxe, contre lequel il avoit combattu, et fils de ce même Othon

qui l'avoit fait élever au trône impérial.

Les états d'Allemagne se conformant aux dernières intentions de Conrad, élurent unanimement *Henri I*, surnommé *l'Oiseleur*, parce qu'il aimoit beaucoup la chasse à l'oiseau. Ce prince se rendit célèbre par des loix très-sages, et par de grandes victoires qu'il remporta sur le duc de Bavière, les Bohémiens, les Esclavons, les Danois et les Hongrois. Il avoit été déjà en guerre avec Charles *le Simple*, à qui il avoit enlevé une grande partie de la Lorraine. Bientôt après, le monarque français lui céda le reste, pour en obtenir des secours contre les seigneurs rebelles de son royaume. Malgré tous ses succès, Henri eut la modestie de ne prendre jamais le titre d'empereur, et refusa l'honneur que lui offroit le pape de le couronner à Rome. Après avoir érigé le Brandbourg et l'Autriche en marquisats, il mourut au milieu des préparatifs d'une expédition qu'il devoit faire en Italie, pour en chasser les Sarasins, et pour détruire les tyrans qui désoloient ces belles provinces. Ans de J. C. 919.

Son fils aîné *Othon I*, lui succéda. Prince clément, juste, magnanime, et recommandable par les brillans exploits qui remplirent tout le cours de son règne, il reçut à juste titre le surnom de *Grand*. 936.

Mathilde, sa mère, vouloit placer sur le trône Henri, son second fils. Le jeune prince prit les armes. Mais Othon le soumit, et lui donna le duché de Bavière. Après une guerre longue et opiniâtre contre les Bohémiens, il força Boleslas, leur duc, à le reconnoître pour son souverain; et ce duché fut alors réputé province de l'empire. Les Danois, les Esclavons et les Hongrois plièrent aussi sous ses armes victorieuses.

Bérenger II tyrannisoit l'Italie, dont il s'étoit fait proclamer roi. Othon, à la prière du pape Jean XII, passa les Alpes, et défit l'usurpateur, qui assiégeoit dans la forteresse de Canosse Adelaïde, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, et veuve de Lothaire, roi d'Italie. Il épousa lui-même cette princesse, avec laquelle il reçut la couronne impériale à Rome des mains du souverain pontife. J'ai parlé ailleurs des autres expéditions de ce prince en Italie, soit contre le même pape Jean XII, soit en faveur de Léon VIII, qui avoit été élevé sur le saint siége.

Les dernières années d'Othon se passèrent en guerres contre les empereurs d'Orient. Il les força à le reconnoître de nouveau en qualité d'empereur romain, et à lui abandonner les duchés de Capoue et de Bénevent, dont ils s'é-

toient emparés. Cet empereur augmenta considérablement les richesses et la puissance du clergé d'Allemagne, en lui conférant des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes y exerçoient. Quelques années avant sa mort, il fit couronner son fils Othon par le pape Jean XIII.

Othon III, dit *le Sanguinaire*, soumit le jeune Henri, duc de Bavière, son cousin germain, qui s'étoit fait proclamer empereur à Ratisbonne, soutenu des ducs de Pologne et de Bohême. Les Danois avoient profité de ces divisions intestines, pour faire des conquêtes dans l'empire. Othon marcha contre eux, et les leur enleva. Une guerre s'alluma au sujet des limites de la France et de l'Allemagne. Othon d'abord vainqueur, mais ensuite vaincu, fit avec Lothaire, roi de France, une paix par laquelle Charles, frère du monarque français eut la basse Lorraine avec quelque partie de la haute. An de J. C. 973.

Les Romains ayant voulu soustraire l'Italie à la domination des empereurs, Othon s'y transporta, et réduisit les rebelles, après avoir fait égorger les principaux. Mais son armée y fut taillée en pièces par les Grecs, secourus des Sarasins. Il eut lui-même bien de la peine

à se sauver sur une nacelle de pêcheurs. Bientôt après, il repassa les Alpes avec de nouvelles troupes; et pour châtier les Béneventins, qu'il accusoit de l'avoir trahi dans la dernière bataille, il s'empara de leur ville, l'abandonna au pillage et au massacre pendant trois jours, et y fit mettre le feu. Il mourut, suivant les uns, de chagrin, suivant les autres, du poison que lui fit donner sa femme Théophanie.

An de J. C. 983. Son fils unique *Othon III*, surnommé l'*Enfant*, n'étoit âgé que de trois ans. Les états d'Allemagne se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle. Henri, duc de Bavière, soutenu d'un parti considérable, s'empara de la personne du jeune empereur, prétendant, en sa qualité de proche parent, obtenir la régence. Mais les états la déférèrent à l'impératrice Théophanie, et forcèrent le duc à remettre Othon entre les mains de sa mère. Cette minorité fut assez tranquille. On fit une guerre heureuse contre les Esclavons, sur lesquels on reprit tout ce qu'ils avoient conquis.

Le jeune empereur s'étant rendu à Rome, pour faire cesser les troubles qu'y avoit excités le patrice Crescentius, fut couronné par le pape Grégoire V, et pardonna au rebelle, à la prière de ce pontife.

pontife. Mais à peine fut-il de retour en Allemagne, que le patrice souffla encore le feu de la révolte dans Rome, qu'il remplit de carnage, et d'où il chassa le pape, pour placer sur le saint siége un de ses partisans. A cette nouvelle, Othon repassa en Italie, entra dans Rome à la tête de son armée, et fit périr du dernier supplice Crescentius, ainsi que tous ses complices. Bientôt les progrès des Sarasins obligèrent ce prince de faire un troisième voyage en Italie, où il mourut sans postérité, après avoir érigé la Pologne en royaume pour Boleslas, duc de ce pays, tandis que le pape Sylvestre II envoyoit la couronne royale à Etienne, duc de Hongrie.

Henri II, duc de Bavière, dit *le Saint*, fils de Henri, dont je viens de parler sous le règne précédent, et arrière-petit-fils de Henri I, étant le plus proche parent d'Othon III, fut proclamé empereur à Mayence, malgré les différens partis des seigneurs qui prétendoient au trône impérial. Il les soumit tous, et leur pardonna. Après avoir pacifié l'Allemagne, il fit une expédition en Italie, dont le marquis d'Ivrée avoit usurpé le trône, et s'empara de Pavie, où il se fit couronner roi de ce pays. An de J. C. 1002.

Une guerre de quelques années occupa Henri, sur les frontières de l'empire, contre Boleslas, roi de Pologne. Quand elle eut été terminée, il repassa les Alpes, pour pacifier l'Italie, encore tyrannisée par le marquis d'Ivrée. Il l'obligea de se renfermer dans ses forteresses, et se rendit à Rome, où il fut couronné empereur, avec sa femme Cunégonde, par le pape Benoît VIII. On prétend que le globe impérial, qui fait partie du trésor de l'empire, servit pour la première fois au sacre de Henri. Les Grecs et les Sarasins ne cessoient de désoler la Pouille et la Calabre qu'ils occupoient. L'empereur marcha contre eux, et les en chassa. Il mourut saintement, après avoir vécu dans une perpétuelle continence, et avoir régné avec beaucoup de douceur, de modération, et sur-tout avec une grande fermeté à rendre la justice. Le pape Eugène III le canonisa en 1152. Ce prince avoit accordé ou confirmé le titre de roi au duc de Hongrie. Il fut le dernier de la maison de Saxe.

An de J. C. 1024. Celle des ducs de Franconie remonta alors sur le trône impérial. *Conrad II*, dit *le Salique*, parce qu'il étoit né sur les bords de la rivière de Sala, y fut élevé par les états de la nation germanique.

Il eut cependant à combattre la plupart des ducs révoltés contre lui, et les fit rentrer dans le devoir par un exemple de sévérité à l'égard d'Ernest, duc de Souabe. Mais celui-ci, sorti de sa prison, ayant recommencé la guerre civile, fut mis au ban de l'empire, dans la diète d'Ingelheim, c'est-à-dire, déclaré déchu de son rang, de ses honneurs, de son état, et de la protection des loix contre les entreprises de ses ennemis. C'est un des premiers exemples de cette sorte de proscription.

Conrad, dans un voyage qu'il avoit déjà fait en Italie, avoit tenu une diète à Ravenne, pour appaiser les troubles de ces contrées, et avoit été couronné empereur à Rome avec Gisèle, son épouse. Héritier de son beau-frère Rodolphe, roi d'Arles, il eut une guerre à soutenir contre Eudes, comte de Champagne, qui prétendoit avoir part à cette succession, et qui fut tué dans une bataille. Conrad repassa ensuite en Italie, pour châtier les Milanais rebelles; rendit ses sujets heureux, et mourut à Utrecht, universellement regretté.

Son fils *Henri III*, surnommé *le Noir*, avoit été couronné empereur, du consentement des princes et des peuples, onze ans avant la mort de son père. Il

An de J. C. 1039.

soumit Brétislas, duc de Bohême, qui refusoit de lui payer le tribut accoutumé, et plaça sur le trône de Hongrie Pierre de Bourgogne, le plus proche parent du roi Etienne, mort sans postérité. Rome étoit alors divisée par un schisme de trois papes. Henri s'y transporta, pour rétablir la paix dans l'église, et fit tenir à Sutri un concile, où Grégoire VI déposé, fut remplacé par Clément II, qui couronna Henri, et Agnès son épouse.

Peu de temps après son retour en Allemagne, l'empereur donna le Duché de Lorraine à Gerard d'Alsace, descendant d'Etichon, duc de Souabe et d'Alsace, et chef de la maison de Lorraine qui est montée sur le trône impérial en 1745. Henri fit élire roi des Romains son fils, âgé seulement de trois ans, qui fut couronné à Aix-la-Chapelle. Dans une guerre qu'il eut avec le comte de Flandre, il s'empara des villes de Lille et de Tournai. Quelques petits princes d'Italie se révoltèrent. Il repassa dans ces provinces, et soumit les rebelles. Ce fut le dernier empereur, qui soutint la puissance de l'empire en Italie. Sous son règne, l'Allemagne fut très-florissante. Ce prince, protecteur des lettres qu'il cultiva, étoit juste, religieux, bienfaisant, et réunissoit à une bravoure déterminée, une pru-

dence que rien ne pouvoit déconcerter.

Henri IV n'avoit que six ans, lorsqu'il succéda à son père. On le mit sous la tutèle de sa mère Agnès, qui gouverna l'empire pendant les premières années. Dès l'âge de treize ans, il commença à régner par lui-même, dans un temps où plusieurs princes rebelles remplissoient l'Allemagne de troubles et de confusion. Il battit les Saxons et les Thuringiens; et ce prince, né avec d'excellentes qualités, plein de courage et de valeur, quoique livré à ses plaisirs, seroit infailliblement venu à bout de rétablir le bon ordre dans tout l'empire, sans cette longue et funeste querelle qu'il eut avec le pape Grégoire VII, au sujet des investitures des bénéfices. Je l'ai racontée ailleurs avec ses circonstances les plus essentielles. On a vu que Henri fut excommunié par le saint siége, et que Rodolphe, duc de Souabe, proclamé empereur par les évêques et les seigneurs allemands, fut vaincu dans un combat, et tué à la fin de l'action. An de J. C. 1056.

Dans le cours de ces divisions entre le pape et l'empereur, on tint une diète à Spire. Henri y fit élire roi des Romains son fils aîné Conrad. Mais ce fils dénaturé se laissa bientôt entraîner dans une révolte ouverte contre son père. Une

diète assemblée à Mayence, le dépouilla de son titre, et le déclara par conséquent déchu des droits qu'il lui donnoit au trône impérial. L'empereur, après avoir reçu dans cette diète la soumission de tous les princes d'Allemagne jusqu'alors rebelles, publia en leur faveur une amnistie générale, et fit élire roi des Romains Henri, son second fils. Celui-ci ne suivit que trop l'exemple de son frère Conrad, qui étoit mort peu de temps après sa dégradation, et prit les armes contre son père sous prétexte qu'il étoit excommunié. Le roi des Romains soutenu par les forces de son parti, le fit arrêter, et prononcer solemnellement sa déposition dans une diète. Le vieux Henri trouva cependant les moyens de s'échapper de sa prison, et de passer en Flandre, où il leva une armée. Mais avant de pouvoir obtenir des succès décisifs, il mourut à Liége, la même année qu'il avoit été déposé, après un régne de cinquante ans. Ce prince avoit érigé le duché de Bohême en royaume. Il avoit fait des loix pour assurer la tranquillité de l'Allemagne, et s'étoit toujours tenu prêt à la défendre avec son épée. Les historiens disent qu'il s'étoit trouvé à soixante-deux batailles.

La mort de cet empereur n'amena

point la conclusion de l'affaire des investitures. *Henri V*, se voyant affermi sur le trône impérial, la poursuivit pendant plusieurs années, comme je l'ai dit ailleurs, avec bien plus de chaleur que son père; fut frappé comme lui des foudres de l'église, et se détermina enfin à la finir dans une diète tenue à Worms. Il ne survécut pas long-temps à cette paix solemnellement établie entre le sacerdoce et l'empire. Il mourut sans postérité à Utrecht, laissant après lui la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet, et d'un mauvais maître. Sous le règne de ce prince, les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. An de J. C. 1106.

Conrad, duc de Franconie, et Frédéric, duc de Souabe, tous les deux fils d'Agnès, sœur de Henri V, prétendoient au sceptre impérial. Mais les états d'Allemagne, ne voulant pas qu'il devînt comme héréditaire dans aucune famille, s'assemblèrent à Mayence et le donnèrent à *Lothaire II*, prince saxon de la maison des comtes de Querfurt. Ils avoient formé dans cette élection un comité de dix princes, tant ecclésiastiques que séculiers, auxquels ils avoient cédé le plein pouvoir de nommer un empereur, avec 1125.

assurance d'approuver leur choix, et de le faire recevoir par tout l'empire. Lothaire ainsi élu, fut couronné à Aix-la-Chapelle.

La préférence qu'on avoit donnée à ce prince sur Conrad et Frédéric, causa de grands troubles qu'il vint à bout de dissiper. Partisan du pape Innocent II contre l'anti-pape Anaclet, il le mit lui-même en possession du saint siége, et reçut de ses mains la couronne impériale. Peu de temps après, il repassa en Italie, à la tête d'une armée formidable pour défendre ce pontife contre le même anti-pape Anaclet, soutenu de Roger, roi de Naples et de Sicile; et l'empereur y eut de très-grand succès. Ce prince introduisit le droit romain en Allemagne; et son règne fut l'époque de la police établie dans ce vaste pays, livré depuis long-temps à la confusion. Il mourut sans enfans.

An de J. C. 1137. Les électeurs lui donnèrent pour successeur ce même *Conrad III*, neveu de Henri V, et son ancien concurrent à l'empire. Celui-ci eut, avec Henri, duc de Saxe et de Bavière, qui s'étoit opposé à son élection, une guerre vive, dont il sortit vainqueur. Les troupes impériales gagnérent, près du château de Winsberg, une bataille devenue mémo-

rable, parce qu'un grand nombre d'historiens y rapportent l'origine des mots *Guelfe* et *Gibelin*, noms de deux factions puissantes, qui, durant plus de deux siècles, commirent, en Italie et en Allemagne, tant de massacres et de ravages. Dans cette bataille, le cri de guerre des Bavarois avoit été *Welft*, nom de leur général, oncle du duc de Bavière; et celui des Impériaux, *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, leur général, frère de Conrad, avoit été élevé. Bientôt ces noms servirent à désigner ceux qui étoient du parti des empereurs, et qu'on appelloit *Weiblingiens*; et ceux qui étoient d'un parti contraire, particulièrement de celui des papes, et qu'on appelloit *Welfes*. Les Italiens adoucirent dans la suite ces mots barbares, et en composèrent les mots *Guelfes* et *Gibelins*. Quoique les *Guelfes* fussent ordinairement pour les papes et les *Gibelins* pour les empereurs, il arriva souvent que des seigneurs étant divisés entre eux, prirent ces noms pour grossir leur parti, les uns des *Guelfes*, et les autres des *Gibelins*, toujours prêts à se combattre.

Les troubles de l'Allemagne étant pacifiés, Conrad se croisa, avec Louis VII, roi de France, pour le recouvrement de

la Terre-Sainte. Mais en passant par les terres de l'empire d'Orient, il vit, comme je l'ai dit ailleurs, presque toute son armée périr, par la secrette et perfide trahison de Manuel I Comnène, empereur de Constantinople. Le mauvais succès de cette expédition lui causa un chagrin, dont il mourut, après son retour en Allemagne. Sous son règne, l'Italie fut en proie à des guerres civiles, durant lesquelles plusieurs villes secouèrent le joug de l'empire, et s'érigèrent en républiques.

Conrad avoit laissé un fils, encore enfant. Mais il avoit senti le danger de le porter sur le trône, dans une circonstance où l'Italie étoit déchirée par les factions, et où l'Allemagne étoit menacée d'une guerre civile par l'ambition de Henri de Saxe, surnommé *le Lion*. Il avoit donc recommandé le duc de Souabe, son neveu, *Fréderic I*, dit *Barberousse*, aux princes d'Allemagne, qui l'élurent en effet dans une assemblée, tenue pour la première fois à Francfort, et qui, suivant quelques historiens, pourroit être regardée comme le berceau du collége électoral. Le nouvel empereur passa en Italie, et y fut couronné par le pape Adrien. Il eut néanmoins bientôt après, avec ce pontife, un différend sur les droits régaliens de Lombardie.

An de J. C. 1152.

Au moment où l'on venoit d'ouvrir des négociations pour le terminer, Adrien mourut.

L'élévation d'Alexandre III sur le siége de l'église, déplut à Frédéric. Ce prince lui opposa successivement trois anti-papes, qu'il ne cessa de protéger. Alexandre excommunia l'anti-pape Victor, et nommément Fréderic, comme fauteur du schisme. Les Milanais profitèrent de ces divisions du sacerdoce et de l'empire, pour lever l'étendart de la liberté. Frédéric alla les combattre, prit et rasa leur ville, et fit passer la charrue sur ses ruines et semer du sel dans les sillons, comme une marque de malédiction. Après la mort de l'anti-pape Victor, l'empereur retourna pour la troisième fois en Italie; s'empara de Rome et de l'église de S. Pierre, et y établit l'anti-pape Paschal. La mortalité répandue dans son armée, et la révolte des villes de Lombardie l'obligèrent de reprendre le chemin de l'Allemagne.

Paschal étant mort, Frédéric fit un quatrième voyage en Italie, pour soutenir à main armée l'anti-pape Callixte. Mais les Milanais, qui relevoient leurs murailles et leurs maisons avec la plus grande activité; les autres villes de Lombardie, et Roger, roi de Naples et de

Sicile, tous partisans zélés du pontife légitime, s'étoient déjà ligués contre le prince allemand. Les deux armées impériale et italienne en vinrent aux mains près de Come. Frédéric fut complètement battu; et il demanda lui-même à se réconcilier avec le saint siége. La paix fut solemnellement jurée à Venise entre le pape Alexandre et l'empereur.

Quelques années après, la nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin, sultan d'Egypte, se répandit en Europe. Frédéric ayant réglé sa succession, et fait couronner roi des Romains son fils Henri, se croisa avec plusieurs princes, d'Allemagne, et partit pour la Terre-Sainte, à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes. Il y défit les troupes du sultan d'Icone. Mais s'étant baigné dans le Cidnus, il fut, suivant les uns, emporté par la rapidité des eaux, et se noya : suivant les autres, il y contracta la même maladie qu'y avoit autrefois gagnée Alexandre *le Grand*; et moins robuste que le conquérant macédonien, il en mourut.

An de J. C. 1190. Son fils *Henri VI*, surnommé *le Sévère* et *le Cruel*, lui succéda, et soumit Henri *le Lion*, duc de Saxe, son compétiteur à l'empire. Mari de Constance, fille posthume de Roger, roi

de Naples et de Sicile, il avoit par conséquent des droits sur ce trône, dont Tancrède fils naturel de Roger s'étoit emparé. Henri se transporta en Italie, pour combattre cet usurpateur, et se fit couronner empereur à Rome, avec sa femme, par le pape Célestin III.

Dans le cours de cette guerre, Richard I, roi d'Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte, passant par l'Autriche, le duc de ce pays ne craignit point de violer tous les droits de l'hospitalité, en le faisant arrêter et charger de fers. Le lâche Henri, pour se venger du monarque anglais qui avoit fait un traité d'alliance avec Tancrède, engagea le duc d'Autriche à le lui livrer, moyennant une somme d'argent. Richard fut donc vendu comme un esclave. Quinze mois s'écoulèrent en négociations pour sa délivrance; et les Anglais ne l'obtinrent de l'empereur, qu'en lui payant une grosse somme, avec laquelle il alla continuer la guerre en Italie. Mais il ne put se rendre maître du trône de Naples et de Sicile, qu'à la mort de Tancrède. Alors le barbare Henri fit exhumer le corps du roi défunt. Le bourreau coupa, par ses ordres, la tête au cadavre. Le jeune fils de Tancrède eut les yeux crevés, fut fait eunuque, et jetté dans une pri-

son. Sibylle, sa mère, fut enfermée avec ses filles. Enfin tous les partisans de Tancrède, soit barons, soit évêques, périrent du dernier supplice. L'impératrice Constance ne put pardonner à son mari cet horrible massacre de sa famille et de ses amis. Elle conspira contre lui, et le fit, dit-on, empoisonner.

An de J. C. 1197. Après la mort de Henri, la couronne impériale appartenoit de plein droit à son fils unique, *Fréderic II*, âgé de quatre ans, qu'il avoit eu la précaution de faire élire roi des Romains. Les états en effet le reconnurent pour leur maître, en nommant régent de l'empire, et tuteur du jeune empereur, *Philippe*, son oncle paternel, duc de Souabe et de Franconie. Mais celui-ci, sous le prétexte d'une minorité longue et orageuse, se fit couronner empereur à Mayence. Il se forma aussitôt un parti de mécontens, qui procédèrent à une nouvelle élection; et *Othon*, duc de Saxe, fut sacré à Aix-la-Chapelle. Une guerre civile s'alluma entre les deux rivaux. Philippe battit d'abord Othon, qui rétablit ensuite ses affaires par le secours du pape Innocent III. Ce pontife ménagea à Cologne, une entrevue des deux princes, qui conclurent une trève. Elle venoit d'expirer, lorsque Philippe mourut, as-

sasiné par un cousin du duc de Bavière, à qui il avoit refusé sa fille aînée en mariage.

Othon IV unanimement reconnu empereur dans une seconde élection, épousa Béatrix, fille aînée de Philippe, et fut couronné à Rome par le même Innocent III. Mais bientôt il se brouilla avec ce pontife, au sujet de la succession de Mathilde, comtesse de Toscane, qui avoit donné, depuis plus de cent ans, tous ses biens au saint siége. Othon, après avoir chassé des terres patrimoniales de cette princesse les milices du pape, s'approcha de Rome pour l'assiéger. Innocent III, se voyant attaqué sans mesure, excommunia l'empereur, qui apprenant en même temps la nouvelle d'une ligue des princes de l'empire, formée contre lui, se retira précipitamment en Allemagne. Mais il y fut déposé dans une diète générale, convoquée à Nuremberg; et malgré tous les efforts qu'il fit pour se maintenir, il se vit forcé de se retirer dans ses terres de Brunswick. Ans de J. C. 1208.

Le jeune *Frédéric II*, fils de Henri VI, et roi de Naples et de Sicile, venoit d'être de nouveau proclamé empereur d'un consentement unanime. Othon, séduit par les promesses fastueuses du roi d'Angleterre, sortit de sa retraite, 1212.

pour se liguer avec lui, et le comte de Flandre, contre Philippe Auguste, roi de France. Mais la victoire mémorable que remporta le monarque français près de Bouvines, ôta pour jamais à l'empereur déposé toutes les espérances qu'il avoit pu concevoir de remonter sur le trône. Il renonça de lui-même au gouvernement de l'empire, et alla s'enfermer dans sa forteresse de Hartzbourg, où il finit tranquillement ses jours six ans après sa déposition.

Alors Frédéric voulant constater par un acte solemnel la légitimité de son élection, la fit réiterer dans une diète tenue à Herwerden. Quelque temps après, il passa les Alpes, et reçut à Rome la couronne impériale des mains du pape Honorius III. Il fit ensuite couronner à Aix-la-Chapelle son fils Henri, qu'il avoit fait élire à Francfort roi des Romains, à l'âge de sept ans. Mais bientôt, il eut, comme je l'ai dit ailleurs, de grands démêlés avec le saint siége, au sujet de sa nomination faite à plusieurs évêchés de la Pouille; et son règne, qui avoit commencé au milieu des troubles et des révoltes, fut, dans tout son cours, rempli d'agitations plus violentes encore. Frappé des foudres de l'église par le pape Grégoire IX, Frédéric se disposoit à se

jetter sur les terres du saint-siége, lorsqu'il crut devoir partir pour une nouvelle croisade qu'on venoit d'entreprendre. Les croisés de la Terre-Sainte, refusèrent, dit-on, de reconnoître pour chef un prince excommunié, et ne voulurent pas lui obéir. Il étoit obligé de faire passer par ses lieutenans tous ses ordres, comme non émanés de lui. Il fit cependant une trève glorieuse avec les Sarasins.

Pendant l'absence de l'empereur, une grande partie de son royaume de Naples s'étoit soulevée; et Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, qui sollicitoit alors à Rome, des secours auprès du pape, s'étoit emparé à la tête des mécontens, de plusieurs places de ce royaume. Frédéric, de retour de l'Orient, se hâta d'entrer dans l'Italie, désolée par les deux factions des *Guelfes* et des *Gibelins*, et y fit de grandes conquêtes. Il se réconcilia néanmoins avec le pape Grégoire IX, en restituant toutes les villes qu'il avoit prises au Saint-Siége. Ce prince ne se montra si facile dans cette réconciliation, que parce qu'il étoit appellé en Allemagne par la révolte de son fils Henri, soutenu de plusieurs seigneurs du pays. Il y assembla à Mayence une diète, où le rebelle déposé fut con-

damné à une prison perpétuelle, et remplacé dans sa dignité de roi des Romains, par Conrad, second fils de l'empereur.

Cependant de nouveaux attentats de la part de Frédéric sur les droits du saint siége, de nouvelles usurpations des terres ecclésiastiques attirèrent derechef sur sa tête l'anathême de l'excommunication. Suivi d'une armée nombreuse, il repassa en Italie, battit les Milanais, les Vénitiens et les Génois; s'empara du duché d'Urbin, et de la Toscane, et porta les plus affreux ravages jusqu'aux portes de Rome qu'il assiégea. C'est là, dit-on, que tous les prisonniers que faisoient les Impérianx, avoient, par ses ordres barbares, la tête fendue en quatre, ou étoient marqués d'un fer chaud fait en forme de croix. Rome dut son salut au courage de ses habitans, fidèles au souverain pontife. Frédéric, obligé d'en lever le siége, alla ruiner le duché de Bénevent et la Campanie.

Innocent IV succéda à Grégoire sur le trône de l'église. On en vint à des négociations, qui furent toutes infructueuses. La querelle même s'échauffa encore plus vivement; et l'empereur poussa l'animosité jusqu'à prendre des mesures, pour s'assurer de la personne d'Innocent. Mais le pontife instruit de son

dessein, se retira en France, où il assembla un concile général à Lyon. Frédéric y fut excommunié de nouveau, en 1245, et déposé de l'empire et de ses royaumes.

Les Allemands nommèrent empereur *Henri* Rapson, landgrave de Thuringe. Mais vaincu dans un combat que lui livra, près d'Aix-la-Chapelle, Conrad, fils de Frédéric, il y reçut une blessure, dont il mourut; et l'on mit à sa place *Guillaume*, comte de Hollande. Frédéric, qui faisoit la guerre en Italie, y essuya par-tout des revers, et y mourut, rongé de chagrins et d'inquiétudes. Ce prince, courageux, savant, libéral et magnifique, mais impie, cruel, débauché, et peu scrupuleux à violer sa parole, porta l'amour des femmes à l'excès, et laissa un grand nombre d'enfans naturels.

Son fils *Conrad IV* se fit élire empereur, et reçut l'hommage des principaux états d'Allemagne, qui étoient restés attachés à sa maison. Il passa en Italie, où il fit de grands ravages, après s'être emparé de Naples, de Capoue et d'Aquino. Cependant le parti de Guillaume de Hollande se fortifioit de jour en jour en Allemagne. Conrad se préparoit à y retourner, pour y rétablir ses affaires, lorsqu'il périt, à la fleur de son âge, du poison que lui fit donner Main- An de J. C. 1250

froi, son frère naturel, à qui il avoit confié le gouvernement du royaume de Naples et de Sicile. Il laissa un fils, nommé Conradin, à peine âgé de deux ans.

An de J. C. 1254 La mort de Conrad affermit *Guillaume* sur le trône impérial. Mais il ne le posséda pas long-temps. Obligé, la seconde année de son règne, de passer en Hollande, pour soumettre les Frisons rebelles, il tomba dans une embuscade qu'ils lui avoient dressée, et y perdit la vie.

Alors l'Allemagne, déjà déchirée par mille factions, depuis la déposition de Frédéric II, se trouva dans un désordre épouvantable, qu'un long interrègne ne fit qu'augmenter. On éleva, il est vrai, sur le trône *Richard* d'Angleterre, comte de Cornouailles, frère du roi Henri III. Mais il fit de trop fréquens et trop longs voyages dans sa patrie, pour qu'il pût prendre les moyens de rétablir la tranquillité publique en Allemagne. On offrit la couronne à Alphonse X, roi de Castille. Mais ce prince, après l'avoir acceptée, négligea d'aller se mettre en possession de l'empire.

L'Allemagne resta donc plongée dans la même confusion, au milieu de laquelle on vit se former le *Collége électoral*,

à qui seul appartient le droit d'élire les empereurs ; le *collége des princes*, qui ont une autorité absolue dans leurs états ; le *corps de la noblesse immédiate*, ainsi nommée parce qu'elle ne dépend que du chef suprême de l'empire, et le *corps des villes libres et impériales*, qui se gouvernent elles-mêmes, sous la protection et la dépendance de l'empereur. Celles qui s'associèrent pour soutenir leur commerce, et pour assurer la liberté des chemins et des mers voisines, furent appellées *hanséatiques*, du mot *hanse*, qui signifie union.

Cependant les seigneurs Allemands, voyant s'accroître tous les jours les maux affreux que produit l'anarchie, et sentant plus que jamais le besoin d'une autorité souveraine, qui pût fixer l'objet de leurs délibérations sur le bien public, tinrent à Francfort une diète, où ils élurent empereur *Rodolphe I*, comte de Hapsbourg, âgé de cinquante-cinq ans, tige de la nouvelle maison d'Autriche. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle ; et l'on a remarqué qu'à la fin de la cérémonie, Rodolphe voyant qu'on refusoit de lui rendre hommage, parce qu'on avoit oublié d'apporter le sceptre, prit la croix qui étoit sur l'autel : *Voici*,

An de J. C. 1273.

dit-il, *le signe de celui par lequel nous avons été sauvés : servons-nous-en au lieu de sceptre.* Les princes ecclésiastiques et les séculiers prêtèrent alors serment de fidélité, et furent investis de leurs fiefs par la croix.

Rodolphe vint à bout, autant par sa douceur que par sa fermeté, de rétablir le bon ordre en Allemagne, et se mit en possession de l'Autriche, de la Stirie, de la Carinthie et de la Carniole, par la défaite de Prémislas II, roi de Bohême. Il tint à Ausbourg une diète, où du consentement de tous ceux qui composoient cette assemblée, il investit publiquement de ces provinces Albert, son fils aîné; le déclara archiduc d'Autriche, et l'incorpora dans le collége des princes. Rodolphe, son second fils, fut aussi investi du comté de Souabe. Cet empereur avoit mérité le trône par ses belles qualités. Mais on l'a accusé d'avoir vendu à prix d'argent, et à un prix bien haut, l'affranchissement et l'indépendance de plusieurs villes d'Italie, qui venoient de s'ériger en républiques. Il mourut avec le chagrin de n'avoir pas pu faire élire roi des Romains son fils Albert.

An de J. C. 1292. Celui-ci ne manqua point, après la mort de son père, de solliciter vivement l'empire. Mais *Adolphe*, comte de

Nassau, vint à bout par des brigues secrettes, de réunir les suffrages des électeurs. Il ne tarda pas à montrer par son caractère et toute sa conduite, qu'il avoit été bien loin de les mériter. Inquiet et arrogant, il attaqua mal-à-propos, mais sans succès, les princes de l'empire, et prétendoit faire passer ses volontés pour une loi suprême. Comme il étoit pauvre, il employa toutes sortes de moyens pour accumuler des richesses, rançonnant avidement les grands et le peuple, et connivant même aux brigandages pour en tirer sa part. Il avoit d'ailleurs des mœurs très-corrompues, qu'il porta à des excès honteux, mêlés de barbarie. Engagé par Edouard I, roi d'Angleterre, à se liguer avec lui contre Philippe *le Bel*, roi de France, il en avoit reçu cent mille marcs d'argent par manière de subside militaire.

Les électeurs, fatigués de voir le trône occupé par cet indigne empereur, tinrent à Mayence une diète, où ils le déposèrent, sans que personne osât prendre sa défense, et nommèrent à sa place Albert d'Autriche. Les deux rivaux se mirent en campagne, et en vinrent aux mains à Gelheim près de Worms. Adolphe fut battu, et périt de la propre main de son compétiteur.

An de J. C. 1298. *Albert I* se fit élire de nouveau à Francfort, et couronner à Aix-la-Chapelle. Le pape Boniface VIII, instruit de ses liaisons intimes avec Philippe *le Bel*, ne voulut pas d'abord le reconnoître. Mais la réconciliation se fit ensuite entre le pontife et l'empereur. Ce prince, avec un grand courage, une adresse peu commune dans les négociations, et un excellent jugement dans les affaires, étoit fier, impérieux, inflexible dans ses résolutions, et accabla ses sujets de tout le poids de sa hauteur. Une avarice extrême, et une insatiable cupidité le rendirent sur-tout non moins odieux que méprisable. Il avoit trois filles et six fils à établir ; et pour former à ceux-ci des états considérables, il se proposa d'envahir tout ce qui pourroit lui convenir.

Dans cette vue, il fit, mais sans succès, la guerre à plusieurs électeurs, ainsi qu'au roi de Bohême, dont il vouloit donner la couronne à un de ses fils. La révolution qui enleva la Suisse aux empereurs, eut pour première cause, le desir immodéré d'Albert de s'agrandir à quelque prix que ce fût. Tuteur de Jean, duc de Souabe, fils de son frère Adolphe, il s'étoit emparé de quelques-uns de

de ses châteaux qui étoient à sa bienséance, et ne vouloit pas lui rendre l'administration de l'héritage de ses pères. Cette usurpation et cette injustice lui coûtèrent la vie. Jean fit assassiner Albert, son oncle, au moment où celui-ci passoit la rivière de Reuss, près de Windesch, pour aller combattre les Suisses révoltés.

Il y eut un interrègne de quelques mois, pendant lequel Frédéric d'Autriche, fils aîné d'Albert, demanda la couronne impériale, concurremment avec Philippe *le Bel*, qui desiroit l'obtenir pour Charles de Valois, son fils. Les électeurs assemblés à Francfort, la donnèrent à *Henri VII*, comte de Luxembourg; qui fut couronné à Aix-la-Chapelle. A peine fut-il assis sur le trône, que les Bohémiens implorèrent son secours contre la tyrannie de Henri, duc de Carinthie, devenu leur souverain par son mariage avec Anne, fille aînée de Wenceslas V, leur dernier roi. L'empereur le fit condamner comme coupable de félonie, pour avoir occupé la Bohême, sans le concours de l'autorité impériale, et déclara ce royaume ouvert à la directe de la couronne germanique. En même temps il en investit son fils unique, Jean de Luxembourg, après lui avoir fait An de J. C. 1308.

épouser Elisabeth, fille cadette de Wenceslas.

Henri se rendit ensuite en Italie, pour pacifier ces malheureuses provinces agitées par les factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Avant d'exécuter son dessein, il voulut se faire couronner à Rome. Il avoit déjà fait quelques conquêtes, lorsque ce prince, religieux, prudent, brave, et bon politique, mourut à Buonconvento près de Sienne, emportant tous les regrets de l'Allemagne.

de J. C. 1314. Cette mort imprévue et prématurée plongea l'empire dans de nouveaux troubles. Il se présenta deux concurrens au trône; Louis de Bavière, et Frédéric d'Autriche, l'un et l'autre petits-fils de Rodolphe de Hapsbourg; le premier par sa mère Mathilde, le second par son père Albert. Quelques électeurs nommèrent empereur *Louis*, et le firent couronner à Aix-la-Chapelle. Les autres donnèrent leurs suffrages à *Frédéric*, et le firent sacrer à Cologne. Une guerre civile de plusieurs années fut la suite funeste de cette double élection. Au milieu d'une grande effusion de sang, on vit les états réciproques des deux rivaux dévastés, et l'Allemagne entière désolée par des rapines et des armemens continuels. Enfin, une bataille meur-

trière, livrée en Bavière, près d'Amphingen, à quelques lieues de Muhldorff, amena la fin de tous ces désastres. L'armée de Frédéric fut taillée en pièces, et lui-même fait prisonnier.

Louis IV, seul chef de l'empire, accorda, quelque temps après la liberté à Frédéric, qui renonça à toutes ses prétentions au trône, et qui en effet ne fit pas la moindre tentative pour y remonter. Mais le règne de Louis n'en fut pas plus tranquille. Ce prince avoit négligé de se faire couronner par le pape Jean XXII, qui, comme son prédécesseur, faisoit sa résidence à Avignon. Le pontife le somma de cesser les fonctions impériales, en se désistant d'une élection, où l'autorité pontificale n'étoit point intervenue. Sur le refus de l'empereur; le pape l'excommunia et le déclara hérétique. An de J. C. 1322.

Alors Louis, qui auroit dû se borner à défendre les droits de sa couronne, se porta à un excès, que les esprits les plus modérés ne peuvent s'empêcher de condamner. Il leva des troupes, se rendit à Rome; et là, comme s'il eût été supérieur à l'autorité spirituelle, il fit dégrader du saint siége Jean XXII, et mettre à sa place un moine, nommé Pierre de *Corbières*, qui osa excommunier le pape

légitime. Heureusement cet antipape reconnut bientôt son erreur, et alla implorer la clémence de Jean XXII, qui le reçut avec tendresse, et lui pardonna.

Les papes Benoît XII et Clément VI confirmèrent les censures portées contre Louis. Clément même le déposa conjointement avec les électeurs, qui élevèrent sur le trône impérial Charles de Luxembourg, roi de Bohême, du chef de sa mère Elizabeth, et petit-fils de l'empereur Henri VII. L'année suivante Louis mourut d'une chûte de cheval, qu'il avoit faite à la chasse.

An de J. C. 1347. *Charles IV*, légitimement élu, ne devoit pas craindre de trouver, après la mort de Louis, des compétiteurs à l'empire. Il s'en présenta cependant quelques-uns, nommés par des électeurs ligués contre lui. Le nouvel empereur aima mieux les engager, par de grosses sommes d'argent, à ne pas poursuivre leurs prétentions, et ne voulut point défendre ses droits par la voie des armes. Il employa pour cet objet les revenus de son royaume de Bohême, sans pouvoir espérer qu'il se dédommageroit de ces dépenses par le traitement que lui faisoit la diète d'Allemagne. Ce traitement est encore aujourd'hui si modique, que si l'empereur

n'avoit la ressource de ses propriétés particulières, il lui seroit impossible de soutenir sa dignité.

Ce prince vendit les priviléges des villes, sur-tout de celles de l'Italie; les droits de bourgeoisie, les affranchissemens, même les honneurs, les graces et les emplois. Mais il faut convenir qu'il ne recevoit que pour donner. Dans tout le cours de son règne, il fit de grandes largesses, et fut principalement libéral envers les papes. L'Allemagne lui doit, entre autres réglemens très-sages, celui qui est connu sous le nom de *Bulle d'Or*, et qui règle le nombre, le rang, les fonctions des électeurs, et la forme qui, depuis cette époque, a toujours été suivie dans l'élection des empereurs, sauf quelques exceptions de circonstances.

Charles cultivoit les lettres, et parloit cinq langues. Elevé à la cour de France, sous le règne de Charles *le Bel*, il s'étoit trouvé à la malheureuse bataille de Créci, et avoit un attachement sincère pour le roi Jean, son beau-frère, et Charles V, son neveu. Il voulut voir celui-ci avant de mourir, et fit un voyage dans ce royaume qu'il avoit tant aimé. Charles, de retour en Allemagne, mourut la même année à Prague, dont il avoit fondé l'université.

An de J. C. 1378. Son fils *Wenceslas*, élu roi des Romains du vivant de son père, lui succéda sur le trône impérial, et sur celui de Bohême. Il s'attira la haine publique par son faste ruineux, ses prodigalités excessives, ses énormes déprédations, ses cruautés inouies, ses vices crapuleux, et ses infâmes débauches. On l'accuse d'avoir fait expédier dans la vente de toutes sortes de privilèges, des patentes en blanc signées et scellées, pour qu'elles fussent remplies selon le bon plaisir des acquéreurs; d'avoir accordé, à prix d'argent, aux voleurs et aux brigands, l'impunité de leurs crimes; d'avoir fait rôtir tout vivant un cuisinier, parce qu'il lui avoit servi un mauvais ragoût; d'avoir condamné à mort le confesseur de sa femme, parce qu'il n'avoit pas voulu révéler sa confession, et d'avoir fait décapiter en un jour, sans aucune forme de procès, les magistrats du premier tribunal de Prague. Les seigneurs de Bohême le firent enfermer deux fois, de l'aveu de Sigismond, son frère, roi de Hongrie; et ce méprisable empereur trouva autant de fois les moyens de s'échapper de sa prison, et de se faire des partisans.

Après avoir accordé à Jean Galéas Visconti, le titre de duc de Milan, de

comte de Pavie, de Parme, de Plaisance et d'Anghiera, Wenceslas vit la ville de Gênes se soustraire à la dépendance de l'empire, et se donner à la France. Cette perte acheva d'irriter les Allemands; et une assemblée nationale, tenue à Francfort, le dépouilla de la couronne impériale. On dit que quand sa déposition lui eut été annoncée, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne qu'*il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.*

On lui donna pour successeur sur le trône de l'empire, *Frédéric*, duc de Brunswick, qui fut presqu'aussitôt assassiné. On mit à sa place *Robert*, électeur, comte palatin du Rhin. Ce prince, juste, clément, et d'un caractère pacifique, crut devoir tenter de reprendre le Milanès: Mais il échoua dans cette entreprise. Son règne fut avantageux aux princes d'Allemagne, auxquels il fit la cession du droit de haute justice par des priviléges particuliers. Ans de J. C. 1400.

Après la mort de Robert, le roi de Bohême, Wenceslas, soutenu d'un parti nombreux, demanda à remonter sur le trône impérial. Plusieurs électeurs y élevèrent *Sigismond*, son frère, roi de Hongrie, du chef de Marie, sa femme. 1410.

Les autres élurent empereur *Josse*, marquis de Moravie, cousin-germain des deux premiers. Mais celui-ci mourut trois mois après; et Wenceslas renonça à l'empire, en faveur de son frère. Le nouvel empereur étoit alors en guerre avec les Turcs, qui, deux ans après son élection, lui firent essuyer un échec bien considérable. Les troupes hongroises furent taillées en pièces près de Nicopolis; et s'il faut en croire quelques historiens, à peine échappa-t-il du combat un seul homme, pour aller porter la nouvelle de ce désastre.

En ce même temps, Sigismond concourut à la convocation du concile universel de Constance, où l'on devoit prendre, comme je l'ai dit ailleurs, les moyens de terminer le grand schisme qui divisoit l'église, et d'arrêter les progrès de l'hérésie de *Jean Hus*, dont la Bohême étoit infectée. Les propagateurs de la nouvelle doctrine, ayant été, sur leur refus de se rétracter, livrés au bras séculier, et condamnés à être brûlés vifs, les Bohémiens prirent aussitôt les armes contre l'empereur, devenu roi de leur pays, par la mort de son frère Wenceslas. Ces ardens enthousiastes, possédés de toute la rage du fanatisme; commandés par de très-habiles généraux,

d'abord par le fameux Zisca, ensuite par Procope *le Tonsuré*, et par Procope *le Petit*, portèrent le fer et la flamme, firent couler des torrens de sang, non seulement dans la Bohême même, mais encore dans l'Autriche, dans la Hongrie, dans la Pologne, et dans d'autres provinces d'Allemagne. On publia une croisade, on réunit toutes les forces de l'empire contre ces opiniâtres hussites. Ils résistèrent encore long-temps; et ce ne fut qu'après seize années de combats meurtriers, que Sigismond vint à bout de les réduire: encore même dut-il en partie ce succès définitif à la division de leurs chefs.

Ce prince déjà septuagénaire n'avoit qu'une fille, nommée Elizabeth, qu'il avoit mariée avec Albert, duc d'Autriche, et marquis de Moravie. Il envoya des ambassadeurs aux états de Bohême, pour les engager à assurer dès-à-présent leur couronne à sa fille et à son gendre. Mais la mort l'empêcha de voir la fin de cette négociation. Outre toutes les qualités qui peuvent rendre un prince cher à ses peuples, Sigismond avoit un esprit vif et pénétrant, un jugement droit et profond, et des connoissances qui pouvoient le faire passer pour savant, dans

un siècle, où l'ignorance sembloit être une prérogative de la noblesse. Quoiqu'il fût brave jusqu'à l'intrépidité, et qu'il ne manquât point de talens militaires, il fut cependant moins heureux à la tête des armées, que dans le cabinet.

An de J. C. 1438. Les électeurs de l'empire lui donnèrent pour successeur *Albert II*, son gendre, que les Hongrois avoient déjà reconnu pour leur souverain; et cette même année, les Bohémiens imitèrent leur exemple. C'est ainsi que la riche héritière de la maison de Luxembourg en fit passer tous les biens dans celle d'Autriche, qui, depuis cette époque a possédé le trône impérial sans aucune interruption.

Albert tint à Nuremberg une diète, où l'on divisa l'Allemagne en six cercles; ceux de *Bavière*, de *Franconie*, de *Souabe*, de *Saxe*, du *Rhin*, et de *Westphalie*. Il se préparoit à s'opposer aux dévastations des Turcs et des Tartares, qui ravageoient les frontières de la Hongrie, lorsqu'il mourut dans la force de l'âge, laissant à tout l'empire les regrets d'avoir perdu un prince sur lequel on avoit conçu les espérances les plus heureuses et les mieux fondées. L'impératrice Elizabeth, sa femme, étoit alors enceinte. Elle accoucha d'un fils qu'on

nomma Ladislas *le Posthume*, et qui fut roi de Hongrie et de Bohême.

Frédéric III, duc d'Autriche, de la branche de Stirie, et cousin-germain d'Albert, lui succéda par les suffrages des électeurs. On lui offrit aussi les couronnes de Hongrie et de Bohême. Mais il protesta qu'il vouloit les conserver au jeune Ladislas, son cousin. Il fut couronné à Rome avec Eléonore de Portugal, sa femme, par le pape Nicolas V. C'est le dernier empereur, dont le couronnement ait été fait dans la capitale du monde chrétien. An de J. C. 1440.

Sous ce règne, le plus long de l'empire germanique, l'Allemagne fut déchirée par des guerres civiles; les hussites remplirent encore la Bohême de troubles et de confusion; la Bohême se donna des administrateurs; la Hongrie fut envahie par Ladislas, roi de Pologne; à la mort du jeune Ladislas *le Posthume*, souverain de ces deux royaumes, les Bohémiens reconnurent pour leur roi *Georges Podiebrad*, un de leurs administrateurs, tandis que les Hongrois plaçoient sur leur trône *Mathias Corvinus*, fils du brave Hunniade qui avoit sauvé son pays contre les armes des Turcs : et le foible Frédéric vivoit dans une lâche et stupide indolence, tranquille

spectateur de tous ces événemens, dont il se mettoit fort peu en peine de calculer les déplorables effets.

Cependant les querelles, les divisions, les entreprises hostiles se multiplioient de jour en jour dans l'empire; et les maux qu'entraînent les discordes intestines, ne faisoient que s'accroître encore davantage. Les électeurs, assemblés successivement à Nuremberg et à Francfort, menacèrent Frédéric d'élire un roi des Romains, qu'ils chargeroient du gouvernement, si lui-même ne s'appliquoit pas mieux aux affaires de l'état, au maintien de la paix publique, et au rétablissement de la justice. Ces menaces furent infructueuses; et les courtisans de l'empereur firent échouer les projets de réforme qu'on avoit adoptés dans les diètes.

Quelque temps après, Mathias, roi de Hongrie, ayant déclaré la guerre à Frédéric, entra dans l'Autriche, et s'empara de Vienne, où étoit l'empereur. Ce prince eut à peine le temps d'en sortir avec une suite de quatre-vingts hommes, et se promena nonchalamment de ville en ville, de couvent en couvent, faisant graver, dit-on, sur les murs de tous les endroits où il logeoit, ces mots: *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer, est la félicité suprême.*

L'Autriche ne fut reprise qu'après la mort de Mathias, par le fils de Frédéric, Maximilien, qui étoit déjà roi des Romains. L'empereur avoit eu l'adresse, ou plutôt le bonheur de lui faire épouser Marie de Bourgogne, fille du duc Charles *le Téméraire*, et unique héritière de ses vastes possessions.

C'est au commencement de ce règne, que l'art de l'imprimerie fut découvert à Mayence. Un gentilhomme, nommé Jean *Guttemberg*, aidé de Jean *Fusth* ou *Fauste*, orfèvre de cette ville, et de Pierre *Schœffer*, de la petite ville de Gernsheim, après avoir fait plusieurs essais, parvint à imprimer des ouvrages entiers. On imprima d'abord sur des planches fines, puis avec des caractères mobiles de bois; et enfin *Schœffer* inventa les caractères de fonte.

Maximilien I succéda de plein droit à son père Frédéric. Il s'étoit signalé par plusieurs exploits militaires, n'étant que roi des Romains. Lorsqu'il eut le gouvernement de l'empire, il fit changer de face l'Allemagne en y rétablissant la tranquillité. Charles VIII, roi de France, ayant fait la conquête du royaume de Naples, l'empereur se ligua contre lui avec les princes d'Italie, et Henri VII, An de J. C. 1493.

roi d'Angleterre. Ils l'attaquèrent à Fornove, près de Parme, avec une armée bien supérieure à la sienne. Mais le monarque français remporta sur eux une victoire complète, qui ne lui assura cependant pas la possession du royaume conquis.

L'empereur soumit ensuite le duc de Gueldres, qui s'étoit soulevé contre son autorité, et força Ladislas VI, roi de Hongrie, son ennemi, à lui demander la paix. Il ne fut pas aussi heureux contre les Suisses, qui achevoient d'enlever à la maison d'Autriche ce qui lui restoit dans leur pays. On se livra, en moins d'un an, huit batailles rangées, où ces républicains furent toujours vainqueurs; et par le traité de paix qui suivit, ils obtinrent à-peu-près tout ce qu'ils avoient ambitionné.

Une ligue fameuse contre la trop puissante république de Venise fut signée à Cambrai par le pape Jules II, Maximilien, le roi de France Louis XII, qui venoit de conquérir le Milanès, le roi d'Espagne et plusieurs princes d'Italie. Mais les armes de l'empereur n'eurent pas un grand succès au-delà des Alpes. Peu de temps après, ce prince, qui n'aimoit point la France, s'unit contre elle avec

Henri VIII, roi d'Angleterre. On vit alors le chef de la nation germanique ne pas rougir de servir, en qualité de volontaire, au siége de Thérouenne sous le monarque anglais, et en recevoir bassement cent écus par jour pour sa paie. Il voulut faire lui-même une campagne dans le Milanès : mais il y échoua.

Aux six cercles qui divisoient l'Allemagne, Maximilien en avoit ajouté quatre autres; ceux d'*Autriche* et de *Bourgogne*, pour sa propre maison; celui de *Haute-Saxe* pour les électeurs de Saxe et de Brandebourg, et celui du *Bas-Rhin* pour les électeurs ecclésiastiques et le Palatin. Le cercle de Bourgogne, qui comprenoit les Pays-Bas et la Franche-Comté ne subsiste plus. Maximilien avoit eu de Marie de Bourgogne un fils nommé Philippe, marié en 1496 à Jeanne, fille de Ferdinand, roi d'Arragon, et d'Isabelle, reine de Castille, et qui, dans la suite fut unique héritière de tous les royaumes d'Espagne. Le jeune Philippe mourut treize ans avant son père Maximilien, et laissa deux fils, Charles, et Ferdinand.

Ce bonheur qu'ont eu les princes de la maison d'Autriche d'épouser de riches héritières, a donné lieu à ce distique :

Bella gerant fortes ; tu, felix Austria, nube.
Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Un de nos poëtes modernes, *Imbert*, l'a rendu ainsi :

Qu'un autre suive les combats ;
L'Hymen te sert mieux que Bellonne.
Bellonne dompte les états :
Sans combats Vénus te les donne.

An de J. C. 1519. Après la mort de Maximilien, la couronne impériale fut briguée par les trois princes les plus puissans de l'Europe ; François I, roi de France ; Henri VIII, roi d'Angleterre, et Charles V, roi d'Espagne depuis trois ans, et petit-fils de Maximilien. Celui-ci l'obtint, mais avec beaucoup de peine, parce qu'on redoutoit en Allemagne sa trop grande puissance. Aussi les électeurs dressèrent-ils un contrat ou une convention, pour mettre des bornes à son autorité dans l'empire.

Charles V, dit communément *Charles-Quint*, élevé sur le trône ne put oublier qu'il avoit eu pour compétiteur François I. Il publia un manifeste contre le monarque français, qui répondit par des écrits imprimés ; et bientôt une guerre des plus vives s'alluma entre ces deux princes. Elle commença par

de bons et mauvais succès de part et d'autre. Les Français prirent la Navarre, qu'ils perdirent presque aussitôt; et le Milanès leur fut enlevé. Le pape Adrien II, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins et les Génois s'étoient unis à Charles-Quint, qui avoit donné le commandement de ses armées au connétable de Bourbon, rebelle à son roi. Celui-ci battit les troupes françaises en Italie. Mais il échoua au siége de Marseille, où presque toute son armée périt. François I passa lui-même les Alpes, et fut attaqué près de Pavie. Après avoir combattu comme un héros, il fut fait prisonnier, conduit à Madrid, et ne put recouvrer sa liberté qu'à des conditions très-dures et très-désavantageuses.

Cet événement changea la politique des puissances belligérantes. Le pape Clément VII, François I, Henri VIII, et les Vénitiens formèrent une ligue contre les entreprises de Charles-Quint sur le duché de Milan. Le connétable de Bourbon alla faire le siége de Rome pour l'empereur: et quoiqu'il fût tué sur les murailles de cette ville, elle fut prise et saccagée. Les Français remportèrent en Italie de grands avantages, qui ne leur firent cependant pas récouvrer les Mila-

nés; et la paix fut signée à Cambrai.

Vers la fin du règne précédent, Luther avoit commencé à répandre ses erreurs. Sous celui-ci, elles avoient fait les progrès les plus rapides dans les états de plusieurs princes d'Allemagne, qui les avoient eux-mêmes adoptées. Inutilement, comme je l'ai dit ailleurs, Charles-Quint, pour prévenir les affreux désordres qui devoient en être les suites, avoit assemblé plusieurs diètes. Les luthériens, nommés déjà *protestans*, firent par écrit ce qu'on appelle la *Confession d'Ausbourg*, dans la diète de ce nom; confession qui fut victorieusement réfutée. Ils formèrent ensuite et cimentèrent une ligue à Smalkalde, pour se soutenir mutuellement, et pour défendre leur liberté de conscience.

Pendant ce temps-là, Soliman II, sultan des Turcs, faisoit la guerre aux Hongrois. Il les tailla en pièces près de Mohatz, dans une bataille où fut tué Louis, roi de Hongrie et de Bohême. Comme ce prince ne laissoit point d'enfans, Ferdinand, frère de Charles-Quint, réclama et obtint ces deux couronnes, en vertu de son mariage avec Anne, sœur et unique héritière de Louis. Mais Zoposki, gouverneur de Transylvanie, se fit un parti qui l'élut roi de Hongrie.

Vaincu dans un grand combat par Ferdinand, il ne put plus soutenir son élection, et se réfugia en Pologne. Alors ses partisans appellèrent les Turcs à leur secours. Sur ces entrefaites, Charles-Quint fit élire à Cologne roi des Romains son frère Ferdinand. Il marcha ensuite lui-même contre Soliman, dont il arrêta les progrès, et défit un corps d'armée qui avoit fait des ravages dans l'Autriche et dans la Stirie.

L'empereur n'ayant rien à craindre de la part des Turcs, fit une expédition en Afrique, à la prière de Mulei-Hassen, qui avoit été chassé du trône de Tunis. Il assiégea et prit la Goulette, la plus forte place de ce royaume; battit le fameux amiral Barberousse; entra victorieux dans Tunis; délivra vingt-deux mille esclaves chrétiens, et rétablit Mulei-Hassen sur son trône, sous la condition d'une redevance. Il retint seulement le fort de la Goulette, où il mit garnison.

Peu de temps après, la mort de François Sforce, duc de Milan, réveilla les prétentions de François I sur ce pays; et la guerre se ralluma, Charles-Quint fit une irruption en Provence. Mais il se vit obligé d'en sortir, après y avoir perdu presque toute son armée. D'un

autre côté, il apprit que ses troupes, qui étoient entrées dans la Champagne et dans la Picardie, venoient d'essuyer les plus fâcheux revers; et il négocia une trève de dix ans, qui fut conclue à Nice. Alors Charles-Quint médita une nouvelle expédition en Afrique, pour faire la conquête d'Alger. Il alla en effet assiéger cette ville qu'il ne prit pas, et sous les murs de laquelle fut détruite la belle armée qu'il y avoit amenée.

Charles-Quint de retour en Europe se vit obligé d'aller soumettre les Gantois, qui s'étoient révoltés. Il demanda le passage par la France à François I, qui le lui accorda. Mais une infidélité de l'empereur à la parole qu'il lui avoit donnée, lors de ce passage, renouvella la guerre entre ces deux princes. Le roi d'Angleterre y prit part, en s'unissant à Charles-Quint. Avantages, pertes, victoires, défaites, tout fut à-peu-près égal des deux côtés. Enfin après la fameuse bataille gagnée à Cérizoles en Italie par le duc d'Enghien, et dans le même temps que l'empereur étoit venu jusqu'à Soissons, on négocia la paix, qui fut signée à Crépi.

Cependant les princes protestans persistoient à demander la liberté d'exercer leur religion, et se mirent en campagne.

Charles-Quint marcha contre eux, et les défit près de Mulberg, dans une grande bataille, où l'électeur de Saxe fut fait prisonnier Le landgrave de Hesse fut ensuite arrêté contre la foi publique, et contre la propre parole de l'empereur. Ce prince tint à Ausbourg une diète, dans laquelle il excéda, comme je l'ai dit ailleurs, les droits d'un souverain temporel, et fit rendre le décret connu sous le nom d'*interim*.

On ne tarda pas à s'appercevoir que Charles-Quint vouloit asservir le corps germanique. Les princes d'Allemagne recherchèrent donc l'alliance de Henri II, successeur de François I. Ce monarque entra aussitôt dans la Lorraine, et s'empara de Metz, de Toul, et de Verdun. Mais il fut presque en même-temps abandonné par ses alliés, qui conclurent à Passaw avec l'empereur un traité de paix, par lequel ils eurent tout ce qu'ils desiroient. La guerre ne continua pas moins entre la France et Charles-Quint, qui entreprit en personne le siége de Metz avec l'armée la plus nombreuse qu'il eut jamais mise en campagne. Obligé de le lever, il alla se venger sur la ville de Thérouenne, qu'il prit et qu'il rasa.

Au milieu de tous ces événemens, l'Europe vit, avec la plus grande sur-

prise, ce fier et ambitieux Charles-Quint se démettre de la couronne d'Espagne, et de ce qu'il possédoit tant en Italie que dans les Pays-Bas, en faveur de Philippe, son fils, et se retirer dans le monastère de Saint-Just, sur les frontières de la Castille et du Portugal. Il y mourut, peu de temps après, avec la réputation d'avoir été un grand politique, mais qui se faisoit un jeu de violer sa parole, et de montrer peu de délicatesse sur les moyens qu'il employoit, pour parvenir à ses fins. On trouvera un détail un peu plus circonstancié de ses guerres avec François I, dans l'article de *la France*, au règne de ce monarque.

Ferdinand I, roi de Hongrie et de Bohême, gouverna l'empire, en sa qualité de roi des Romains, pendant la retraite de Charles-Quint, son frère, qui n'en donna sa démission, que quelques mois avant sa mort. Il auroit voulu le céder à son fils Philippe. Mais ce trône impérial appartenoit de plein droit à Ferdinand, qui y monta sans la moindre opposition, et dont il étoit digne par ses vertus. Malheureusement, son règne, plein d'équité, de douceur, et de modération, ne fut que de quelques années. Il les employa, après avoir fait une trève de dix ans avec les Turcs, à pacifier

An de J. C. 1558.

l'Allemagne, et vint à bout de réconcilier plusieurs princes divisés entre eux. Mais il ne put engager les protestans opiniâtres à se rapprocher du sein de l'église. Ce prince fit élire roi des Romains Maximilien, son fils aîné, qui venoit d'être couronné roi de Bohême, et qui, bientôt après, fut couronné roi de Hongrie.

Je dois remarquer ici que Ferdinand laissa un testament fait en 1543, par lequel il appelloit ses filles, et leurs descendans, à la succession éventuelle des royaumes de Hongrie et de Bohême, au défaut de ses fils, et de leurs héritiers légitimes.

Maximilien II avoit les mêmes vertus que son père, et les mêmes vues de pacification. Mais il lui fut impossible de ramener les luthériens, et de les réunir avec les catholiques. Les Turcs, qui ne cessoient d'attaquer la Hongrie, lui enlevèrent dans ce royaume Zigeth. Il fit cependant avec eux une trève avantageuse; et durant tout son règne, il sut maintenir l'Allemagne dans une parfaite tranquillité. Une année avant de mourir, il avoit fait élire roi des Romains son fils Rodolphe, roi de Hongrie et de Bohême, et dans le même temps

An de J. C. 1564.

que les Turcs venoient de rompre la trève.

An de J. C. 1576. L'esprit pénétrant de *Rodolphe II*, âgé de vingt-quatre ans, son excellente judiciaire, l'étendue de ses connoissances, et la pureté de ses mœurs, annonçoient un règne heureux et une bonne administration. Le contraire arriva : l'administration fut des plus vicieuses, et ce règne fut agité de troubles continuels, qui, sans faire couler le sang dans l'intérieur de l'empire, préparèrent les guerres dont il fut dans la suite embrasé. A peine affermi sur le trône, ce prince s'abandonnant à l'indolence, à la paresse, et à des passions déréglées, eut la foiblesse de se laisser subjuguer par ses maîtresses. Ces femmes ambitieuses, de concert avec les lâches conseillers de l'empereur, gouvernèrent en son nom, disposèrent de toutes les places de son ministère ; et dès ce moment tout fut la proie de la cupidité de ces ministres. La discorde, la jalousie, et les haines de religion s'emparèrent de tous les esprits. Rodolphe, spectateur insensible de tant de maux, n'eut pas même l'adresse d'en profiter pour augmenter son autorité dans l'empire. Parvenu à un âge plus mûr, il se livra tour-à-tour à la chimie, à l'astronomie,

tronomie, à l'horlogerie, à la peinture; voulut travailler à faire de l'or, et prétendit lire dans les astres sa destinée. Il crut se voir menacé de grands malheurs; et dans cette aveugle appréhension, il devint méfiant, et soupçonneux à l'excès. Enfermé dans l'intérieur de ses appartemens, il n'en sortit plus que pour descendre dans ses écuries.

Les Turcs, infracteurs de la trève conclue avec Maximilien II, avoient déjà fait des courses et de grands ravages en Hongrie. La guerre qu'ils allumèrent dans ce malheureux royaume, dura plusieurs années. Mathias, frère de Rodolphe, s'opposa vaillamment à leurs progrès, et remporta sur eux divers avantages, par les secours des princes de Transylvanie, de Moldavie et de Valaquie. Mais il fut plus souvent vaincu que vainqueur. Mahomet III étant monté sur le trône de Constantinople, se jetta dans la Hongrie avec une armée des plus nombreuses, et y prit plusieurs places importantes. Heureusement les affaires de ce royaume furent un peu rétablies par le duc de Mercœur, qui, après avoir fait en France la guerre à Henri IV, venoit de s'attacher au service de l'empire.

Cependant Mathias ambitionnoit les couronnes de Hongrie et de Bohême;

et son ambition lui paroissoit d'autant plus juste, que son frère Rodolphe n'avoit point d'enfans, et n'étoit pas marié Il les demanda; et l'empereur craignant qu'il ne se portât à une révolte déclarée, se vit obligé de les lui céder. A ce chagrin domestique, se joignit bientôt le vif ressentiment que lui causèrent les électeurs, en lui exposant la nécessité d'élire un roi des Romains. Tombé tout-à-coup dans une mélancolie noire et profonde, Rodolphe en mourut, haï des uns, méprisé des autres, abandonné de tout le monde, et sans être regretté de personne.

An de J. C. 1612. *Mathias*, qu'on lui donna pour successeur, entretint, par son esprit de conciliation, la paix entre les princes de l'empire, et sut engager, par son adroite politique, les Perses et les Russes à partager le fardeau de la guerre qu'il continua contre les Turs. Les succès furent balancés de part et d'autre pendant trois années, au bout desquelles on signa une trève de vingt ans. Ce prince n'ayant point d'enfans, non plus que ses frères Maximilien et Albert, adopta solemnellement l'archiduc Ferdinand, son cousin germain, qui fut couronné roi de Bohême, et ensuite roi de Hongrie, du consentement des états de ces deux royaumes.

Le nouveau roi ne fut pas long-temps tranquille sur son trône de Bohême. Une révolte générale des protestans éclata dans ce royaume, au sujet de la démolition de deux temples qu'ils avoient bâtis, malgré les seigneurs des lieux. Leur nombre très-considérable fut encore grossi par des restes d'autres anciens sectaires, et par les mécontens du gouvernement actuel. Le comte de *Thurn*, (dit *la Tour*) se mit à leur tête. Le brave et grand général Mansfeld, fils naturel du comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, se jetta aussi dans leur parti; et en moins de deux mois, presque toute la Bohême fut au pouvoir des rebelles. Au milieu de ces troubles, qui furent le commencement d'une guerre générale de trente années, Mathias mourut de chagrin de n'avoir pu les pacifier. Il avoit transporté de Prague à Vienne la résidence des empereurs de la maison d'Autriche.

Dans le même temps que *Ferdinand II*, son successeur, reçut de la main des électeurs la couronne impériale, il fut solemnellement dépouillé de celles de Bohême et de Hongrie, par les états de ces deux royaumes. Les Bohémiens déférèrent l'autorité souveraine à *Frédéric*, électeur palatin, et les Hon- Au de J. C. 1619.

grois à *Bethléem Gabor*, prince de Transylvanie. Les deux nouveaux rois s'unirent ensemble, soutenus de la Suède et du Danemarck. Ferdinand, qui venoit de mettre le Palatin au ban de l'Empire, se ligua avec l'électeur de Saxe, et Maximilien, duc de Bavière. L'armée de ces princes catholiques, commandée par Maximilien et le comte de Tilli, battit celle de l'électeur palatin, qui fut dépouillé de ses états, dont l'empereur gratifia le duc de Bavière, avec le titre d'électeur Gabor, effrayé sur son trône mal affermi, fit un accommodement avec Ferdinand, qui lui sacrifia quelques districts de la Hongrie. Christiern IV, roi de Danemarck, battu par Tilli, perdit toutes ses possessions en Allemagne; et Mansfeld, entièrement défait par Walstein, baron de Bohême, un des plus grands généraux de l'empereur, alla mourir de chagrin en Italie.

Tous ces triomphes alarmèrent l'Allemagne. Elle trembla de se voir asservie en esclave à la maison d'Autriche, dont la France et la Suède se trouvèrent alors intéressées plus que jamais à abbattre la trop grande puissance. Elles firent donc entre elles une alliance, et l'électeur de Saxe se détacha de celle de l'empereur. Ausitôt Gustave Adolphe, roi de Suède, entra comme un torrent

en Allemagne, en soumit les deux tiers, et compta autant de victoires que de combats. Mais la fameuse bataille de Lutzen lui fut personnellement funeste. Il y fut tué, au milieu de son triomphe, sur un tas de morts et de mourans. Le duc de Saxe-Weimar, ayant pris le commandement en chef de l'armée suédoise, acheva une victoire complète sur Walstein. Bannier, un des grands généraux du roi mort, poursuivit ses conquêtes, et soutint par-tout la gloire des armes de son pays.

Sur ces entrefaites, Walstein, menaçant d'une défection ou d'une révolte, fut mis au ban de l'Empire, et mourut lâchement assassiné. L'empereur donna le commandement de son armée à l'archiduc Ferdinand, son fils aîné, qu'il avoit déjà fait couronner roi de Hongrie et de Bohême, et déclara lieutenans généraux du jeune prince, les généraux Gallas et Picolomini. Il le fit ensuite élire roi des Romains, dans une diète tenue à Ratisbonne, et ne survécut que deux mois à cette élection.

L'Allemagne était dans la plus fâcheuse situation, lorsque *Ferdinand III* succéda à son père Tout le pays étoit couvert de troupes qui ravageoient les provinces; et une ville prise par un parti, An de J. C. 1637.

étoit aussitôt assiégée par le parti contraire. Le duc de Saxe-Weimar, allié de la France, remporta quatre victoires en moins de quatre mois, et fit prisonniers Jean de Vert et Savelli, généraux de Ferdinand. Bannier et Torstenson, qui commandoient les Suédois, reprirent toute la Poméranie, et se jettèrent sur la Misnie, après avoir taillé en pièces les Impériaux. Le maréchal de Guébriant, à la tête des Français, défit à Kempen le général Lamboy, fait prisonnier, et s'empara de tout le Bas-Rhin. L'archiduc Léopold et Picolomini furent pareillement battus, avec perte de leurs bagages et de leur artillerie. Guébriant se rendit maître de la ville de Rothweil. Mais deux jours après la prise de cette place, il y fut tué d'un coup de fauconneau; et la division s'étant mise entre les chefs des troupes françaises et des weimariennes, les Impériaux en profitèrent, et battirent près de Tutlingen cette armée célèbre par ses victoires. Ce succès leur fit reprendre tout ce que les Français avoient conquis dans la Souabe.

Le duc d'Enghien, connu depuis sous le nom de grand Condé, et qui, cinq jours après la mort de Louis XIII, avoit remporté, près de Rocroi, une victoire des plus éclatantes sur les Espagnols; le

duc d'Enghien répara bientôt cette perte. Uni avec le vicomte de Turenne, qui venoit de succéder au maréchal de Guébriant, il livra, près de Fribourg, à Merci, général des Bavarois, trois batailles consécutives, et le défit entièrement. Après cette victoire, les généraux français s'emparèrent de Landau, de Philipsbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, de Mayence, de Binghen, et se rendirent maîtres des deux rives du Rhin, jusqu'au-dessous de cette dernière place. Le vicomte de Turenne s'étant avancé jusques dans la Franconie, sépara ses troupes sur de faux avis qu'on lui avoit donnés, et fut battu à Mariendal par Merci. Le duc d'Enghien vola aussitôt à son secours, et remporta, près de Nordlingue, une célèbre victoire sur les Bavarois, qui perdirent leur général dans le combat. Les Suédois commandés par Torstenson et Konigsmarck, battirent aussi et ruinèrent entièrement l'armée impériale.

Ferdinand voyant l'Autriche ouverte de toutes parts, et ne s'y croyant pas en sûreté, s'étoit retiré à Prague. L'Allemagne épuisée ne pouvoit se rétablir que par la paix. La France, quoique victorieuse, en avoit besoin, se trouvant dans un temps de minorité. Elle fut enfin con-

clue et signée, en 1648, à Munster et à Osnabruck en même-temps. C'est ce double traité qu'on appelle le *traité de Westphalie*, qui est aujourd'hui le code politique et la principale des loix fondamentales de l'empire Germanique. La France et la Suède garantirent l'exécution de ce traité, qui enleva à la maison d'Autriche une grande partie de sa puissance; mais qui lui accorda, par droit d'hérédité, les royaumes de Hongrie et de Bohême jusqu'alors électifs.

Léopold I, fils de Ferdinand, avoit été couronné roi de Hongrie et de Bohême, du vivant de son père, et n'avoit point été élu roi des Romains. Il n'avoit pas atteint sa dix-septième année, lorsque Ferdinand mourut; et ce ne fut que quinze mois après, que les électeurs lui déférèrent la couronne impériale. Les Turcs menaçoient alors l'empire, et eurent même quelques avantages. Mais Léopold envoya contre eux le célèbre Montécuculli, qui soutenu d'un corps de six mille Français choisis, sous les ordres de Coligni et de la Feuillade, les défit entièrement, près de la petite ville de Saint-Gothard en Hongrie, et les força à conclure une trève de vingt ans.

An de J. C. 1658.

Bientôt après, on découvrit une conspiration des seigneurs hongrois, qui, en

prétendant recouvrer leurs priviléges, ongeoient à se donner un roi de leur ation. Les comtes de Serin, de Nasti, de Frangipani, les trois principaux chefs, et plusieurs autres eurent la ète tranchée. Sur ces entrefaites, la guerre étant allumée entre la France et la Hollande, Léopold se déclara contre ouis XIV. Mais ses troupes furent resque toujours battues jusqu'à la mort e Turenne; et les succès du monarue français firent conclure la paix à imègue.

Cependant les sanglantes exécutions ites en Hongrie, n'y avoient pas éteint feu de la révolte. Les Hongrois prirent ıvertement les armes, et appellèrent les Turcs à leur secours. Le grand visir Mustapha entra dans leur pays, à la tête : cent quarante mille hommes, et de là archa droit à Vienne. La capitale de Empire étoit près de tomber sous la ıissance des Ottomans, lorsque Soeski, roi de Pologne, se hâta d'aller ; attaquer avec son armée, les défit ıtièrement, et leur fit lever le siége. outes les villes dont les Turcs s'étoient ıparés, furent reprises par les Impéaux; et Léopold, après avoir fait jur en Hongrie tous les rebelles, dont mort étoit la plus nécessaire à la paix,

fit convoquer une assemblée des principaux nobles, qui déclarèrent, au nom de la nation, que la couronne étoit héréditaire.

En ce même temps, les puissances de l'Europe, jalouses de la grandeur de Louis XIV, formèrent contre la France à Ausbourg, une fameuse ligue, qu'ils signèrent l'année suivante à Venise. Les armées de l'empereur firent peu d'exploits dans cette guerre, qui fut terminée par la paix de Riswick, où Louis XIV eut la modération d'abandonner toutes ses conquêtes. Léopold avoit continué d'être occupé contre les Turcs, qu'il força, par ses victoires à demander la paix, qui fut signée à Carlowitz. Il y avoit alors quelques années qu'il avoit fait élire roi des Romains l'archiduc Joseph, son fils aîné.

Charles II, roi d'Espagne étant mort sans enfans, l'empereur fut le premier à prendre les armes, pour disposer en faveur de Charles, son second fils, de cette couronne que le monarque espagnol avoit donnée, par testament, à Philippe duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Léopold sut engager l'empire dans cette querelle personnelle, sans pouvoir néanmoins attirer dans son parti les électeurs de Cologne et de Bavière, qui se déclarèrent pour la France. Les troupes im-

périales n'éprouvèrent que des revers dans les premières campagnes, tandis que, d'un autre côté, les Hongrois encore rebelles commençoient à faire des progrès dans leur pays. Mais les Français et les Bavarois, commandés par l'électeur, furent battus dans les plaines de Hochstet, où un an auparavant ils avoient été vainqueurs sous Villars; et cette défaite rétablit entièrement les affaires de l'empereur. Les Hongrois, qui insultoient les retranchemens devant Vienne, furent aussi battus, très-peu de temps avant la mort de Léopold.

Son fils *Joseph I*, d'un caractère vif et entreprenant, plein d'orgueil et d'ambition, lui succéda dans des circonstances favorables, et soutint le même système que son père avoit embrassé. Il se ligua avec le duc de Savoie, l'Angleterre et la Hollande, pour faire reconnoître roi d'Espagne l'archiduc Charles, son frère, qui alla faire une descente en Catalogne, et qui établit sa résidence à Barcelone contre Philippe de France, son rival. L'empereur ne pouvoit pas pardonner aux électeurs de Cologne et de Bavière, d'avoir pris le parti de la France et de l'Espagne. Il les fit mettre au ban de l'Empire, les dépouilla de leur électorat, et en donna les fiefs à ses parens et à ses créatures. La

An de J. C. 1705.

guerre se continuoit toujours avec le plus vif acharnement en Flandre, en Allemagne, en Italie; et, malgré bien des victoires remportées par les Français, l'avantage resta par-tout aux alliés.

L'empereur soupçonnant le pape Clément XI de favoriser Philippe de France, au préjudice de l'archiduc, déclara dépendans de l'empire beaucoup de fiefs, qui avoient relevé jusqu'alors du saint siége. Il fit mettre aussi au ban de l'Empire le duc de Mantoue, qui avoit épousé les intérêts de ses ennemis. Six jours après, la mort enleva le duc; et Joseph profita de cette circonstance pour s'approprier son duché. Ce prince venoit de soumettre les rebelles de la Hongrie, lorsqu'il mourut de la petite-vérole au milieu des plus brillans succès; prêt à voir réaliser, dit un auteur moderne, les projets que l'imagination la plus ardente n'auroit pu concevoir dix ans auparavant, et préparant, dans le secret du cabinet, des fers à l'Allemagne, qui, s'aveuglant sur les suites inévitables de la ruine prochaine de la France, s'occupoit uniquement des moyens de l'accélérer.

An de J. C. 1711. A l'empereur Joseph succéda le même *Charles VI*, son frère, qui disputoit la couronne d'Espagne à Philippe V, et

qui faisoit la guerre dans ce pays, lorsqu'il fut élevé à l'empire. Mais il y avoit perdu ses plus grands avantages, et Philippe se trouvoit déjà affermi sur son trône. La possession lui en fut assurée par le traité de paix, dont les succès de la France hâtèrent la conclusion, et que les puissances belligérantes signèrent à Utrecht en 1713. L'empereur seul voulut continuer la guerre. De nouveaux revers et la perte de plusieurs places l'obligèrent, l'année suivante, de faire la paix à Rastadt. Le nouveau monarque d'Espagne avoit renoncé à tous les états d'Italie, dépendans de sa couronne. Charles conserva le Milanès, que les troupes impériales avoient conquis, et eut de plus le royaume de Sardaigne, et celui de Naples dont on détacha la Sicile pour le duc de Savoie. Les électeurs de Cologne et de Bavière furent rétablis dans leur électorat. Je donnerai d'autres détails essentiels de cette guerre de la succession, dans l'article de *la France*, au règne de Louis XIV.

La tranquillité dont jouit l'Europe, ne fut pas de longue durée. Les Turcs enlevèrent la Morée à la république de Venise, qui implora le secours de l'empereur. Le prince Eugène de Savoie, généralissime de ses armées, remporta

sur eux une fameuse victoire près de Péterwaradein ; les battit ensuite complétement près de Temeswar, dont il s'empara, et les contraignit à demander la paix, qui fut signée à Passarowitz, et par laquelle Charles garda Temeswar, Belgrade et plusieurs autres places conquises. L'Espagne venoit de rallumer la guerre, pour recouvrer les provinces démembrées de ce royaume par le traité d'Utrecht. Mais elle fut bientôt terminée par les ligues que formèrent contre elle les puissances de l'Europe. Philippe V se vit obligé d abandonner ses prétentions sur les états qu'il réclamoit. Mais la succession des duchés de Parme et de Plaisance fut assurée à don Carlos, son fils. L'empereur, renonçant de nouveau à la couronne d'Espagne, eut la Sicile, en donnant la Sardaigne en échange au duc de Savoie.

Ce fut quelque temps après, que l'empereur fit, ou avoit déjà fait recevoir et garantir par les états de l'empire, et par les divers souverains de l'Europe, la pragmatique sanction. Il y régloit la succession autrichienne, suivant l'ordre de primogéniture, d'abord en faveur des descendans mâles, et par substitution, en faveur des filles ; appellant à leur défaut les archiduchesses, filles de l'empe-

reur Joseph, et à défaut de celles-ci, la reine de Portugal, et les autres filles de l'empereur Léopold, et leurs descendans à perpétuité.

A la mort d'Auguste, roi de Pologne, arrivée en 1733, Stanislas Leckzinski, qui avoit été élu en 1704, et détrôné en 1709, fut élu de nouveau. Mais Charles VI fit donner cette couronne à Frédéric Auguste, fils du feu roi. Le roi de France voulut soutenir l'élection de Stanislas, son beau-père; et les rois d'Espagne et de Savoie s'unirent à lui. Cette guerre fut très-funeste à l'empereur, qui perdit presque tous ses états en Italie. Le Milanès lui fut rendu, par le traité de paix, conclu à Vienne. Don Carlos, en lui cédant Parme et Plaisance, fut reconnu roi de Naples et de Sicile. Stanislas, qui abdiqua la couronne de Pologne, conservant le titre de roi, eut les duchés de Lorraine et de Bar, reversibles à la France; et l'on assura au duc de Lorraine le grand duché de Toscane.

Le règne de cet empereur fut terminé par une autre guerre malheureuse, qu'il fit contre les Turcs. Ils lui enlevèrent Belgrade, la Servie, et toutes ses possessions dans la Valachie, qu'il fut obligé de leur céder à la paix, signée dans le camp devant Belgrade. Charles

mourut l'année suivante sans enfans mâles, et fut le dernier empereur de la maison d'Autriche.

An de J. C. 1740. La mort de ce prince causa les plus grands troubles en Allemagne. Marie Thérèse, sa fille, épouse de François de Lorraine, grand duc de Toscane, se mit en possession de tous ses états. Mais ce riche héritage fut réclamé, à divers titres, par trois différens princes, qui avoient tous trois reconnu, accepté et garanti la pragmatique sanction. Charles Albert, électeur de Bavière, le réclamoit en vertu des droits qu'il disoit lui avoir été transmis par sa quatrième ayeule, Anne d'Autriche, fille aînée de l'empereur Ferdinand; et il invoquoit, à l'appui de ces droits, le testament de ce prince de l'année 1543, et dont j'ai déjà parlé. Auguste III, électeur de Saxe, et roi de Pologne, le réclamoit du chef de sa femme, Marie-Josephe d'Autriche, fille aînée de l'empereur Joseph I, frère aîné de Charles VI. Enfin, Philippe V, roi d'Espagne, le réclamoit en sa qualité de représentant et d'héritier direct de l'empereur Charles-Quint. A ces trois prétendans, se joignit bientôt Frédéric III, roi de Prusse, qui, avec des prétentions particulières sur quelques principautés de la Silésie, s'empara de cette pro-

vince. L'Allemagne et une grande partie de l'Europe furent embrasées; et l'incendie prolongea ses ravages pendant huit années. L'électeur de Bavière, qui avoit engagé la France dans son parti, se fit couronner empereur sous le nom de Charles VII. Mais après trois années de combats continuels et désastreux, il mourut, privé de presque tous ses états. Ans de J. C. 1742.

Alors le vœu de la nation germanique porta sur le trône impérial *François I*, grand duc de Toscane. Le fléau de la guerre continua toujours de désoler l'Europe. Des torrens de sang coulèrent jusqu'en 1748, que la paix fut signée à Aix-la-Chapelle. François fut reconnu empereur : Le roi de Prusse conserva la Silésie; et don Philippe, infant d'Espagne, et gendre de Louis XV, eut les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Dans la guerre qui s'alluma en 1756, et qui ajouta aux nouvelles calamités de l'Europe, celles de l'Amérique, l'empereur François s'unit avec la France et la Suède. Il mourut peu de temps après que la paix eut mis un terme aux malheurs des peuples; et *Joseph II*, son fils aîné, lui succéda en 1765. 1745.

périal; les Barbares du nord de la Germanie se jettèrent en essaims sur les frontières de cet empire du monde, et les envahirent. On vit alors dans la Gaule les Visigoths fonder un royaume depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées; les Bourguignons y élever une monarchie, dans cette province qui porte encore leur nom, et plusieurs autres peuples y former divers petits états.

Les Francs firent aussi de fréquentes irruptions dans ce pays, et y entrèrent en plus grand nombre, vers l'an 420, sous la conduite de leur roi *Pharamond*. Il y a des auteurs qui prétendent que ce prince fut repoussé, et contraint de repasser le Rhin. Mais on ne conteste guères que *Clodion*, son fils et son successeur, dit *le Chevelu*, n'ait possédé dans la Gaule un royaume, dont Tournai étoit la capitale. Après sa mort, *Merovée*, prince du sang des rois francs, lui succéda; et c'est de son nom que la première race des rois de France a été appellée *Mérovingienne*. Il s'unit aux Romains de la Gaule, pour combattre le fameux Attila, qui assiégeoit la ville d'Orléans, et qui fut ensuite complétement défait dans les plaines de Châlons en Champagne. Ce roi des Francs eut pour successeur son fils *Childéric*,

qui, comme j'ai eu occasion de le dire ailleurs, fut détrôné par ses propres sujets, et ensuite rétabli. Les Romains et les Saxons éprouvèrent successivement les effets de sa valeur et de son habileté dans la guerre. Il fut enterré à Tournai, où l'on découvrit son tombeau, en 1653, en travaillant aux fondemens d'une église paroissiale de cette ville. On y trouva, entr'autres ornemens et curiosités antiques, un grand anneau d'or, sur lequel étoit son portrait, avec ces mots *Childericus rex.*

Clovis, son fils, regardé comme le fondateur de la monarchie française, lui succéda, en 481, à l'âge de quinze ans. Il en avoit à peine vingt, lorsqu'entraîné par son courage et l'ambition de s'agrandir, il marcha droit à Soissons, une des plus belles et des plus fortes places des Romains, les vainquit en bataille rangée, fit décapiter leur général Siagrius, anéantit leur domination dans la Gaule, et soumit tout le pays jusqu'à la Seine. Il s'appliqua ensuite durant trois ou quatre années de paix au gouvernement politique de son nouveau royaume, et épousa Clotilde, princesse chrétienne, nièce de Gondebaud, ro des Bourguignons.

An de J. C. 486.

Les Allemands ayant fait des incur-

sions dans la Gaule, pour s'y établir, Clovis les tailla en pièces à Tolbiac, près de Cologne. Il s'étoit vu au moment de perdre la bataille. Mais il invoqua le vrai Dieu, que Clotilde lui avoit fait connoître; et il ne tarda pas ensuite à embrasser le christianisme. Il fut alors le seul prince catholique, tous les autres étant ou idolâtres, ou ariens, ou Eutichéens. Aussi le pape Anastase II lui donna, dans la lettre qu'il lui écrivit, le nom de *fils aîné de l'église.*

Gondegésile étoit en guerre avec son frère aîné Gondebaud, qui vouloit le dépouiller de ses possessions. Clovis, dont il implora le secours, marcha contre le roi bourguignon, le battit, et le rendit son tributaire. Il porta ensuite ses armes contre Alaric, roi des Visigoths; le tua de sa propre main, à la bataille de Vouillé, près de Poitiers, et conquit tout le pays, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. Après cette victoire, il reçut à Tours les ambassadeurs d'Anastase, empereur d'Orient, qui lui envoyoit les marques et les ornemens de la dignité de patrice et de consul; qualités, dont les princes de ce temps-là se sentoient fort honorés. Arrivé à Paris, il en fit la capitale de sa nouvelle monarchie.

Cependant l'armée des Francs, res-

tée en Provence, faisoit le siége d'Arles. Elle y fut battue par Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie. Cette défaite, en obligeant Clovis à conclure la paix, lui fit perdre quelques unes de ses conquêtes dans la Provence, et dans la *Septimanie*, qui est aujourd'hui le Languedoc. Il fut dédommagé de cette perte par le succès de son expédition dans la Bretagne, dont il soumit une grande partie à sa domination. Mais il flétrit la gloire de son règne, en faisant périr plusieurs petits souverains, pour s'emparer de leurs états, dont quelques-uns, possédés par des princes de sa maison, étoient enclavés dans son royaume. On a dit, pour le justifier, que ces petits rois, jaloux de sa puissance, ne cessoient de tramer des complots contre lui. Quoi qu'il en soit, la conduite de Clovis à leur égard, ne peut être regardée que comme celle d'un usurpateur non moins injuste que sanguinaire.

Ce conquérant de la Gaule laissa aux peuples qu'il s'étoit assujettis, la liberté de suivre leurs loix. De là vint cette diversité de coutumes, qui augmenta sous le gouvernement féodal. Il rédigea la loi *salique*, qui porte que, *pour ce qui est de la terre salique, la femme n'ait nulle part à l'héritage; mais*

que tout aille aux mâles. Les terres *saliques* étoient non seulement celles que possédoient les nobles de la nation, appellés *saliens*, mais encore toutes les terres des conquêtes. J'ai dit ailleurs que Clovis, vers la fin de son règne, assembla à Orléans un concile, où, suivant le président *Hénault*, se trouvent les vrais principes du droit de *régale.*

Après sa mort, le royaume, qui prit alors le nom de France, fut, selon l'usage de ces temps-là, partagé entre ses quatre enfans. *Childebert I* fut roi de Paris ; *Clodomir*, roi d'Orléans ; *Thierri I*, roi d'Austrasie, dont Metz étoit la capitale, et *Clotaire I*, roi de Soissons. A un très-petit nombre d'années paisibles, succédèrent des guerres allumées, entre les frères régnans, par l'ambition, la vengeance, la haine, et accompagnées des cruautés les plus atroces. Clodomir ayant été tué dans une bataille contre les Bourguignons, laissa trois enfans, que Clotilde sa mère se chargea d'élever. Childebert et Clotaire engagèrent la princesse à les leur envoyer. A peine les jeunes princes eurent paru en leur présence, que le féroce Clotaire poignarda l'aîné, et massacra le second sur le corps de son frère. Le

An de J. C. 511.

troisième eut le bonheur d'échapper aux fureurs de ce prince inhumain, et alla se consacrer au service des autels. Il s'appelloit Clodoalde; et on l'honore aujourd'hui sous le nom de *Saint-Cloud.*

Childebert et Clotaire firent l'entière conquête du royaume de Bourgogne, fondé dans la Gaule depuis près de cent vingt ans, et se le partagèrent. Thierri étoit alors occupé à soumettre l'Auvergne, province de son domaine, qui s'étoit révoltée. Il mourut en 534, laissant son trône d'Austrasie à son fils *Théodebert*, l'un des princes les plus estimables de son temps, et qui avoit accompagné ses deux oncles dans leur expédition de Bourgogne. Les trois monarques français ne furent pas long-temps en paix. Mais la guerre qu'ils se firent fut de peu de durée. Childebert et Clotaire s'unirent même ensemble, et allèrent faire des courses en Espagne contre les Visigoths. Théodebert passa en Italie, où il conquit une partie des la Ligurie. Il venoit de se lier avec Totila, roi des Ostrogoths, contre l'empereur d'Orient, lorsqu'il mourut en 548. *Théodebalde* ou *Thibaut*, son fils, lui succéda sur le trône d'Austrasie. Celui-ci étant mort quelques années après, Clotaire s'empara de son royaume, sans que Childebert

bert osât y mettre le moindre obstacle. Mais bientôt, Chramne, un des fils de Clotaire, s'étant révolté contre son père, le roi de Paris donna des secours au rebelle, et se joignit même ouvertement à lui.

Sur ces entrefaites, Childebert mourut; et *Clotaire* devint seul maître de toute la monarchie. Son fils Chramne se soumit, et obtint sa grace. Mais il se révolta de nouveau, soutenu de Conobre, comte de Bretagne, feudataire de Clotaire. Le roi de France marcha contre eux, et tailla leur armée en pièces. Chramne obligé de fuir, se retira, avec sa femme et ses enfans, dans une chaumière, où Clotaire les fit tous brûler. Il mourut lui-même l'année suivante après un règne de cinquante-un ans. Ans de J. C. 558.

Ce monarque laissa quatre enfans : *Caribert*, roi de Paris; *Gontran*, roi d'Orléans et de Bourgogne; *Sigebert I*, roi d'Austrasie, et *Chilpéric I*, roi de Soissons. Peu de temps après, Caribert étant mort sans enfans, ses trois frères partagèrent sa succession, et convinrent de posséder la ville de Paris par *indivis*, sous la condition qu'aucun des trois princes n'y entreroit sans le consentement des deux autres. Cependant 561

Chilpéric est mis par la plupart des historiens, au rang des rois de Paris.

Sigebert et Chilpéric épousèrent deux princesses, filles d'Athanagilde, roi des Visigoths; le premier, Brunehaut, la cadette; le second, Galsuinde, l'aînée. Mais quelque temps après, celle-ci fut trouvée morte dans son lit; et le soupçon de cette mort tomba sur Frédegonde, née d'une famille obscure, et maîtresse de Chilpéric. Ce soupçon se confirma, lorsqu'on vit ce prince épouser Frédegonde. Brunehaut, pour venger la mort de sa sœur, fit armer Sigebert, son mari, et Gontran, contre Chilpéric, qui perdit une partie de ses états, et n'obtint la paix qu'en cédant à Brunehaut les domaines qu'il avoit donnés à Galsuinde pour sa dot.

Mais bientôt la guerre se ralluma entre Sigebert et Chilpéric, et plus vivement encore entre Brunehaut et Frédegonde, toutes les deux dévorées d'ambition, pleines de vices, et coupables de mille excès, qui leur ont merité l'exécration de tous les siècles. Chilpéric, apprenant la défaite de son fils Théodebert, tué dans un combat, et abandonné lui-même de tous les siens, eut à peine le temps d'aller s'enfermer dans Tournai. Sigebert, pressé par sa femme Brunehaut

de consommer la ruine de son frère, s'empara de tous ses états, et avoit déjà mis le siége devant cette ville, lorsque deux assassins envoyés par Frédegonde, lui ôtèrent la vie dans son camp, en 575. Alors Chilpéric, profitant de la mort de son ennemi, fit arrêter Brunehaut, avec son fils *Childebert II* et ses deux filles, qu'il relégua à Rouen. Mais le duc Gondebaud trouva le moyen de conduire le jeune prince à Metz, et de l'y faire couronner roi d'Austrasie. En ce même temps, Mérovée, fils du premier lit de Chilpéric, devenu amoureux de Brunehaut, délivra cette princesse, qu'il épousa. A cette nouvelle, Chilpéric vola à Rouen, pour punir l'un et l'autre de leur témérité. Mais les deux époux, s'étant réfugiés dans une église, ne voulurent en sortir, qu'avec l'assurance qu'ils auroient la vie sauve. Brunehaut fut renvoyée en Austrasie, et Mérovée enfermé dans un monastère où il mourut.

Frédegonde avoit eu trois fils de Chilpéric. Une dyssenterie qui vint désoler la France, les lui enleva; et cette méchante femme, accusant Clovis, dernier fils du premier lit de son mari, de les avoir empoisonnés, le fit assassiner. Le jeune Childebert se lioit alors avec Gon-

tran, contre Chilpéric. Il se lia ensuite avec Chilpéric lui-même, contre Gontran; et ces trois princes se firent une guerre sanglante. Une paix passagère venoit de la terminer, lorsque Frédegonde et Landri, son amant, maire du palais, firent assassiner Chilpéric, en 584, à Chelles près de Paris, au moment ou il revenoit de la chasse. Il laissa un fils, nommé *Clotaire*, âgé de quatre mois, qui lui succéda sur le trône de Soissons.

Gontran, loin de profiter de la mort de Chilpéric, servit de père à Clotaire, son fils, et défendit Frédegonde contre la juste vengeance que Childebert, et sa mère Brunehaut, en auroient pu tirer. Celui-ci s'avança vers Paris. Mais Gontran y étoit déja entré. Il y composa un conseil pour le jeune Clotaire, et obligea Frédegonde à sortir de cette capitale, et à se retirer au vaudreuil. Quelques années aprés, Gontran mourut, laissant son royaume d'Orléans et de Bourgogne à Childebert, avec lequel il s'étoit réconcilié. Alors Frédegonde quitta sa retraite, avec le roi Clotaire, son fils, à la tête d'une armée que commanda Landri. Elle attaqua Childebert, qui fut battu, et qui, pour se consoler de cette défaite, alla faire la guerre aux Varnes, peuple de Germanie, dont il détruisit le

royaume. Ce fut le dernier exploit du règne de ce prince, qui mourut en 596, du poison que sa mère Brunehaut fut accusée de lui avoir fait donner. Ses deux fils, *Théodebert II* et *Thierri II*, lui succédèrent sous la régence de leur grand'mère, le premier au royaume d'Austrasie, et le second, à celui de Bourgogne.

En ce même temps, Frédegonde mourut, couverte de gloire par ses derniers succès militaires, mais plus encore couverte d'opprobre par ses crimes. Les deux rois d'Austrasie et de Bourgogne, continuèrent la guerre contre Clotaire qui fut vaincu, et obligé de demander la paix. Bientôt après, les grands d'Austrasie, lassés de la domination de Brunehaut, engagèrent Théodebert, son petit-fils, à l'exiler. Elle se retira en Bourgogne auprès de son autre petit-fils Thierri, qui la reçut avec honneur, et lui donna toute sa confiance. Cette princesse, pour le mieux gouverner, l'engagea ou l'entretint dans une affreuse débauche, afin que le goût des plaisirs lui fît perdre celui des affaires, et lui mît enfin les armes à la main contre son propre frère Théodebert. Celui-ci, vaincu, et pris à Cologne, fut envoyé à Brunehaut qui le fit assassiner en 612. L'année suivante,

Thierri, enflé de ce succès, tourna ses armes contre Clotaire. Mais il mourut à Metz d'une dyssenterie. Il laissoit deux fils que Clotaire fit mourir, ainsi que Brunehaut. Les historiens disent que cette princesse, abandonnée, par ses ordres, aux insultes de la soldatesque et à la cruauté des bourreaux, fut attachée à la queue d'un cheval indompté, et périt misérablement par ce nouveau genre de supplice.

An de J. C. 613. *Clotaire II*, devenu seul maître de toute la Monarchie, tâcha d'effacer par des traits de modération et de justice, les barbaries dont il s'étoit rendu coupable. Il tint des espèces de parlemens ambulatoires, nommés *Placita*, d'où est venu le mot *plaids*. Mais en laissant à l'Austrasie et à la Bourgogne leurs maires, il porta un coup terrible à l'autorité royale, par l'imprudence qu'il fit de créer Varnacaire, maire perpétuel de Bourgogne. Cette charge avoit été jusqu'alors amovible, et dépendante du souverain. Le pouvoir de ces officiers étoit même très-limité, et ne consistoit que dans l'administration économique du palais et des maisons royales. Sous Clotaire, leur autorité, semblable à celle des vice-rois, commençoit déjà à se faire

sentir en France. Ce monarque mourut regretté, parcequ'il aimoit la justice et la paix

Son fils aîné *Dagobert I*, qui, du vivant de son père, avoit eu l'Austrasie et la Neustrie avec le titre de roi, fut son successeur. Il donna à son frère *Aribert* ou *Charibert*, une partie de l'Aquitaine, non comme un démembrement de la couronne, mais plutôt comme une espèce d'apanage, dont le nom ne fut connu que long-temps aprés. Charibert vécut peu; et son fils Boggis, à qui le roi Dagobert donna l'Aquitaine à titre de duché héréditaire, fut la tige d'une longue suite de princes, dont la postérité se perpétua jusqu'à Louis d'Armagnac, duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles, en 1503. An de J. C. 628.

La cour de Dagobert fut d'une magnificence, dont on se formeroit à peine une juste idée, ainsi que des richesses qui abondoient alors dans le royaume. Elles provenoient, tant du commerce du Levant, qu'avoient ouvert les négociations des rois de France avec les empereurs de Constantinople, que des dépouilles de l'Italie, d'où les Français n'étoient revenus que chargés de butin, même quand ils en avoient été chassés. Ce prince se fit aimer de ses sujets dans

les commencemens de son règne. Mais il en perdit bientôt l'estime, par son amour excessif pour les plaisirs. Il eut à la fois trois femmes décorées du titre de reine, et une fou e de maîtresses. Malgré cette conduite scandaleuse, il sut attirer dans sa cour des hommes vertueux. On y vit, pour maire du Palais, Pepin de Landen, dit *le Vieux*, sage et habile ministre ; pour référendaire, Dadon, connu sous le nom de *Saint-Ouen ;* et pour grand trésorier, Saint-Eloi.

Dagobert attaqué par Samon qui, de marchand français, étoit devenu roi des Esclavons, fit couronner roi d'Austrasie son fils aîné *Sigebert II*, pour qu'il défendît les frontières contre ces barbares. Le monarque français fondoit alors la célèbre abbaye de Saint-Denis. Il y fut enterré, après avoir légué par son testament huit mille livres de plomb, qui servirent à en couvrir l'église. Elle devint à cette époque la sépulture des rois de France. L'oriflamme (c'étoit la bannière de l'abbaye) étoit en dépôt dans cette église ; et le cri de guerre fut dans la suite : MONTJOIE SAINT-DENIS, *meum gaudium.*

An de J. C. 644. Après la mort de Dagobert, *Sigebert II*, son fils aîné, garda l'Austra-

sie, et *Clovis II*, son fils, Cadet eut la Neustrie et la Bourgogne, c'est-à-dire le reste de la monarchie française. Sigebert avoit pour maire du Palais Grimoald, qui avoit succédé à son père Pepin *le Vieux*, mort quelques années auparavant. Clovis, encore jeune, régna sous la tutelle de Nantilde sa mère, qui gouverna avec Ega, maire du Palais. Sigebert fonda ou régla un grand nombre de maisons religieuses. Mais uniquement occupé de ce soin, il négligea le gouvernement de ses états. Clovis, dans un temps de calamité et dans un siècle rempli de crimes, donna l'exemple d'une vertu solide et bien dirigée. Pour nourrir les pauvres, il fit enlever de l'église de Saint-Denis les lames d'or, qui couvroient le tombeau de ce saint et de ses compagnons.

L'autorité des maires commençoit alors à balancer, et même à absorber l'autorité royale. Sigebert étant mort, le maire Grimoald fit proclamer roi d'Austrasie son propre fils, au préjudice d'un fils du roi mort, nommé *Dagobert*, qu'il fit conduire en Irlande. Mais Archambaud, maire de Clovis, détrôna l'usurpateur, et mit à sa place *Childéric II*, un des trois fils de ce prince.

Ans de J. C. 656. Presqu'en ce même temps Clovis mourut, laissant son royaume de Neustrie et de Bourgogne à *Clotaire III*, son fils aîné. Childéric conserva l'Austrasie; et Thierri, le troisième, n'eut alors aucune part à la succession. Les deux jeunes rois furent confiés à la tutelle de la reine Batilde, leur mère, princesse vertueuse, qui gouverna avec beaucoup de sagesse, l'ambitieux Ebroin étant maire du palais. Mais bientôt dégoutée des grandeurs, elle se retira dans le monastère de Chelles qu'elle avoit fondé.

670. Clotaire mourut très-peu de temps après; et *Childéric II*, se voyant roi de toute la France, abandonna une partie de l'Austrasie à *Dagobert II*, ce fils de Sigebert, qui revenoit de l'Irlande où il avoit été relégué. Cependant le maire Ebroin mit à la place de Clotaire, *Thierri III*, son frère, à qui leur père Clovis n'avoit donné aucune possession. Mais la haine qu'on portoit à ce ministre, rejaillit sur le prince même. Les seigneurs firent enfermer Thierri dans l'abbaye de Saint-Denis, et Ebroin dans le monastère de Luxen.

L'abus que Clotaire fit de sa puissance, hâta sa perte. Un seigneur nommé Bodillon lui ayant fait des remon-

trances sur le danger d'une imposition excessive qu'on vouloit établir, fut battu des verges par l'ordre du monarque. Cet indigne traitement excita la vengeance de Bodillon, qui fit assassiner le roi, la reine, et un de leurs fils dans la forêt de Livri. A cette nouvelle, Thierri sortit de Saint-Denis, et remonta sur le trône. Ebroin s'échappa de son monastère, et, les armes à la main, força le monarque à le recevoir de nouveau pour son maire du Palais. Dagobert, qui régnoit dans une partie de l'Austrasie, s'empara du reste de ce royaume. Mais quelques années après, il mourut assassiné, ne laissant point d'enfans.

Thierri III, auroit dû alors réunir toute la monarchie. Il l'auroit fait, sans la forte opposition des Austrasiens qui, craignant de retomber sous le joug d'Ebroin, ne voulurent point reconnoître de roi, et déclarèrent duc ou gouverneur de leur pays, Pepin *Heristel* ou *d'Heristal*, petit-fils de Pepin *le Vieux*. Ebroin continuoit toujours d'immoler des victimes à son ambition. Un seigneur dont il avoit résolu la mort, le prévint, et lui fendit la tête d'un coup d'épée. Plusieurs maires lui succédèrent. Berthaire, le dernier d'entre eux, engagea Thierri à déclarer la guerre à Pepin. An de J. C. 678.

Les troupes du monarque furent battues près du village de Tertri ; et son vainqueur, reconnu maire des trois royaumes, prit en outre le titre de duc et de prince des Français.

Ans de J. C. 690. Ici commencent les rois, appellés, avec juste raison, *rois fainéans*, parce qu'ils furent par leur foiblesse les esclaves des maires. Ces officiers, tout-à-la-fois ministres et généraux, gouvernant avec une autorité absolue, devinrent plus puissans que le roi même, et rendirent leur charge héréditaire. Le maire Pepin tint seul les rênes du gouvernement, exerçant seul le pouvoir suprême, jusqu'à la mort de 692. Thierri ; sous le règne de *Clovis III*, fils et successeur de ce prince, et sous 695. celui de *Childebert III*, frère de Clovis. Il dompta tous les peuples voisins de la France, qui l'avoient attaquée pendant les troubles des règnes précédens, et recula les limites du royaume.

711. *Dagobert III* succéda à son père Childebert. Trois ans après, Pepin se sentant près de sa fin, déclara Theudoalde, son petit-fils, encore enfant, maire du Palais, sous la tutelle de Plectrude, sa femme. Aussitôt après la mort de son mari, la régente leva une armée pour faire reconnoître son petit-fils, et fit arrêter Charles Martel, fils de Pepin,

mais d'une autre femme. Un gouvernement si étrange souleva les peuples. Theudoalde et sa grand'mère prirent la fuite; et la charge de maire fut donnée à Rainfroi. Charles Martel, échappé de sa prison, parut en Austrasie, où il fut proclamé duc de ce pays. Sur ces entrefaites, Dagobert mourut, et quoiqu'il laissât un fils, nommé *Thierri*, on éleva sur le trône, *Daniel*, fils de Childéric II.

Le nouveau monarque, qui prit le nom de *Chilpéric II*, ne doit pas être confondu avec les rois fainéans. Il marcha lui-même à la tête de ses troupes contre Charles Martel. Mais il perdit différentes batailles, et se réfugia auprès du duc d'Aquitaine. Le vainqueur l'ayant rappellé, le remit sur le trône, se contentant des titres et de l'autorité de son père Pepin. Chilpéric mourut l'année suivante. Ans de J. C. 715.

Thierri IV, fils de Dagobert III, lui succéda; et Charles Martel continua à régner sous le nom de ce prince. Les Sarasins d'Afrique, appellés *Maures*, après avoir envahi l'Espagne, et avoir été battus par Pélage, le restaurateur de la monarchie espagnole, avoient reflué dans la France, pour tenter de s'y établir. Charles Martel marcha contre eux, et les tailla en pièces entre Tours et 720.

Poitiers. Le nombre d'hommes qu'il leur tua, est prodigieux. Des auteurs le font monter jusqu'à trois cent mille. C'est de cette grande victoire, dit-on, qu'il fut surnommé *Martel*, parce qu'il avoit *martelé* les ennemis. Ce héros soumit ensuite les Frisons, et réunit leur pays à la couronne.

Ans de J. C. 737. Après la mort de Thierri, Charles-Martel ne voulut point nommer un autre roi, et continua à gouverner l'état sous le titre de duc ou prince des Français. Il dompta les Saxons, qui s'étoient révoltés; battit de nouveau les Sarasins qui ravageoient le Languedoc, et leur enleva les places dont ils s'étoient emparés en Provence. Avant de mourir, il partagea, du consentement des seigneurs, la monarchie française entre ses deux fils Carloman, et Pepin dit *le Bref* à cause de sa petite taille.

742 Les deux frères furent toujours unis. Mais Pepin crut qu'il étoit plus avantageux de mettre fin à l'interrègne; et il fit proclamer roi, dans la partie du royaume qu'il gouvernoit, c'est-à-dire, dans la Neustrie, la Bourgogne et la Provence, *Childéric III*, fils de Chilpéric II. Carloman resta maître de l'Austrasie. L'un et l'autre eurent une égale part aux différentes victoires qu'ils rem-

portèrent sur les Bavarois, les Saxons, les Esclavons, et d'autres peuples voisins, ennemis de la France. Pepin défit le duc d'Aquitaine, qui s'étoit révolté, et s'accommoda avec ce prince. Bientôt Carloman quitta son gouvernement, et se retira à Rome, où il embrassa la vie religieuse.

Il ne manquoit plus à Pepin que le titre de roi. Ce titre fut l'objet de son ambition; et il ne tarda pas à s'en voir revêtu. Secondé dans son entreprise, par le pape Zacharie, il se fit sacrer à Soissons, après avoir relégué dans un monastère le roi Childéric, et son fils nommé Thierri. Childéric y mourut en 754; et Thierri fut alors envoyé dans le monastère de Fontenelle en Normandie, où on lui donna une éducation obscure. Ainsi fut éteinte la première race des rois de France, dite des *Mérovingiens*, après deux cent soixante-dix ans de règne depuis Clovis, fondateur de la monarchie. La couronne n'avoit été portée que par ses descendans, mais sans droit d'aînesse, sans distinction entre les bâtards et les enfans légitimes.

Aussitôt que *Pepin* eut été proclamé roi de France, il battit les Saxons, qui, malgré les traités conclus avec ce prince, ne vouloient point reconnoître son au- An de J. C. 753.

torité. Bientôt après, il passa en Italie, à la prière du pape ; défit Astolphe, roi des Lombards qui avoit bloqué Rome ; lui enleva l'exarcat de Ravenne, dont il s'étoit emparé ; et par le don qu'il en fit au saint siége, il commença à établir la puissance temporelle du chef de l'église. Le monarque français força ensuite les Saxons à lui payer tribut ; réprima le duc de Bavière, son neveu, qui avoit refusé de lui faire hommage de ses états, et réunit la principauté d'Aquitaine à la couronne, par la défaite et la mort du duc *Gaifre* ou *Vaifre*, qui avoit usurpé quelques biens ecclésiastiques, et n'avoit pas voulu les restituer. Après cet exploit, il vit terminer sa vie, qui avoit été celle d'un bon roi, d'un bon père, d'un très-grand guerrier, et d'un profond politique.

An de J. C. 768. Ses deux fils *Charles* et *Carloman* se partagèrent ses états. Mais bientôt la mort de Carloman rendit *Charles I*, dit *Carlemagne*, seul maître du royaume. Ce prince éleva la monarchie française à un point de grandeur, où elle n'est jamais parvenue depuis cette époque. Son règne fut marqué par une suite non interrompue de victoires et de conquêtes. Il détruisit le royaume des Lombards, possédé par Didier, et fut reconnu roi d'Italie, en confirmant les

donations faites au saint siége par Pepin; battit les Sarasins, et se rendit maître de l'Espagne. Lorsqu'à son retour, il traversoit la Navarre, l'arrière-garde de son armée fut surprise et défaite par les Sarasins, et Loup, duc de Gascogne: là périt le neveu de Charlemagne, ce *Roland*, que nos premiers romans ont rendu si célèbre. Une guerre de trente-trois ans l'occupa contre les Saxons, toujours vaincus, mais toujours rebelles, et à la fin entièrement subjugués. Dans cet intervalle, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie furent conquises; les nations barbares jusqu'à la Vistule, rendues tributaires, et l'empire d'Occident, transféré avec toutes ses prérogatives dans la maison de France.

Toutes ces expéditions glorieuses répandirent la gloire de Charlemagne dans les pays les plus éloignés, et lui méritèrent deux ambassades de la part du calife Aaron-Al-Raschid, maître de la Perse, célèbre par ses victoires, et par son amour pour les sciences. Mais elles ne firent jamais perdre de vue au monarque français le bien de son royaume, qu'il gouverna avec la plus constante application, et qu'il polica par de sages loix, tant civiles qu'ecclésiastiques. Durant l'été et l'automne, il étoit à la tête

de ses armées : durant l'hiver et le printemps, il régloit à Aix-la-Chapelle les affaires de l'église et celles de l'état. C'est là que furent dressés ces grands capitulaires, remarquables en ce que plusieurs ont été renouvellés par Louis XIV. On le vit paroître sur le trône au concile de Francfort, et quoiqu'il n'eût pas encore été couronné empereur, y exercer la même autorité qu'avoient autrefois les empereurs d'Orient dans les conciles. Il créa des officiers qu'on appelloit des *envoyés royaux*, (*missi dominici*), pour éclairer la conduite des hommes en place, veiller à l'administration de la justice, recevoir les plaintes des peuples, et les porter jusqu'au trône. Sa prudence lui fit employer tous les moyens possibles de pourvoir à la sûreté du royaume, sur-tout contre les Normands (*hommes du Nord*), peuples de la mer Baltique, dont il prévoyoit les ravages. Il fit construire des vaisseaux qui restoient toujours armés et équipés : il en avoit depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à l'extrémité de la Germanie, c'est-à-dire, jusqu'en Danemarck.

Ce grand monarque protégea, et cultiva même les lettres et les arts. Il attira dans son royaume *Alcuin*, célèbre moine anglais, et fonda des écoles et

des académies. C'est à ce prince que l'on doit la manière de compter par livres, sous et deniers, avec cette différence que cette livre étoit réelle et de poids, au lieu que parmi nous elle est numéraire. Il avoit fait un projet pour la communication de l'Océan et de la mer Noire, en joignant le Rhin au Danube par un canal. Sous son règne, la charge de connétable commença d'être considérable, puisque *Buchard*, honoré de cette dignité, fut chargé d'une expédition importante contre les Maures.

Louis I, son fils, dit *le Débonnaire*, qu'il s'étoit associé à l'empire, lui succéda. Ce prince affoiblit la monarchie, en la partageant, de son vivant même, à ses enfans. Né avec le plus beau naturel ; bienfaisant, brave, et très-savant pour son temps, il causa, par sa trop grande douceur, une infinité de désordres. A force de pardonner, dit le P. *Daniel*, il rendit le crime audacieux. Il eut, comme je l'ai dit ailleurs, le chagrin de voir ses enfans prendre les armes contre lui. Il fut déposé, ensuite rétabli, et mourut, en allant combattre son fils, Louis, roi de Bavière, qui s'étoit de nouveau révolté. *Je pardonne à Louis*, s'écria-t-il en mourant : *mais qu'il sache* An de J. C. 814.

qu'il m'a donné la mort. Sous son règne parut le premier *vicomte*, celui de Narbonne.

An de J. C. 840. Les trois fils de ce malheureux prince, *Charles II*, dit *le Chauve*, Louis de Bavière, et Lothaire donnèrent, après la mort de leur père, une forte secousse au vaste empire de Charlemagne. Ils s'armèrent les uns contre les autres, et en vinrent aux mains dans les plaines de Fontenay en Bourgogne, où cent mille hommes, dit-on, furent tués. Il se fit alors un nouveau partage. Lothaire eut l'Italie et plusieurs provinces du royaume, avec le titre d'empereur; Louis, toute la Germanie, d'où lui vint le surnom de *Germanique*, et la France, proprement dite resta à Charles *le Chauve*. Robert, dit *le Fort*, obtint de ce prince le gouvernement de ce qu'on appelloit dans ces temps-là le duché de France.

Les Normands avoient déjà commencé leurs courses dans l'intérieur du royaume, brûlant, saccageant les villes et dévastant les campagnes. Charles, loin de les combattre, ne rougit point d'acheter au poids de l'or une paix honteuse. Ce foible monarque ne défendit pas mieux les droits de la couronne contre ses propres sujets. Il porta une

grande atteinte à l'autorité royale, en rendant héréditaires les dignités de son royaume.

Son fils *Louis II*, dit *le Bègue*, démembra aussi une grande partie de son domaine. Mauvais politique, ou trop foible pour pouvoir refuser, il donna à beaucoup de particuliers, des seigneuries, des duchés, des comtés. On croit que ce fut alors que commencèrent les comtes d'Anjou, les ducs de Bretagne, les ducs de Bourgogne, et les comtes de Provence. Ans de J. C. 877.

Louis III, et *Carloman*, fils et successeurs de Louis *le Bègue*, vécurent toujours unis. Mais sous leur règne, l'autorité royale fut contrebalancée par la puissance des grands. Les ducs, les comtes, les gouverneurs des provinces ou des villes, rendirent héréditaires dans leurs maisons des titres qu'ils ne devoient posséder qu'à vie. Ils usurpèrent les terres et la justice, s'érigeant en seigneurs propriétaires des lieux dont ils n'étoient que les magistrats, soit civils, soit militaires. On donna à ce nouveau genre de possession le nom de *Fief*; et par là fut introduit un nouveau genre d'autorité, auquel on donna le nom de *Suzeraineté*. Ainsi naquit le gouvernement féodal, qui n'étoit qu'une pure anarchie. 879.

Vers ce même temps, Boson, frère de Richilde, seconde femme de Charles *le Chauve*, et qui avoit eu l'habileté d'épouser la fille de Louis *le Bègue*, établit le royaume d'Arles, qui renfermoit la Provence, le Dauphiné, le Lyonnois, la Savoie, la Franche-Comté, et une partie du duché de Bourgogne. Ce royaume est aussi appellé le premier royaume de Bourgogne, dite Bourgogne *Cis-Jurane*.

An de J. C. 884. A la mort de Louis III et de Carloman, qui ne laissèrent point d'enfans, il restoit un fils posthume de Louis *le Bègue*, nommé *Charles*. Mais comme il n'étoit âgé que de cinq ans, on offrit la couronne à l'empereur Charles *le Gros*, fils de Louis *le Germanique*. Ces deux couronnes étoient un fardeau trop pesant pour ce prince. Les Normands vinrent faire le siége de Paris. Eudes, fils de Robert *le Fort*, qui étoit mort en combattant pour la patrie, en étoit alors comte. Il défendit cette ville pendant deux ans, et se signala par des prodiges de valeur. Charles s'avança à le tête d'une armée, pour le secourir. Mais effrayé de la bonne contenance des Normands, il eut la lâcheté de demander la paix, qu'il obtint au prix de cent livres pesant d'argent. Il

mourut, accablé du mépris de ses peuples, et ne laissa point d'enfans. J'observerai ici que ce prince n'a point de rang numérique parmi nos rois. Tous les historiens, au lieu de compter dix *Charles*, n'en comptent que neuf. On a prétendu que son règne ne fut qu'une régence.

La situation déplorable des affaires engagea les seigneurs et les évêques à révêtir *Eudes* de la puissance royale. Ce fut en ce même temps, que Conrad, comte de Paris, fonda le second royaume de Bourgogne, dite Bourgogne *Trans-Jurane*, qui comprenoit la Suisse depuis la Reuss, le Vallais, Genêve, la Savoie, et le Bugey. Il ne faut pas confondre avec ce royaume le duché de même nom, qui en avoit été détaché en grande partie, ainsi que du premier. An de J. C. 888.

Eudes, couronné roi, battit les Normands, et leur accorda la paix à des conditions avantageuses. Comme il n'avoit pas réuni tous les suffrages, lorsqu'il avoit été élevé sur le trône, il eut à combattre un parti puissant, qui vouloit proclamer roi Charles, fils de Louis *le Bègue*. Il se fit un accommodement entre ces deux princes. Eudes conserva le pays qui est entre la Seine et les Pyrénées, et *Charles* eut le pays qui s'é-

tend depuis la Seine jusqu'à la Meuse.

An de J. C. 898. Quelques années après, Eudes mourut sans enfans. La couronne retourna à *Charles III*, dit *le Simple*, à qui elle appartenoit. Ce monarque foible, sans génie, et sans prudence, ne put arrêter le cours des guerres intestines, que se firent les grands du royaume. D'un autre côté, les Normands ne cessoient de rentrer en France, et d'y exercer de nouveaux ravages. Charles fut forcé de céder à Rollon, leur chef, la partie de la Neustrie, qu'ils appelloient déjà Normandie, sous la condition qu'il en feroit hommage: il lui donna même en mariage sa fille Griselle. L'empereur Louis III étant mort, Charles fut hors d'état de faire valoir ses droits à l'Empire, qui sortit alors de la maison de France, et qui devint électif.

Ce prince étoit maîtrisé par Haganon, son ministre, homme d'une naissance obscure, mais habile, et ne manquant pas de courage. Les seigneurs, indignés de ses tyrannies, se révoltèrent. *Robert*, frère du roi Eudes, forma un puissant parti, pour monter sur le trône, et se fit couronner à Reims. Mais il fut tué dans une bataille de la main de Charles lui-même. Hugues *le Grand*, fils de Robert, vengea sa mort dans un second

second combat, où Charles fut entièrement défait. Le roi vaincu se réfugia chez Henri I, roi de Germanie, et de là chez Herbert, comte de Vermandois.

La couronne fut offerte à Hugues *le Grand*, qui la refusa. Son beau-frère, *Raoul* ou *Rodolphe*, duc de Bourgogne, ne balança point à l'accepter, et fut couronné. Mais il est à remarquer que les provinces méridionales ne le reconnurent jamais pour roi. Il fut obligé, pour gagner les grands, de leur donner plusieurs domaines. C'est ce qui fait dire au président *Hénault*, qu'on peut principalement rapporter à cette époque l'établissement des fiefs, quoique l'on en apperçoive des traces long-temps avant cette époque. An de J. C. 923.

On ne vit que séditions et révoltes sous le règne de Raoul. Les Hongrois entrèrent en France, et n'en sortirent qu'à force d'argent. Le comté de Laon fut cédé à Herbert, qui promit de ne point rendre la liberté à Charles *le Simple*, qu'il tenoit enfermé dans le château de Péronne, où ce monarque finit ses jours peu de temps après.

Raoul étant mort sans enfans, Hugues *le Grand*, comte de Paris, duc de France et de Bourgogne, et depuis quelque temps arbitre du trône, auroit pu

bien aisément y monter. Il aima mieux
An de C. J. 939. y placer *Louis IV*, dit d'*Outre-mer*, parce que sa mère l'avoit emmené en Angleterre, lors de la fuite de son père, Charles *le Simple*. Le jeune roi, après avoir soutenu des guerres contre les grands de son royaume, profita de la circonstance de la mort de Guillaume, duc de Normandie, pour s'emparer de cette province. Il en avoit promis la moitié à Hugues, afin que celui-ci ne le traversât point dans son entreprise. Mais il manqua de parole à ce comte, qui la lui enleva, autant par sa valeur que par ses intrigues. Il le fit prisonnier dans une bataille, et le força à restituer la Normandie à Richard, fils de Guillaume, et à lui céder à lui-même le comté de Laon. Hugues ne laissa pas de continuer la guerre, et ne la finit que par l'autorité du pape, qui l'obligea de rendre ce comté à Louis.

L'année suivante, ce prince mourut d'une chute de cheval. Trois ans auparavant, il avoit associé au trône Lothaire, son fils aîné, et avoit fait son second fils Charles, duc de la partie de la Lorraine qui appartenoit à la France. Jusqu'à cette époque, on avoit suivi, dans l'ordre de la succession à la couronne, la même coutume que sous la première

race : les bâtards et les enfans légitimes l'avoient portée sans distinction et sans droit d'aînesse. Après la mort de Louis IV, elle cessa de se partager.

Lothaire, âgé de quinze ans, monta paisiblement sur le trône, par la protection de Hugues *le Grand*, qui mourut deux ans après, laissant à Hugues Capet, son fils aîné, ses domaines et son autorité. Les seigneurs étoient alors plus puissans que jamais. Les guerres qu'ils se faisoient, avoient jetté la monarchie dans une confusion, d'où il étoit bien difficile de la tirer. Lothaire, avec toute son activité, sa vigilance et son grand courage, ne put, dans le cours d'un régne assez long, que regagner une très-petite partie de l'autorité qu'avoient perdue ses prédécesseurs. Ans de J. C. 954.

Son fils, *Louis V*, qu'il avoit fait proclamer roi, avant de mourir, ne régna qu'un an, et fut dit-on, empoisonné par Emme, sa femme, qui ne l'aimoit pas. On l'avoit surnommé *le Fainéant*. Il fut le dernier de cette race des rois de France, dite des *Carlovingiens*. Les maires du palais avoient enlevé la couronne aux descendans de Clovis. Les grands seigneurs la firent sortir de la maison de Charlemagne. L'autorité royale fut presque anéantie 986.

sur la fin de cette seconde race. Nous la verrons entièrement rétablie sous les princes de la troisième. Animés du même esprit, conduits par les mêmes vues, ils reprirent insensiblement tout ce que leurs prédécesseurs avoient laissé usurper aux seigneurs, et recouvrèrent les droits les plus précieux de la couronne, qui sont en même temps les plus favorables au bonheur et à la tranquillité des peuples. On doit même remarquer que le droit successif héréditaire s'établit si bien, que les rois n'auroient plus été les maîtres de déranger l'ordre de la succession, le trône appartenant à l'aîné, par une coutume devenue aussi forte que la loi même.

A la mort de Louis V, la France étoit déchirée par une foule de petits souverains, dont les principaux étoient le duc de Normandie, les comtes de Flandre, de Toulouse et de Champagne. Charles, duc de la Basse-Lorraine, fils de Louis d'*Outre-mer*, et oncle du dernier roi, avoit seul droit à la couronne. Mais les descendans de Charlemagne étoient tombés dans le mépris; et ceux de Robert *le Fort* s'étoient élevés, par leurs services, au plus haut degré de puissance.

Toute la nation se réunit en faveur

de *Hugues Capet*, duc des Français, fils de Hugues *le Grand*, petit-fils de Robert couronné roi, petit-neveu, par son père, d'Eudes qui régna dix ans, et arrière-petit-fils de Robert *le Fort*. Il fut appellé au trône, et eut l'habileté de s'y affermir. Une année après qu'il eut été couronné à Reims, il prit la sage précaution de faire sacrer son fils Robert. Charles, duc de Lorraine, voulut lui disputer la couronne les armes à la main, et fit le siége de Laon, dont il s'empara. Mais bientôt, il fut fait prisonnier dans cette même ville, et mourut deux ans après, ne laissant point de postérité, ou laissant des enfans qui n'en eurent point. An de J. C. 987.

Le nouveau roi s'établit à Paris, que ceux de la seconde race avoient cessé d'habiter. Durant tout son règne, il se montra aussi juste et prudent, qu'il avoit paru habile capitaine dans les occasions. Il eut la bonne politique de ne prendre aucune part aux guerres que se faisoient ses grands vassaux, et mourut tranquille possesseur d'une couronne dont il s'étoit rendu digne par ses grandes qualités.

On croit, dit le président *Hénault*, pouvoir fixer à ce siècle le commencement de la pairie. Mais en même temps,

on doit remarquer que les pairs sont plus anciens en France que la pairie. Celle-ci, dit *le Laboureur*, n'a commencé d'être réelle de nom et d'effet, que lorsque les fiefs ont commencé d'être héréditaires et patrimoniaux; au lieu que les pairs étoient juges, de tous les temps, de leurs concitoyens.

Ans de J. C. 996. *Robert*, fils et successeur de Hugues *Capet*, n'essuya sur le trône aucune inquiétude de la part de ses sujets. Il fut forcé par le pape Grégoire V, de se séparer de la reine Berthe, sa parente, veuve du comte de Chartres, et de prendre une seconde femme. Il épousa Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles et de Provence. Celle-ci lui donna le chagrin d'armer contre lui deux fils qu'il chérissoit. Mais il eut la consolation de les voir bientôt rentrer dans le devoir. Il acquit le duché de Bourgogne par la cession que lui en avoit faite Henri, son oncle, mort sans enfans légitimes. Robert fut bienfaisant, vertueux, très-charitable, et savant. Il nourrissoit, le plus souvent, jusqu'à mille pauvres par jour; leur lavoit les pieds le jeudi saint, et les servoit à genoux, couvert d'un cilice. Il composa plusieurs hymnes, que l'on chante encore à l'église.

1031. Son fils *Henri I*, qu'il avoit fait cou-

ronner à Reims, lui succéda. Le nouveau monarque vit son frère Robert, excité par sa mère, et soutenu d'Eudes, comte de Champagne, et de Baudouin, comte de Flandre, se révolter contre lui. Mais il battit trois fois le comte de Champagne, et eut la générosité d'investir Robert du duché de Bourgogne. Ce prince fut le chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura près de trois cent soixante ans.

Ce fut au commencement du règne de Henri, que finit le second royaume de Bourgogne, par la mort de Rodolphe III, qui ne laissant point d'enfans mâles, fit Conrad *le Salique* son héritier. Cet empereur réunit à l'empire ce qu'il pût de ce royaume. Le reste fut démembré; et de ces débris se formèrent les comtés de Provence, de Viennois, et de Savoie.

Le jeune *Philippe I*, successeur de Henri, avoit été sacré et couronné à Reims, une année avant la mort de son père, qui lui avoit donné pour tuteur Baudouin, comte de Flandre. Celui-ci s'acquitta de cet emploi avec honneur, et battit les Gascons qui s'étoient révoltés. An de J. C. 1060.

Un pauvre hermite de Picardie, nommé *Pierre*, revenant de Jérusalem,

fit une peinture des plus énergiques de toutes les vexations, dont les Turcomans accabloient les chrétiens de la Palestine. Tous les esprits furent aussitôt enflammés du desir d'aller les délivrer. Il se tint un concile à Clermont; on s'enrôla, et l'on partit pour la Terre-Sainte. Les enrôlés furent appellés croisés, parce qu'ils portoient une croix d'étoffe rouge sur leurs habits. Ils s'emparèrent de Jérusalem, sous le commandement de Godefroi de Bouillon, qui en fut élu souverain. Les seigneurs avoient pris dans cette croisade des bannières, pour se faire reconnoître de leurs vassaux. Comme ils étoient tout couverts de fer, ils se distinguèrent par quelque emblême; et ces symboles furent conservés comme des titres d'honneur: telle fut l'origine des armoiries.

Peu de temps après cette croisade, Henri I, roi d'Angleterre, réunit à son royaume la Normandie dont il s'empara, quoiqu'elle dût appartenir à son frère Robert, qui étoit alors en Palestine. C'est ici la source de cette rivalité, qui, durant plusieurs siècles, arma presque continuellement les deux nations l'une contre l'autre. Un roi d'Angleterre, duc de Normandie, ne pouvoit qu'être un dangereux vassal du roi de France. Aussi

le monarque anglais qui avoit fait cette réunion, ne manqua-t-il pas de soutenir les autres vassaux rebelles, qui firent la guerre à Philippe sur la fin de son règne.

Louis VI, dit *le Gros*, avoit réprimé les séditions dans le royaume, du vivant même de son père, qui l'avoit associé à la royauté. Lorsqu'il fut monté sur le trône, il s'engagea dans une guerre assez vive contre les Anglais. On étoit convenu que le roi d'Angleterre remettroit en séquestre, ou feroit raser la forteresse de Gisors, qui étoit sur la frontière de France et de Normandie. Henri ayant refusé d'exécuter cette convention, Louis prit les armes. Cette guerre fut remplie de combats continuels; et par le traité de paix, la place de Gisors fut laissée au monarque anglais, sous la condition de l'hommage. An de J. C. 1108.

Cependant Louis voulut réparer la faute qu'avoit faite son père de ne pas s'opposer à Henri, lorsque celui-ci conquit la Normandie contre son frère Robert. Il réunit toutes ses forces pour rétablir le fils de ce dernier dans cette province. Mais Henri, devenu trop puissant, fut encore vainqueur, et renouvella son hommage pour la Normandie.

Peu de temps après, l'empereur

Henri V, gendre du roi d'Angleterre, brûlant de se venger de l'excommunication fulminée contre lui dans un concile tenu à Reims, se mit en campagne à la tête d'une armée très-nombreuse, résolu de réduire en cendres cette ville. Louis convoqua tous ses vassaux, qui se montrant alors pleins d'ardeur et de zèle, formèrent avec les troupes du monarque une armée de deux cent mille hommes. L'empereur effrayé, repassa promptement le Rhin. Le roi avoit été prendre l'oriflamme à Saint-Denis. Il est le premier roi de France, qui l'ait porté à la guerre.

Ce prince, plein de bravoure et de douceur, avoit toutes les vertus qui font un bon roi, et des principes d'honneur et de justice bien différens de ceux de Henri, roi d'Angleterre, qui le trompa toujours. Il commença à relever l'autorité royale sur les vassaux de la couronne, en faisant des établissemens utiles. Il permit aux serfs d'acheter la franchise, et la liberté de se choisir des maires et des échevins. Alors se forma le gouvernement municipal. Les villes, sous le nom de *communes*, s'engagèrent à fournir au roi un certain nombre de gens de guerre. Il est vrai qu'elles s'obligèrent aussi à payer certaines tailles aux seigneurs. Mais

ceux-ci n'avoient plus le même empire sur ces hommes devenus véritablement libres, et naturellement jaloux de leur liberté. Ce qui étendit encore davantage l'autorité royale, ce fut la diminution de celle des justices seigneuriales, par le droit qui fut donné d'appeller, en plusieurs cas aux juges royaux, des sentences qu'avoient rendues les officiers des seigneurs.

Louis VII, surnommé *le Jeune*, avoit été sacré du vivant de son père. Mais lorsqu'il lui succéda, ne crut pas devoir se faire sacrer de nouveau; ce qui prouve que l'autorité des rois de cette troisième race s'affermissoit de jour en jour. Il avoit épousé Eléonore, héritière du Poitou et de l'Aquitaine, et par ce moyen, avoit réuni à la couronne un pays considérable depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. An de J. C. 1137.

Le commencement de son règne fut troublé par quelques différends qu'il eut avec Innocent II, au sujet de l'élection d'un archevêque de Bourges, que ce pape avoit faite sans le consentement du roi. Thibaud, comte de Champagne, avoit eu part à cette affaire, et souleva même plusieurs seigneurs particuliers contre Louis. Ce prince irrité fondit sur la Champagne, saccagea Vitri, et fit

mettre le feu à l'église, où périrent plus de treize cents personnes. S. Bernard, moine de Clairvaux, lui conseilla de faire une croisade, pour expier ce crime. Le roi partit pour la Terre-Sainte à la tête de quatre-vingt mille hommes; et durant son absence, Suger, moine de S. Denis, régent du royaume, fit fleurir la monarchie par le plus sage gouvernement.

A son retour de la Palestine, Louis, qui depuis long-temps se croyoit déshonoré par les galanteries de la reine Eléonore, se servit du prétexte de la parenté pour la répudier. Six semaines après, cette princesse épousa Henri II Plantagenet, qui possédoit l'Anjou, le Maine, et la Normandie, et lui apporta pour dot toutes ses possessions. Bientôt ce prince joignit à ces belles provinces la couronne d'Angleterre, à laquelle il avoit été déclaré successeur par le roi Etienne. Il fit la guerre à Louis, au sujet du comté de Toulouse, sur lequel il prétendoit exercer les droits d'Eléonore: mais ce fut sans succès.

On trouve sous ce règne une preuve du droit de régale dans des lettres-patentes, par lesquelles Louis donne les revenus de l'église de Paris, le siége étant vacant, aux religieuses d'Hières.

Peu de temps avant sa mort, il fit sacrer et couronner son fils Philippe à Reims, et attribua à ce siége la prérogative du sacre, qui avoit été jusqu'alors indécise.

Les surnoms de *Conquérant* et d'*Auguste* furent donnés à *Philippe II*, à cause des grands exploits qui ont immortalisé son règne. A peine fut-il sur le trône, qu'il chassa du royaume les Juifs qu'on accusoit d'immoler le jour de la cène des enfans chrétiens : mais il les rappella dans la suite. Il n'étoit âgé que de quinze ans ; et son père lui avoit donné pour tuteur le comte de Flandre, dont il voulut épouser la nièce, fille de Baudouin, comte de Hainaut. La reine mère, craignit que ce mariage n'augmentât encore l'autorité du tuteur, au préjudice du comte de Champagne, son frère, par qui elle avoit espéré de gouverner. Elle se retira, excita même un soulèvement, et engagea le roi d'Angleterre à se joindre à son frère. Le jeune Philippe, loin d'être intimidé, commença par punir le comte de Sancerre, un des chefs de la révolte, célébra son mariage, et força le roi d'Angleterre à la paix. An de J. C. 1180.

Elizabeth de Vermandois, femme du comte de Flandre, étant morte sans

enfans, les domaines de cette princesse devoient revenir à Philippe, parce que Hugues de France, troisième fils de Henri I, en avoit épousé l'héritière. Il se hâta donc de prendre les armes contre son tuteur, et l'obligea de lui céder le Vermandois qu'il réunit à la couronne. Ce fut presque en ce même temps qu'il fit paver les rues de Paris. Cette capitale fut agrandie, embellie, et entourée de murs.

L'aîné des enfans de Henri II, roi d'Angleterre, avoit épousé Marguerite, sœur de Philippe, qui lui avoit donné en dot plusieurs villes du Vexin. Le jeune prince étant mort sans enfans, le roi revendiqua ces villes, et prit les armes contre le roi d'Angleterre, monarque alors bien puissant : il avoit joint à son royaume l'Irlande, et possédoit en France la Guienne, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Limosin, le Périgord, l'Angoumois, l'Anjou, le Maine, la Touraine, et la Normandie, à quoi il ajouta la Bretagne par le mariage d'un de ses fils avec l'héritière de ce duché. Mais Philippe étoit un héros : il battit Henri, et l'obligea de lui payer vingt mille marcs d'argent.

Richard I, successeur du roi d'Angleterre, et Philippe se jurèrent une

amitié éternelle. Ils firent la disposition d'une troisième croisade, plus nombreuse que la première. Mais il se brouillèrent en Palestine; et bientôt une guerre en Europe fut la suite de cette rupture. Philippe se signala contre les infidèles, au siége de la ville d'Acre, prise par les Français. Dans cette guerre fut créé le premier maréchal de France, qui, cependant ne commandoit pas encore les armées.

Philippe, de retour en France, s'empara d'une partie de la Normandie, et réunit en même temps à la couronne, l'Artois qu'il avoit eu par son mariage avec Isabelle, fille de Baudouin. Plusieurs années se passèrent en petits combats, dont les succès furent différens. L'événement le plus digne de remarque, est la rencontre de Fréteval, entre Châteaudun et Vendôme. L'arrière-garde du roi y fut défaite, et toutes ses archives furent enlevées. On réforma dès-lors cet abus si étrange de porter à la guerre les titres les plus précieux de la couronne.

Richard, roi d'Angleterre, étant mort, Jean *Sans-terre*, lui succéda, au préjudice de son neveu Arthur, qu'il fit prisonnier dans une bataille, et qu'il envoya à Rouen, où le jeune prince périt

de mort violente. Sa mère, accompagnée de la principale noblesse de ses états, vint demander justice au roi. Philippe cita Jean, son vassal, devant la cour des pairs de France, pour qu'il y fût jugé sur le meurtre d'Arthur. Le monarque anglais ne comparut point. Philippe le déclara rebelle, confisqua ses terres, s'empara de toute la Normandie, qu'il réunit pour toujours à la couronne; de la Touraine, de l'Anjou, du Maine, etc.; en sorte qu'il ne resta que la Guienne aux anglais.

Durant cette dernière guerre, il s'étoit formé une quatrième croisade, fameuse par la prise de Constantinople, dont Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur. Cette croisade fut suivie d'une autre dans l'intérieur du royaume, contre une foule de novateurs appellés tantôt *Manichéens*, tantôt *Vaudois*, plus communément *Albigeois*, qu'on accusoit d'infâmes débauches. Les provinces méridionales, inondées de sang, furent le théâtre des barbaries les plus atroces. Trente mille hommes, suivant les uns, soixante mille, suivant d'autres, furent passés au fil de l'épée dans la seule ville de Béziers. Raimond, comte de Toulouse, protecteur de ces hérétiques, fut dépouillé de ses états.

Cette croisade avoit prolongé une tréve conclue avec les Anglais. Mais Jean *Sans-terre*, n'ayant pas voulu recevoir l'élection d'un archevêque de Cantorbéri, faite par le pape Innocent III, et s'étant emparé des biens de cette église, le pontife jetta un interdit sur son royaume; déclara, bientôt après, le trône vacant, et le donna au roi de France. Philippe se montra, dans cette occasion, moins juste qu'ambitieux. Il prit aussitôt les armes; équipa une flotte de dix-sept cents voiles, pour aller attaquer l'Angleterre, et s'empara d'abord de la Flandre, pour punir le comte, qui, le seul de ses vassaux, s'étoit opposé à cette guerre. Mais dans cet intervalle, la flotte française fut surprise et détruite par la flotte anglaise de cinq cents voiles, jointe à celle du comte de Flandre.

Philippe ne tarda pas à se venger bien glorieusement de cet affront. A la tête de cinquante mille hommes seulement, il battit à Bouvines, entre Lille et Tournai, non sans un grand risque de sa vie, l'empereur Othon IV et le comte de Flandre ligués avec le roi d'Angleterre, dont l'armée étoit de près de deux cent mille hommes. Le comte de Flandre fut fait prisonnier dans cette bataille. L'évêque de Beauvais, Philippe de Dreux,

fils de Robert de France, comte de Dreux, s'y signala par sa bravoure. Il abattit le général anglais avec sa massue de fer. C'étoit l'arme ordinaire de ce prélat guerrier, qui se faisoit scrupule de se servir de l'épée, du sabre et de la lance. Il avoit combattu de même au siége d'Acre, et devant Beauvais, où il avoit été fait prisonnier. Les Anglais furent encore défaits dans le Poitou, par Louis, fils aîné de Philippe. Ce fut dans cette campagne, qu'on vit pour la première fois le maréchal de France commander l'armée.

Jean *Sans-terre* étant devenu de jour en jour plus odieux aux Anglais, fut déclaré déchu de la couronne par ses propres sujets, qui la déférèrent à Louis. Ce prince fit une descente en Angleterre, et fut couronné à Londres. Mais la mort de Jean éteignit le ressentiment des Anglais, jaloux d'ailleurs de la nation française. Ils couronnèrent Henri III, son fils; et Louis fut forcé de revenir en France.

On voit dans Philippe Auguste le premier monarque français, qui ait entretenu une armée sur pied, même en temps de paix. Il est aussi le premier des rois de la troisième race qui n'ont pas fait couronner leur successeur de leur vivant.

L'autorité royale étoit alors trop bien affermie, pour que cette précaution ne fût pas jugée inutile. Je dois remarquer ici que les provinces réunies à la couronne sans conditions, n'eurent point d'états particuliers; mais que celles qui avoient été, ou qui furent dans la suite réunies sous conditions, telles que l'Artois, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Bourgogne, la Bretagne, conservèrent leurs états.

Louis VIII, qui avoit été proclamé à Londres roi d'Angleterre, et qui mérita par son courage le surnom de *Cœur-de-Lion*, succéda à Philippe-Auguste. En montant sur le trône, il affranchit les serfs, qui étoient encore en grand nombre dans le royaume. Non content de s'attacher à se maintenir dans la possession de ce que son père avoit conquis en France sur les Anglais, il leur prit Niort, Saint-Jean-d'Angeli, et tout ce qui étoit en deçà de la Garonne, outre le Limosin, le Périgord, le pays d'Aunis avec la Rochelle. Il ne lui restoit plus qu'à conquérir la Gascogne et Bordeaux. Mais il se laissa engager par le pape à faire la guerre aux Albigeois, et mourut, après n'avoir régné que trois ans. On soupçonna Thibaud, comte de Champagne d'avoir hâté ses jours. La

An de J. C. 1223.

chevalerie, dont on trouve quelques traces sous Charlemagne, fleurit sous son règne. Il avoit été lui-même armé chevalier par son père.

An de J. C. 1226. Son fils *Louis IX*, dit *Saint-Louis*, lui succéda, âgé de douze ans. Blanche de Castille, sa mère, fut régente du royaume pendant sa minorité. Cette vertueuse princesse ne cessoit de dire au jeune roi : *Quelque tendresse que j'aie pour vous, mon cher fils, j'aimerois mieux vous voir mort, que souillé d'un péché mortel.* Elle fut occupée durant toute sa régence à étouffer plusieurs factions, et à soumettre les barons et les seigneurs ligués, dont les principaux étoient les comtes de Champagne, de Bretagne, et de la Marche. Le comte de Toulouse, qui soutenoit les Albigeois, fit la paix avec le roi. Sa fille épousa Alphonse, frère de Louis, comte de Poitiers; et la condition du traité fut que, faute d'héritiers de ce mariage, le comté de Toulouse seroit réuni à la couronne; ce qui arriva effectivement.

Le comte de Champagne, dont la vie fut pleine de variations; gagné d'abord par la reine; s'engageant ensuite de nouveau avec les mécontens; abandonnant enfin le parti des rebelles, fut attaqué dans ses terres par ces seigneurs, qui

vouloient faire valoir les droits qu'avoit sur la Champagne Alix, reine de Chypre, sa cousine. Louis prit les armes pour le secourir, et les fit quitter aux rebelles. Il ménagea un accommodement entre Alix et le comte, moyennant une somme d'argent que le roi fournit, et pour laquelle Thibaud lui céda les comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre, et la vicomté de Chateaudun. Le comte de Bretagne persistant dans sa révolte, réunit à ses intérêts Henri III, roi d'Angleterre. Mais Louis fut vainqueur; et le comte enfin réduit, vint se jetter à ses pieds.

Louis, devenu majeur, ne perdit rien de sa confiance pour sa mère. Depuis plusieurs années ils gouvernoient de concert : ils continuèrent à gouverner de même, ne s'occupant que du bonheur des peuples, et de la gloire de la monarchie. Le comté de Mâcon, qui avoit eu ses souverains depuis l'établissement des fiefs, fut réuni à la couronne par l'achat qu'en fit le roi.

Le pape Grégoire IX ayant déposé l'empereur Frédéric II, fit offrir l'Empire à Robert, comte d'Artois, frère de Louis. Mais ce monarque, trop bon politique et trop juste pour l'accepter,

le refusa hautement, disant qu'il suffisoit à Robert d'être frère du roi de France. Forcé de prendre les armes contre le comte de la Marche, vassal rebelle que le roi d'Angleterre vint secourir en France, Louis entra dans ses terres, passa le pont de Taillebourg sur la Charente, à travers les ennemis qu'il mit en déroute, et les défit une seconde fois le lendemain près de Saintes. Cette ville et une partie de la Saintonge furent réunies à la couronne.

Quelques années après, le roi tomba malade, et fit vœu d'aller à la Terre-Sainte, où la reine sa femme voulut le suivre. Il partit, accompagné de ses trois frères Robert, Alphonse, et Charles, comte d'Anjou. Une tempête dispersa sa flotte. Après en avoir rassemblé les débris, il arriva du côté de Damiette, à l'embouchure du Nil; se jetta dans la mer, l'épée à la main, à la tête de son armée; gagna le rivage, bordé des vaisseaux et des troupes des Musulmans, et s'empara de Damiette. Bientôt, on passa le Nil, pour assiéger le Caire; on combattit près de Massoure; Louis y fit des prodiges de valeur avec l'élite des chevaliers. Mais il eut la douleur d'apprendre la mort de son frère Robert, qui,

entraîné par l'impétuosité de son courage, avoit poursuivi les Sarasins jusques dans Massoure.

De nouveaux combats aussi glorieux, la famine, une maladie contagieuse affoiblirent l'armée; et le roi fut fait prisonnier avec ses deux frères et toute sa noblesse. Qu'il fut grand dans sa prison! *C'est le plus fier chrétien que nous ayons vu*, disoient les Musulmans, étonnés de sa patience et de son courage. Il racheta sa liberté, en rendant Damiette, et en payant quatre cent mille livres. De là, il passa en Palestine, où il fit réparer les fortifications de Césarée, de Philippe, de Joppé, d'Acre, de Sidon, et rompit les fers de plus de douze mille esclaves chrétiens.

La mort de la reine mère, princesse digne des plus grands éloges, le rappella en France. Le sage monarque fit de la justice le principal objet de ses soins; poursuivit les malfaiteurs; réprima l'avarice des juges; assujettit les grands aux loix; prononça des peines pécuniaires contre les blasphémateurs; substitua la preuve par témoins, à l'usage barbare des duels; défendit ces guerres privées, que les seigneurs se faisoient sans la participation du prince, et diminua tous les abus qui ne pouvoient

pas encore être extirpés. Il rendit une ordonnance, par laquelle il paroît que les trois états étoient consultés, quand il étoit question de matières où le peuple avoit quelque intérêt.

Mais le vif desir qu'avoit ce roi si vertueux, d'épargner le sang des peuples, en cimentant la paix avec les princes chrétiens, l'engagea à faire des traités que la raison d'état et la politique n'approuveront que très-difficilement. Il céda au roi d'Arragon la souveraineté sur le Roussillon et la Catalogne, pour les droits que ce prince prétendoit avoir sur le Languedoc et sur différentes villes. Il fit plus à l'égard du roi d'Angleterre. Il lui céda le Limosin, le Périgord, le Querci, l'Agénois, à charge d'en faire hommage-lige aux rois de France; tandis que le monarque anglais, Henri III, renonça seulement aux droits qu'il pouvoit avoir sur la Normandie, l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou.

Il sera bon de remarquer ici qu'on distinguoit trois sortes d'hommages : l'hommage *plane*, ou *simple*, très-peu connu, qui obligeoit seulement à n'attaquer, ni directement ni indirectement, le seigneur à qui on l'avoit prêté: l'hommage *ordinaire*, qui obligeoit le vassal

vassal au service de cour, de plaids, et de guerre : l'hommage-*lige*, qui imposoit les mêmes obligations, avec cette différence, que le vassal ordinaire devoit au suzerain le service militaire, pendant quelque temps seulement de la guerre que celui-ci avoit à soutenir, et que le vassal-lige devoit ce service pour tout le temps de la guerre.

Après la mort de l'empereur Conrad IV, empoisonné dit-on, par Mainfroi, son frère naturel, celui-ci avoit pris possession du royaume de Naples, au préjudice de Conradin, son neveu. Cette couronne étant regardée comme un fief du saint siége, le pape l'offrit à Louis, qui la refusa. Mais le comte d'Anjou, à qui la même offre fut faite, se laissa éblouir ; et le roi, soit par respect pour le saint siége, soit pour ne pas mettre d'obstacle à la fortune de son frère, consentit à l'établir sur le trône de Naples.

La France ne pouvoit qu'être paisible et florissante, sous un monarque si juste, si bienfaisant, et si religieux. Malheureusement, des nouvelles accablantes qu'on reçut de la Palestine, touchèrent sensiblement son cœur. Les chrétiens battus par les mahométans, perdoient tous les jours les places qu'ils avoient conquises. Le zèle du roi s'en-

flamma : une autre croisade fut résolue. Il partit avec ses trois fils aînés; et au lieu d'aller en Egypte ou en Palestine, il tourna vers Tunis, desirant et espérant de convertir le roi de ce royaume mahométan. Mais la peste se mit dans son camp : un de ses fils mourut; un autre fut dangereusement malade; et il fut lui-même frappé du coup qui l'enleva à ses peuples. De six fils qu'il avoit eus, il en restoit trois. Le sixième, nommé Robert, comte de Clermont, épousa Béatrix de Bourgogne, fille de Jean de Bourgogne, et d'Agnès de Bourbon. De ce mariage sortit la branche de Bourbon qui, un peu plus de trois cents ans après, monta sur le trône.

Avant son départ, Louis avoit fondé l'hospice des Quinze-Vingts. On a dit, mais sans preuve, que ce fut en faveur des gentilshommes français, à qui les Sarasins avoient fait crever les yeux. L'établissement de la police de Paris commença dans ce même temps. Etienne Boileau étoit alors prévôt de cette ville. Il y eut sous ce règne deux maréchaux de France : quand l'un d'eux venoit à manquer, on le remplaçoit.

Ce saint roi laissa à Philippe, son fils aîné, des maximes sur le gouvernement, écrites de sa main, qui portent l'em-

preinte de la piété la plus tendre, et de l'amour le plus vif pour les peuples. Il n'est assurément aucun prince de son siècle, qu'on puisse lui comparer dans l'art de régner. Je ne puis m'empêcher de présenter ici le portrait qu'en a tracé le président *Hénault*. « Le P. *Daniel* a raison, dit-il: *Saint-Louis a été un des plus grands et des plus singuliers hommes qui aient jamais été.* En effet, ce prince, d'une valeur éprouvée, n'étoit courageux que pour de grands intérêts. Il falloit que des objets puissans, la justice ou l'amour de son peuple, excitassent son ame qui, hors de là sembloit foible, simple et timide. C'est ce qui faisoit qu'on le voyoit donner des exemples du plus grand courage, quand il combattoit les rebelles, les ennemis de son état ou les infidèles: c'est ce qui faisoit que tout pieux qu'il étoit, il savoit résister aux entreprises des papes et des évêques, quand il pouvoit craindre qu'elles n'excitassent des troubles dans son royaume: c'est ce qui faisoit que sur l'administration de la justice, il étoit d'une exactitude digne d'admiration. Mais quand il étoit rendu à lui-même, quand il n'étoit plus que particulier, alors ses domestiques devenoient ses maîtres; sa mère lui commandoit, et les pratiques de la dévotion la plus sim-

ple remplissoient ses journées. A la vérité, toutes ces pratiques étoient ennoblies par les vertus solides et jamais démenties, qui formèrent son caractère. »

An de J. C. 1270. *Philippe III*, surnommé *le Hardi*, étoit encore en Afrique, lorsqu'il succéda à son père. Il y rendit une ordonnance touchant la majorité des rois, fixée à quatorze ans : mais elle n'eut point lieu. Après avoir battu les infidèles, et fait avec eux une trève de dix ans, il revint en France. Alphonse, son oncle, comte de Poitiers, et sa femme étant morts sans héritiers, tous leurs domaines, qui comprenoient le Poitou, l'Auvergne, une partie de la Saintonge, le pays d'Aunis, et le comté de Toulouse, furent réunis à la couronne. Mais Philippe ne put conquérir la Sicile que Pierre d'Arragon avoit usurpée sur le roi de Naples, son oncle, après le fameux massacre des Français, connu sous le nom de *vêpres siciliennes*. Ce prince mourut à Perpignan, au retour de son expédition dans l'Arragon. Il ne sera pas inutile de remarquer ici, avec le président *Hénault*, que sous son règne la loi des apanages commença à être mieux expliquée, par un arrêt rendu au sujet du comté de Poitiers, adjugé au roi, au préjudice de Charles d'Anjou, son oncle.

« Sous les deux premières races, dit cet auteur, les enfans des rois partageoient également la couronne entre eux. Sous le commencement de la troisième, l'inconvénient de ces partages fit prendre le parti de démembrer quelques portions des terres, dont le fils puîné auroit la propriété. Mais à mesure que les principes de la vraie politique se perfectionnèrent, l'inconvénient du démembrement d'une partie de la couronne s'étant fait sentir davantage, les partages ou apanages dont l'apanagé pouvoit auparavant disposer comme de son bien, devinrent une espèce de majorat ou de substitution, et furent enfin chargés de retour à la couronne, à défaut d'*hoirs*... Cette loi se trouve établie par l'arrêt, dont on vient de parler. Ce fut entre Charles d'Anjou, roi de Sicile, et Philippe *le Hardi*, son neveu, au sujet du comté de Poitiers. Charles prétendoit à ce comté, comme plus proche héritier d'Alphonse, dernier décédé, lequel étoit son frère, au lieu que Philippe n'étoit que son neveu. Mais l'arrêt prononça en faveur de Philippe, sur ce principe, que toutes les fois que le roi faisoit don à un de ses puînés, de quelque héritage, et que le donataire ou apaganiste mouroit sans héritiers, l'héritage retournoit

au donateur roi, ou à son héritier à la couronne, sans que le frère de l'apanagiste y pût rien prétendre.

An de J. C. 1285. *Philippe IV*, dit *le Bel*, fils aîné et successeur de Philippe *le Hardi*, prit le titre de roi de Navarre, parce qu'il avoit épousé Jeanne, héritière de ce royaume, de la Champagne et de la Brie, par la mort de son père Henri. La bonne intelligence régnoit entre la France et l'Angleterre, depuis le traité de Saint-Louis avec Henri III. Mais ces deux nations rivales ne pouvoient vivre long-temps en paix.

Des vaisseaux normands ayant été insultés par les Anglais, Philippe envoya demander satisfaction à Edouard I, qui refusa de rendre justice, et qui, après avoir été cité deux fois à la cour des pairs, ne comparut point. Assitôt que les délais de la citation furent expirés, on confisqua la Guienne, et l'on arrêta Gui, comte de Flandre, qui avoit traité secrètement avec le monarque anglais. Le comte de Valois, frère du roi, fut envoyé en Guienne, et s'empara de cette province. On vit en ce même temps, la reine Jeanne marcher en personne, pour défendre la Champagne contre le comte de Bar, qu'elle força de se rendre. Il se fit une trève entre la France

et l'Angleterre. Le roi donna Marguerite sa sœur à Edouard I, et sa fille Isabelle à Edouard, fils de ce prince, avec la Guienne pour dot, à condition que celui-ci la posséderoit comme avoient fait ses prédécesseurs, en qualité de vassal de la couronne de France.

Le comte de Flandre, qui, pendant la guerre, avoit obtenu sa liberté, en consentant à tout ce que Philippe exigeoit, s'étoit lié de nouveau avec Edouard. On continua la guerre contre ce comte, dont presque tous les états furent conquis par le comte de Valois. Le vainqueur lui persuada de venir trouver le roi. Mais Philippe, sans avoir égard à la parole que son frère avoit donnée au vaincu, fit arrêter celui-ci prisonnier avec ses deux fils, et réunit la Flandre à la couronne.

Bientôt les Flamands, opprimés par les vexations du gouverneur français, prirent les armes, ayant à leur tête un simple tisserand de Bruges, nommé *Pierre Leroi*, et remportèrent une célèbre victoire à Courtrai. Robert d'Artois, qui commandoit l'armée française, les plus grands seigneurs, et vingt mille Français périrent dans cette bataille. Philippe marcha en personne contre les Flamands, et les battit à Mons-en-Puelle.

On traita avec eux : leur comte, qui fut mis en liberté, étant mort presqu'en même temps, son fils aîné fut rétabli dans ses états, à condition qu'il en feroit hommage à la couronne ; et Philippe retint pour les frais de la guerre, Lille, Douai, Orchies, et Béthune.

Durant cette guerre, les grands démêlés de Philippe et de Boniface VIII, pontife emporté et plein d'ambition, avoient éclaté, et devinrent ensuite très-vifs. J'en ai donné ailleurs les détails les plus essentiels ; et je me bornerai à dire ici que ce prince mériteroit des éloges, s'il s'étoit contenté de résister au pape avec fermeté. Mais naturellement fier et violent, il passa quelquefois les bornes de la décence et de la modération. Ces querelles avoient engagé Philippe à assembler les trois états du royaume. On croit que ce fut pour la première fois que le tiers-état, ou les communes furent convoquées.

Au milieu de ces troubles, Philippe n'avoit pas laissé de s'appliquer à réformer les abus. Il défendit pour toujours les duels en matière civile, et rendit sédentaire à Paris le parlement, qui avoit été jusqu'alors *ambulatoire* et suivant la cour. Peu de temps après, de concert avec le pape Clément V, il abolit

l'ordre des Templiers, qui perdirent leur existence dans toutes les parties de l'Europe, où ils étoient établis. Les crimes dont on accusoit ces religieux militaires, possesseurs de richesses immenses, sont trop monstrueux, pour qu'il soit bien aisé de les en croire coupables. En ce même temps, le comté de Lyon fut réuni à la couronne, par la conquête qu'en fit Louis, fils aîné de Philippe, sur Pierre de Savoie, archevêque de cette ville, à qui on laissa, ainsi qu'à son chapitre, la qualité de comte de Lyon.

Le comte de Flandre ayant refusé de payer huit cent mille livres qu'il devoit, le roi fit de grands préparatifs de guerre. Sous ce prétexte, on leva des sommes considérables d'argent, et l'on altéra les monnoies. Ce dernier moyen avoit été plusieurs fois mis en usage, pour remédier à l'épuisement des finances, et avoit causé des séditions et des soulèvemens. Sur ces entrefaites Philippe mourut, après avoir vigoureusement soutenu les droits de sa couronne, mais peu regretté de ses peuples, qu'il avoit rendus malheureux. Sous son règne, l'autorité royale fit de grands progrès, et avança la ruine du gouvernement féodal.

An de J. C. 1314. Son fils aîné, *Louis X*, surnommé *le Hutin*, étoit déjà roi de Navarre, par la mort de sa mère, héritière de ce royaume, lorsqu'il monta sur le trône de France. Quoiqu'il eût atteint sa vingt-troisième année, le comte de Valois, son oncle, s'empara de toute l'autorité, et commença par en faire un abus bien criminel. L'altération des monnoies avoit été conseillée au feu roi par deux Florentins. On l'imputa à Enguerrand de Marigni, surintendant des finances. Le comte de Valois n'aimoit pas ce ministre. Sur des accusations vagues, et dénuées de preuves, il le fit condamner à être pendu : ce qui fut exécuté à Montfaucon ; gibet que Marigni lui-même avoit fait dresser.

Louis continua la guerre sans succès contre le comte de Flandre ; et sous le prétexte de cette guerre, le peuple fut accablé d'impôts. Les offices de judicature furent vendus, et les habitans de la campagne, qui étoient encore serfs, se virent forcés d'acheter leur liberté. Une maladie violente emporta le jeune roi, qui ne laissa qu'une fille, de Marguerite de Bourgogne, sa première femme. Mais la reine, Clémence de Hongrie, étoit grosse.

Philippe, comte de Poitiers, frère du feu roi, fut nommé régent du royaume de Navarre, pendant la minorité de Jeanne de Navarre, sa nièce, fille et héritière, quant à ce royaume, de Louis *Hutin*. On lui donna aussi la régence du royaume de France, en attendant que la reine fût accouchée. Elle mit au monde un prince qui fut nommé Jean, et qui ne vécut que huit jours. Alors il s'éleva de grandes contestations, touchant la succession à la couronne. Eudes de Bourgogne, oncle, par sa sœur, de Jeanne fille de Louis, prétendoit qu'elle devoit succéder à son père, à l'exclusion de Philippe, oncle de cette princesse. Mais dans une assemblée nombreuse des trois ordres de l'état, il fut décidé que la loi salique ne permettoit pas aux femmes de succéder à la couronne; et par conséquent Philippe, frère du feu roi, fut unanimement déclaré roi de France.

Philippe V, dit *le Long*, fut donc couronné. Il termina les démêlés qui, depuis seize ans, divisoient la France et la Flandre. Les Juifs et les lépreux furent accusés d'avoir voulu empoisonner les puits et les fontaines du royaume, à l'instigation des rois de Tunis et de Grenade, mahométans, qui

An de J. C. 1316.

craignoient que Philippe n'entreprît une nouvelle croisade. On fit périr par le feu un grand nombre de Juifs, et l'on confisqua les biens des *Ladreries*, hôpitaux des lépreux. Ce prince mourut sans postérité, après avoir rendu plusieurs ordonnances très-sages, et avoir formé le projet, que la mort l'empêcha d'exécuter, d'établir dans tout le royaume un même poids, une même mesure, et une même monnoie.

An de J. C. 1322. *Charles IV*, son frère, surnommé *le Bel*, lui succéda sans opposition. Il fit une recherche sévère des financiers, presque tous lombards et italiens, et confisqua leurs biens. La Guette, receveur-général des finances, avoit acquis de grandes sommes dans le maniement des deniers du roi. Il fut mis à la question; et il y mourut, sans avouer où il avoit caché ses trésors.

Un château en Guienne, qu'Edouard II prétendoit lui appartenir, ralluma la guerre entre la France et l'Angleterre. Le comte de Valois, oncle du roi, passa dans cette province, y enleva plusieurs places aux Anglais, et y fut frappé d'une grande maladie. Les remords qu'il témoigna, en mourant, sur l'exécution d'Enguerrand de Marigni, justifièrent ce ministre, dont la mémoire fut réha-

bilitée, et les biens rendus à sa maison. Sur ces entrefaites, Edouard fut détrôné, par l'autorité du parlement d'Angleterre; et son successeur, Edouard III, fit la paix avec la France.

Une année avant sa mort, Charles *le Bel* érigea en duché Pairie la baronnie de *Bourbon*, en faveur de Louis I, fils aîné de Robert de France, sixième fils de S. Louis. *J'espère*, dit le roi dans ses lettres d'érection, *que les descendans du nouveau duc contribueront, par leur valeur, à maintenir la dignité de la couronne.* Ces paroles, dit le président *Hénault*, ont l'air d'une prédiction pour Henri IV.

Charles mourut, sans laisser aucun enfant mâle, et fut le dernier roi de la branche aînée de cette troisième race, que l'on peut appeller la branche proprement dite *des Capétiens*. La plus grande partie du royaume étoit alors soumise au gouvernement monarchique. Mais il y avoit encore quatre grands vassaux redoutables; les ducs de Guienne, de Bourgogne, de Bretagne, et le comte de Flandre. La France essuya bien des revers, avant que ces fiefs fussent entièrement réunis à la couronne, et qu'elle eût repoussé hors de son sein les ennemis étrangers, qui ne cessoient de le déchirer.

Bientôt nous croirons toucher au moment où la monarchie va être anéantie. Mais plus nous aurons vu cette nation française affoiblie, abbattue, humiliée; plus nous en admirerons le courage, l'intrépidité, le génie et les ressources, lorsque nous la verrons se relevant tout-à-coup avec gloire, reprendre son premier éclat et son ancienne vigueur. Il nous sera d'ailleurs bien aisé de remarquer, en la voyant sur le penchant de sa ruine, qu'elle aura été presque toujours réduite à cet état déplorable, moins par les forces seules des puissances étrangères, que par celles des naturels du royaume, sujets ou stipendiaires des rois d'Angleterre, ou par celles de ses propres enfans, divisés par les factions, possédés de l'esprit de révolte, agités de la fureur des discordes civiles.

Isabelle, fille de Philippe *le Bel*, avoit été mariée, comme je l'ai déjà dit, à Edouard II, roi d'Angleterre. Ses trois frères, qui avoient régné successivement après leur père, étant morts sans enfans, Edouard III, fils d'Isabelle, prétendit à la couronne de France par sa mère, à l'exclusion de Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe *le Bel*, et par conséquent cousin-germain lui-même des trois derniers

rois. Edouard auroit dû se rappeller que, dans une pareille contestation qui s'étoit élevée entre Jeanne, fille de Louis *Hutin*, et Philippe *le Long*, frère de ce même Louis, les trois ordres de l'état avoient décidé que la loi salique excluoit les femmes de la couronne. Aussi, les douze pairs et les barons du royaume, rejettèrent unanimement les prétentions, non moins injustes que ridicules, du monarque anglais; et *Philippe VI*, dit *de Valois*, fut couronné au gré de toute la nation.

Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il rendit à Jeanne, fille de Louis *Hutin*, le royaume de Navarre, dont Philippe *le Long*, et Charles *le Bel* avoient joui, et qui, selon les loix d'Espagne, appartenoit à cette princesse : par ce moyen son mari, Philippe, comte d'Evreux, devint roi de Navarre. Mais Philippe *de Valois*, s'accommoda dans la suite avec elle, à l'égard des comtés de Champagne et de Brie, dont elle étoit héritière, et les conserva, en lui donnant d'autres terres en France. C'est là l'époque de l'union irrévocable de ces deux provinces à la courone. An de J. C. 1328.

Philippe brûloit de se signaler par quelque exploit militaire. Les Flamands s'étant révoltés contre Louis,

leur comte, celui-ci vint implorer son secours. Le roi marcha en personne contre les rebelles., les défit complétement près de Cassel, et les força de reconnoître Louis pour leur souverain. Cette victoire enhardit Philippe à sommer le roi d'Angleterre, son vassal, de venir lui rendre hommage pour la Guienne et les autres fiefs relevant de la couronne. Edouard lui fit une réponse fière, qu'il accompagna d'un refus formel. Mais sur la menace que lui fit le roi de confisquer ses terres, il fut contraint de plier et d'obéir; bien résolu pourtant d'humilier Philippe, lorqu'il seroit en état d'agir à force ouverte. Voici l'occasion qui alluma bientôt, entre ces deux princes, une guerre sanglante, qui dura, à plusieurs reprises, plus de cent ans.

Le comté d'Artois, après la mort du dernier comte, appartenoit à Mahaut, sa fille, suivant la coutume de ce pays. Robert d'Artois, neveu de Mahaut, avoit fait valoir ses prétentions à ce comté, auprès de Philippe *le Bel* et de Philippe *le Long*, qui avoient rendu un arrêt solemnel contre lui. Ce même Robert, beau-frère de Philippe de Valois, revint contre ces deux jugemens authentiques, sous le prétexte de nouveaux titres qu'il représentoit. Ces titres, fabriqués par la nom-

mée *Divion*, demoiselle de Béthune, furent reconnus faux. Sur ces entrefaites, Mahaut et sa fille Jeanne, veuve de Philippe *le Long*, moururent subitement, non sans soupçon de poison. On poursuivit ce procès, célèbre par toutes les formalités qui y furent observées. La Divion fut condamnée au feu, et Robert ajourné au parlement. Il auroit pu profiter de l'indulgence de Philippe : mais il se montra constamment opiniâtre, et refusa de comparoître. Le roi tint alors son lit de justice au Louvre, et prononça contre lui l'arrêt qui le condamnoit au bannissement, et qui portoit la confiscation de ses biens.

Robert sortit du royaume, le cœur plein de projets de vengeance. Après avoir tenté vainement de faire assassiner le roi, la reine, et le duc de Normandie, leur fils aîné; après avoir erré pendant trois ans dans les Pays-Bas, il se retira auprès du roi d'Angleterre, et l'engagea à prendre le titre de roi de France, et à déclarer la guerre à Philippe. Edouard n'y étoit que trop disposé. Il prit pour prétexte la restitution de quelques terres de la Guienne, mit dans son parti les Flamands, l'empereur Louis de Bavière, le comte de Hainaut, et vint fondre sur la Picardie. Philippe se jetta

sur la Flandre, tandis que son fils ravageoit le Hainaut. Mais il perdit sur mer la bataille de l'Ecluse, par le défaut de concert entre les deux amiraux qui commandoient la flotte française, forte de six vingts vaisseaux.

Une trève d'un an suspendit les hostilités. La guerre recommença au sujet des troubles de la Bretagne, que le comte de Montfort, frère du dernier duc, disputoit à sa nièce, mariée au comte de Blois, neveu de Philippe. Cette province fut saccagée par les Français et par les Anglais. On fit une seconde trève : mais elle ne tarda pas à être rompue.

Le roi avoit appris qu'Olivier de Clisson, et quelques seigneurs bretons étoient d'intelligence avec le roi d'Angleterre. Il les fit tous décapiter sans aucune formalité. Edouard, pour les venger, reprit les armes. Conduit par Geoffroi d'Harcourt rebelle à la France, il fit une descente en Normandie, et s'avança jusqu'à Paris. Mais se voyant sur le point d'être accablé, il voulut se retirer en Flandre, et passa la Somme à gué, poursuivi par l'armée française. L'intention de Philippe étoit de donner quelques momens de repos à ses troupes. Malheureusement, le comte d'Alençon, son frère, marcha toujours en avant malgré les ordres du

roi ; et l'action s'engagea, près du village de Créci. Philippe y fit des prodiges de valenr : il perdit son sang par une blessure, et fut entraîné malgré lui hors du champ de bataille. Trente mille français, et douze cents princes, seigneurs, ou chevaliers, périrent dans ce funeste combat, où l'on croit que les Anglais firent pour la première fois usage de l'artillerie.

Edouard courut aussitôt mettre le siége devant Calais. Jean de Vienne, gouverneur de cette place, fit pendant onze mois la plus vigoureuse résistance. Mais les assiégés, pressés par la famine, réduits à manger des chats et des souris, demandèrent à capituler. Le cruel Edouard voulut qu'ils se rendissent à discrétion. Mauni et plusieurs de ses chevaliers vinrent à bout de le fléchir. Le monarque anglais consentit à faire grace aux Calaisiens, pourvu que six des plus notables vinssent, la corde au cou, s'offrir à la mort, pour sauver leurs compatriotes. Eustache de Saint-Pierre, Jean d'Aire, son cousin, les deux frères Wisant, leurs parens, et deux autres généreux citoyens, dont il est fâcheux que l'histoire n'ait pas conservé les noms, ne balancèrent point à se dévouer, et se rendirent au camp des Anglais. Edouard

ordonna leur supplice. Mais la reine se jettant aux pieds de son époux, désarma sa colère, et obtint la grace de ces illustres victimes.

La misère des peuples ne pouvoit qu'être la suite fâcheuse de tant de revers. Philippe avoit été, au commencement de son règne, l'idole de ses sujets. Sur la fin de ses jours, il leur devint odieux par des impositions excessives, et des altérations dans la monnoie. C'est à lui qu'on rapporte l'origine de la gabelle. Cependant, suivant le président *Hénault*, il paroît que Philippe *le Long* mit, le premier, un impôt sur le sel : Philippe *de Valois* ne fit que l'augmenter. Ce monarque réunit à la couronne les comtés d'Anjou et du Maine, qu'il tenoit de Marguerite sa mère, fille de Charles, roi de Naples. Le Dauphiné fut cédé à la France en toute souveraineté, à condition que celui des enfans du roi, qui en jouiroit, prendroit le nom de *dauphin*.

An de J. C. 1350.

Les désastres de la France ont commencé : ils vont s'accroître et se multiplier sous le roi *Jean*, fils de Philippe *de Valois*. Un acte de violence qu'il fit au commencement de son règne, fut en partie la cause de tous ses malheurs. Le connétable Raoul, comte d'Eu, et de

Guines, ayant été accusé d'avoir traité avec l'Angleterre, Jean lui fit trancher la tête, sans qu'on observât les formes de la procédure, et nomma connétable Charles d'Espagne de Lacerda, à qui il donna le comté d'Angoulême. Charles d'Evreux, roi de Navarre, bien justement surnommé *le Mauvais*, prétendit avoir ce comté pour la dot de sa femme, fille du roi. Il fit assassiner Charles d'Espagne, disparut de la cour, et leva bientôt l'étendart de la révolte.

Jean, résolu de se venger de ce perfide vassal et de ce gendre dénaturé, feignit de se réconcilier avec lui, et l'invita à la réception du duc de Normandie, son fils, qui portoit déjà le nom de dauphin. Le roi de Navarre s'étant rendu à Rouen, Jean l'y fit arrêter prisonnier, avec les seigneurs de sa suite, et eut l'imprudence d'en livrer quatre au dernier supplice. Aussitôt le frère du roi de Navarre, et ce même Geoffroi d'Harcourt, qui avoit introduit l'Anglais dans le royaume, et à qui Philippe *de Valois* avoit pardonné sa révolte, passèrent en Angleterre, et reconnurent Edouard pour roi de France. Le prince de Galles, son fils, surnommé *le Prince Noir*, vint ravager le Limosin, l'Auvergne, le Berri et le Poitou. Jean marcha contre lui ; l'attei-

gnit à deux lieues de Poitiers, et se laissant emporter par la fougue de son caractère, lui livra bataille dans des vignes, d'où il ne pouvoit se sauver. La fleur de la nation française périt en combattant autour du roi, qui, couvert de blessures, épuisé de forces, fut fait prisonnier.

A la nouvelle de ce revers terrible, Charles, dauphin, assembla les états-généraux, pour demander les secours nécessaires. Il s'y forma un parti factieux, dont les chefs étoient Robert Lecocq, évêque de Laon, Pecquigni, Vidame d'Amiens, et Marcel, prévôt des marchands de Paris. Avides de s'emparer du gouvernement et des finances, ils ne voulurent accorder un subside, qu'en forçant le dauphin à destituer le chancelier et les premiers magistrats.

Sur ces entrefaites, le roi Jean, prisonnier à Bordeaux, conclut heureusement une trève de deux ans avec l'Angleterre. Mais le roi de Navarre, sorti de sa prison de Rouen, revint à Paris, où il attenta sur la vie de l'héritier du trône, et leva une armée. D'un autre côté, les paysans se soulevèrent contre la noblesse (c'est la faction appellée *la Jacquerie*); et les Parisiens, toujours animés par Marcel, se livrèrent à tout

l'emportement de la révolte. Les maréchaux de Normandie et de Champagne tombèrent sous les coups de ce séditieux, en présence et dans la chambre même du dauphin, qui, devenu majeur avoit pris le titre de régent. Ce prince abandonna la capitale, et se retira à Compiègne, où il assembla les états-généraux. Les Parisiens y furent généralement condamnés ; et plusieurs provinces accordèrent un subside considérable.

Cependant le roi de Navarre, maître absolu dans Paris, s'y portoit aux excès les plus révoltans. Les séditieux, fatigués d'obéir à un homme si tyrannique et si méchant, le forcèrent de sortir de cette capitale. Marcel étant allé le trouver secrètement, s'engagea à l'y introduire, et à le faire couronner roi de France. Au jour marqué pour l'exécution de leur dessein, le prévôt des marchands se rendit de nuit à la porte Saint-Antoine. Mais Jean Maillard, fidèle et courageux citoyen, qui avoit été averti de ce noir complot, suivit les pas du scélérat, et lui fendit la tête d'un coup de hache. Dès ce moment, la rebellion fut étouffée. Le dauphin rentra dans Paris aux acclamations de tout le peuple, et accorda une amnistie générale, en exceptant seulement les séditieux les plus mutins.

Le roi Jean, prisonnier à Londres, avoit fait un traité capable de ruiner la monarchie. Il avoit cédé au roi d'Angleterre la Normandie, la Guienne, la Saintonge, le Périgord, le Querci, le Limosin, le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine etc., et s'étoit engagé à payer quatre millions d'écus d'or pour sa rançon. Le dauphin, régent, convoqua les états-généraux, qui frémissant à la lecture de ce traité, le rejettèrent unanimement.

On devoit s'attendre à revoir en France, Edouard les armes à la main. Il y rentra en effet à la tête de cent mille hommes. Le dauphin, loin d'engager une bataille, de laquelle dépendoit le sort de la monarchie, le força, par une bien sage lenteur, à faire la paix, qui fut conclue à Bretigni. La Guienne, le Poitou, la Saintonge, le Limosin demeurèrent en toute propriété à Edouard, qui renonça à ses prétentions sur la couronne de France, sur la Normandie, le Maine, la Touraine et l'Anjou; et le roi Jean recouvra sa liberté après quatre ans de prison.

Ce prince venoit de perdre dans le royaume tout ce que Philippe Auguste avoit conquis sur les Anglais. Mais il acquit la Bourgogne, par la mort du jeune

jeune Philippe de Rouvre, dont il fut l'héritier, en qualité de plus proche parent, et la réunit à la couronne. Il la donna, peu de temps avant sa mort, à Philippe, son troisième fils, à titre d'apanage, réversible à la couronne faute d'*hoirs* mâles ; imprudence grossière, qui causa bien des malheurs à la France. Ce monarque étoit vaillant, sincère, généreux, équitable, mais peu prévoyant, mauvais politique, et d'un caractère trop impétueux. Il nous a laissé cette maxime bien précieuse, qu'il répétoit souvent : *Si la justice et la bonne foi étoient bannies du reste du monde, il faudroit qu'on retrouvât ces vertus dans la bouche et dans le cœur des rois.*

Charles V, surnommé *le Sage*, le même qui avoit été régent du royaume, durant la captivité de son père, en fut le restaurateur. L'art de connoître les hommes et de les gouverner, l'a rendu le modèle des rois. A peine fut-il monté sur le trône, que le roi de Navarre renouvella sur le duché de Bourgogne, de vaines prétentions, qu'il avoit déjà fait valoir. Mais il fut battu, entre Evreux et Vernon, par le célèbre Duguesclin; et la paix lui fut accordée. Au de J. C. 1364.

Les gens de guerre commettoient en

temps de paix, sous le nom de *grandes compagnies* ou de *Malandrins*, toutes sortes de brigandages et d'horreurs. Pour ne pas les licencier, Charles mit à leur tête le brave chevalier, et les envoya au secours de Henri de Transtamare, contre son frère Pierre *le Cruel*, devenu par ses tyrannies le fléau de la Castille. Le royaume, alors tranquille, vit le monarque entièrement occupé du soin d'en réparer les malheurs, par la sagesse de son gouvernement. L'agriculture fut ranimée, le commerce favorisé, les subsides considérablement diminués; et l'état reprenoit insensiblement des forces et de la splendeur.

Mais la paix fut bientôt rompue entre la France et l'Angleterre. Le prince de Galles, à qui son père avoit donné la principauté d'Aquitaine, mit une imposition générale sur toutes les terres de sa souveraineté; vexation que la noblesse n'avoit point éprouvée sous les rois de France. Le comte d'Armagnac, et plusieurs autres seigneurs en portèrent leurs plaintes à Charles. Le prince de Galles fut cité à la cour des pairs; et sur son refus de comparoître, les terres qu'il possédoit en France, furent confisquées.

Alors la guerre se ralluma. Malgré les premiers succès des armes françaises,

une armée ennemie vint ravager l'Artois, la Picardie, la Champagne, et s'avança jusqu'aux portes de Paris. Mais Duguesclin, rappellé d'Espagne, fut fait connétable, battit par-tout les Anglais, et, dans la campagne suivante, leur enleva leurs anciennes conquêtes. Tout ce que le roi Jean avoit perdu, rentra sous la domination de Charles. Montfort, duc de Bretagne, allié d'Edouard, et peu aimé de ses sujets, avoit été déclaré rebelle par arrêt du parlement, et fut dépouillé de ses états. Le pape Grégoire XI s'efforça de réconcilier les deux rois, et obtint une trève.

Charles, adoré de ses peuples, ne s'appliquoit qu'à conserver leur amour, en faisant le bonheur de ses sujets, le bien et la gloire de la monarchie. Il amassa des trésors, par son économie; rendit la fameuse ordonnance, par laquelle les rois sont déclarés majeurs à quatorze ans, et fit construire trente-cinq gros vaisseaux de ligne, et une infinité d'autres bâtimens.

Dans l'intervalle de la trève, le prince de Galles et son père Edouard moururent. Aussitôt qu'elle fut expirée, cinq armées françaises portèrent la terreur en divers endroits. Calais et Bordeaux étoient tout ce que les Anglais possédoient de

leurs anciennes conquêtes. Le roi de Navarre, dont toutes les places furent saisies, sur les preuves qu'on eut qu'il avoit voulu faire empoisonner le roi, leur livra Cherbourg. Le port de Brest leur avoit été vendu par le duc de Bretagne, qui s'étoit réfugié chez eux. Charles confisqua ce duché, qu'il voulut réunir à la couronne, sauf le droit des enfans de Charles de Blois. Mais les Bretons, qui haïssoient Montfort, passant tout-à-coup au plus vif attachement, rappellèrent ce duc, qui renouvella sa ligue avec l'Angleterre, et sut se maintenir dans ses états.

Les Anglais s'étant montrés dans les provinces méridionales, Duguesclin y fut envoyé, et y périt de maladie, en assiégeant Châteauneuf de Rendon, forteresse du Gévaudan sur les frontières d'Auvergne. Charles, plein d'estime pour ce digne chevalier, qui avoit été le défenseur et la gloire de l'état, le fit enterrer dans le tombeau des rois de France, à Saint-Denis.

Quelques mois après, le sage monarque fut enlevé à ses peuples. Charles *le Mauvais* l'avoit empoisonné, lorsqu'il n'étoit encore que dauphin. Un médecin suspendit l'effet du poison, en lui ouvrant le bras, et dit que quand cette

plaie se fermeroit, le roi mourroit; ce qui arriva effectivement. *Je ne trouve les rois heureux*, disoit ce prince, *qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien.* La foiblesse de sa santé ne lui permit point de paroître à la tête de ses armées, dont il donna le commandement au connétable Duguesclin. Mais du fond de son cabinet, il sut, par sa rare prudence, réparer les malheurs du royaume, et reprendre sur les Anglais tout ce que ses prédécesseurs avoient perdu. La gloire de ce règne fut, comme le dit le président *Hénault*, d'avoir eu en même temps le monarque le plus sage, et le général le plus habile. Charles mérite particulièrement cet éloge, qui doit servir d'instruction à tous les rois; c'est que jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins gouverner que lui.

Mais la France va être accablée des plus affreux revers : elle va devenir un théâtre d'horreurs inouies, et présenter, dans un bouleversement général, l'image du chaos. *Charles VI* n'avoit que douze ans, lorsqu'il succéda à son père. Les ducs d'Anjou, de Berri, et de Bourgogne, frères du dernier roi, et le duc de Bourbon, son beau-frère, se disputèrent vivement la régence. On tint

An de J. C. 1380.

au palais un conseil, où il fut réglé que le roi seroit sacré dans quelque mois; que jusqu'à cette époque, le duc d'Anjou gouverneroit en qualité de régent, et qu'après le sacre, le roi gouverneroit en son propre nom, par le conseil de ses quatre oncles.

Le duc d'Anjou, prince violent et d'une avarice insatiable, non content de s'emparer du trésor de Charles V, qu'on fait monter à plus de cent soixante-dix millions de notre monnoie, causa des révoltes dans Paris par l'augmentation des impôts. Les Anglais, ligués avec les Bretons, profitèrent de ces nouveaux troubles, pour échapper au péril qui les menaçoit dans l'intérieur du royaume. On fit la paix avec Montfort, qui vint à Paris demander pardon, et rendre hommage de son duché de Bretagne. Bientôt après, le duc d'Anjou, adopté par Jeanne, reine de Naples, partit pour l'Italie, et y périt, après avoir fait de vains efforts pour s'établir sur ce trône.

Charles, devenu majeur, gouverna par les conseils des ducs de Berri et de Bourgogne. Il tailla en pièces les Flamands, rebelles contre leur prince, qui étant mort peu de temps après sans enfans mâles, laissa ses possessions à sa

fille unique, épouse du duc de Bourgogne. Les Parisiens persistoient toujours dans leur révolte. Ces séditieux, qu'on appelloit *Maillotins*, presque tous de la lie du peuple, s'abandonnèrent à des excès sans nombre, pendant l'absence du roi. Au retour de son expédition, Charles fit punir les principaux, et ordonna à tous les mutins de déposer leurs armes aux Louvre. Il s'en trouva de quoi armer cent mille hommes.

En ce même temps la trève conclue entre la France et l'Angleterre, fut rompue, à l'occasion du schisme, causé par la double élection des papes Clément et Urbain, et dont j'ai parlé ailleurs. On fit au port de l'Ecluse un armement considérable, pour aller fondre sur l'Angleterre. Charles étoit à la tête de cette entreprise. Mais elle manqua, par la jalousie du duc de Berri, qui n'arriva à l'armée, que quand la saison ne permettoit plus de mettre à la voile.

Le roi gémissoit depuis long-temps d'être maîtrisé par ses oncles. Il prit lui-même les rênes du gouvernement, et mit à la tête du conseil le connétable de Clisson, qui avoit été frère d'armes de Duguesclin. Pierre de Craon, seigneur puissant et vicieux, ayant été disgracié, et attribuant sa disgrace au connétable,

le fit assassiner, et se retira chez le duc de Bretagne, ennemi de Clisson. Le connétable, dont les blessures n'avoient pas été dangereuses, guérit. Charles jura de le venger, et marcha contre le duc de Bretagne, sur le refus que fit celui-ci de lui livrer Craon. Le roi avoit déjà laissé entrevoir quelques égaremens d'esprit. En traversant la forêt du Mans, il perdit tout-à-coup la raison, et entra dans des accès de fureur. Les ducs de Berri et de Bourgogne eurent alors l'administration des affaires, à l'exclusion du duc d'Orléans, frère du roi. Une trève de vingt-huit ans fut conclue avec Richard II, roi d'Angleterre, qui épousa Isabelle, fille de Charles. Elle fut confirmée, quelques années après, par Henri IV, successeur de Richard détrôné.

Le duc d'Orléans ayant enlevé au duc de Bourgogne une partie de son crédit, ces deux princes devinrent ennemis mortels, et pensèrent causer l'extinction totale de la monarchie. Le premier avoit des liaisons suspectes avec la reine Isabelle de Bavière ; femme née pour la ruine de la France, où, pour me servir de l'expression d'un historien, au lieu du flambleau de l'hymen, elle avait apporté les torches des furies. Epouse in-

fidèle, mère sans entrailles, elle oublia tous les devoirs, les devoirs les plus sacrés et les plus chers, vivant dans un désordre public, laissant manquer du nécessaire ses propres enfans. Leur gouvernante avoua un jour au roi, qui, durant tout le reste de sa vie, eut de bons intervalles, que souvent ils n'avoient ni habits, ni nourriture. *Hélas!* dit-il, *je ne suis pas mieux traité.* On assure qu'il resta plus de cinq mois, sans se coucher, et sans changer de linge. Infortuné monarque! que le sentiment de ses propres maux, et plus encore peut-être celui des maux de l'état devoient être pénibles et douloureux pour son cœur, lorsque son imagination, un peu tranquille, lui en retraçoit l'effroyable tableau! On jugera sans peine que cette vue accablante étoit seule bien capable de le faire retomber dans ses accès de délire et de fureur.

Cependant le duc de Bourgogne mourut; et l'ambitieux duc d'Orléans fut le maître de l'état, sous le titre de lieutenant-général du royaume. Mais Jean, dit *Sans-peur*, fils du duc de Bourgogne, succéda à son père dans sa haine implacable contre son rival. Il commença d'abord en scélérat hypocrite, qui vouloit gagner l'amour et l'estime du peu-

ple, par faire de très-vives représentations contre une nouvelle taille générale que proposa le duc d'Orléans. Bientôt devenu l'idole des Parisiens, il se montra avec des troupes, et força la reine et le duc d'Orléans à quitter Paris.

Les deux princes étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsqu'ils parurent se réconcilier de bonne foi. Ils couchèrent dans le même lit, communièrent à la même messe, signèrent un acte de confraternité inviolable; et le lendemain le duc de Bourgogne fit assassiner le duc d'Orléans. Bien plus, il eut l'audace de triompher après son crime. Il revint à Paris, avec un appareil de guerre; y entra aux acclamations du peuple, et trouva dans le cordelier Jean Petit, un orateur fanatique et mercenaire, qui osa, dans une grande assemblée, en présence du dauphin et des princes du sang, faire l'apologie de cet assassinat.

Mais plus le Bourguignon croissoit en puissance, plus il irritoit la haine des princes du sang. Le jeune duc d'Orléans résolut de venger la mort de son père. Le comte d'Armagnac, dont il étoit le gendre, se joignit à lui; et la France fut partagée entre ces deux factions des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Il se livra divers combats en divers en-

droits. Le duc de Bourgogne s'appliquant toujours à gagner la populace, avoit armé en sa faveur les bouchers de Paris, qu'on appelloit *cabochiens*, du nom de Caboche leur chef, et qui exercèrent toutes sortes de violences Les mêmes désordres régnoient dans les provinces; un vertige général paroissoit agiter tous les esprits. Le duc de Bourgogne se laissant emporter par l'envie démesurée de dominer, entreprit d'enlever le roi. Mais dès ce moment, la cour et une partie du peuple ne le regardèrent plus que comme un traître et un assassin. Il fut déclaré ennemi de l'état. Charles marcha en personne contre lui : le duc se soumit : trois fois la paix fut conclue; et trois fois elle fut violée.

Henri V, qui venoit de succéder à son père sur le trône d'Angleterre, profita des divisions intestines de la France, pour rompre la trève. Il vint s'emparer d'Harfleur, et remporta une victoire complète dans les plaines d'Azincourt, où sept princes du sang, et près de huit mille gentilshommes français furent tués. Le connétable d'Albret, à l'ignorance duquel on attribue la perte de cette grande bataille, y périt. Le comte d'Armagnac eut alors l'épée de connétable, et fut nommé surintendant des finances.

Le duc de Bourgogne s'étoit déjà lié secrètement avec Henri V, lorsque la reine Isabelle, irritée de ce qu'on lui avoit enlevé un trésor, amassé aux dépens du peuple, (pourquoi ne peut-on pas jetter sur tant d'horreurs consignées dans l'histoire, un voile que la main des hommes ne puisse jamais lever?) la reine, dis-je, se ligua contre l'état avec ce même duc, l'ennemi de son mari, et de son fils Charles, dauphin. Elle établit à Amiens une cour souveraine de justice, pour qu'elle tînt lieu du parlement; et les lettres, ainsi que les mandemens, se faisoient en son nom. Alors tout fut double en France, parlement, grands-officiers, etc. Le duc de Bourgogne, introduit par un traître dans Paris, y fit un massacre horrible: les rues furent inondées de sang; le connétable, plusieurs évêques, plusieurs magistrats, une foule de citoyens furent égorgés.

Tandis que les provinces étoient également en proie aux désastres de la guerre civile, Henri V s'empara de la Normandie. Mais le duc de Bourgogne, voyant le monarque anglais devenu trop puissant par cette conquête, ne rejetta point les propositions d'accommodement que lui fit faire le dauphin. Ces deux

princes se virent sur le pont de Montereau; et dans cette entrevue, le duc tomba percé de coups. (Il seroit encore aujourd'hui bien difficile de nommer le véritable auteur de ce meurtre.) La reine Isabelle se joignit alors à Philippe *le Bon*, fils et successeur du duc de Bourgogne. Le roi d'Angleterre vint les trouver à Troyes, où l'on signa un traité, par lequel Henri devoit épouser Catherine, fille du roi, gouverner la France en qualité de régent, et succéder à Charles VI. De plus, il fut réglé qu'on poursuivroit vivement Charles, *soi-disant dauphin*, regardé comme l'ennemi de l'état. Le monarque anglais fit une entrée magnifique dans Paris, et y établit sa cour.

Le dauphin, à la tête des citoyens fidèles, avoit transféré à Poitiers le parlement et l'université, et voyoit encore dans son parti les provinces qui sont au-delà de la Loire. La bataille de Baugé en Anjou, gagnée par le maréchal de La Fayette sur les Anglais, en l'absence de Henri qui étoit retourné à Londres, ranima un peu le zèle des amis de l'héritier du trône. Henri repassa la mer, pour tâcher de se venger de cette défaite, et vint mourir à Vincennes. L'infortuné Charles VI le suivit de près au tombeau: sa mort sauva la France.

Je ne peux m'empêcher ici de faire usage d'une réflexion très-judicieuse du président *Hénault*. « Quand on compare dit-il, ces temps malheureux, on ne sauroit concevoir l'aveuglement des peuples. Ils abandonnent, sans le moindre murmure, les loix fondamentales de l'état à la fureur d'une reine déshonorée, et à l'imbécillité d'un roi sans volonté, tandis que dans d'autres temps, ils s'opposent avec véhémence à des dispositions sages, et qui sont faites pour les rendre heureux. Isabelle de Bavière est l'objet de la confiance de Parisiens; et pendant la minorité de Louis XIV, Anne d'Autriche est l'objet de leur haine. Sous Charles VI, les Français consentent à devenir sujets d'un roi d'Angleterre; et dans des temps postérieurs, ils refusent de reconnoître Henri IV, leur légitime souverain. On fait des reliques du corps de Jacques Clément, assasin de Henri III; et celui de Colbert, le père du commerce et des arts, court risque, sous Louis XIV, d'être déchiré à son enterrement. Sous la minorité de Louis XIV, la tête de Mazarin est mise à prix, et le coadjuteur est l'ami du peuple. Ce n'est pas qu'il n'y eût dans ces temps divers, des hommes sages qui gémissoient des malheurs publics. Mais ils ne

sont jamais les plus forts, parce qu'ils ne sont pas le plus grand nombre, et parce que la révolte suppose plus de chaleur, et est plus agissante que la sagesse. »

Après la mort du roi Charles VI, Henri VI, enfant de neuf mois, successeur de son père Henri V sur le trône d'Angleterre, fut proclamé à Paris roi de France, et le duc de Bedfort, son oncle, déclaré son tuteur, et régent du royaume pendant sa minorité. Les Anglais, le duc de Bourgogne, et le duc de Bretagne, qui s'étoit joint à eux contre sa propre inclination, paroissoient devoir anéantir la monarchie française. Le roi légitime, *Charles VII*, qu'on appeloit encore *soi-disant dauphin*, prit quelques places. Mais il fut battu près de Verneuil par Bedfort. An de J. C. 1422.

Une brouillerie de peu de durée survint entre le régent et le duc de Bourgogne. On en profita pour négocier un accommodement avec le duc de Bretagne, dont le frère, le comte de Richemont, fut fait connétable. Le comte de Dunois, dans la suite duc de Longueville, et chef de cette maison, fils naturel de ce duc d'Orléans assassiné par ordre du duc de Bourgogne, se signala pour la première fois contre les Anglais. Après

les avoir battus, il leur fit lever le siége de Montargis. Mais Bedfort vint avec de nouvelles troupes asssiéger Orléans, pour s'ouvrir l'entrée des provinces méridionales.

Le sort de la monarchie alloit être décidé. Charles VII abattu par les revers, pensoit à se retirer en Dauphiné, lorsqu'une jeune fille, née de parens pauvres, dans le village de Domremi, près de la petite ville de Vaucouleurs, en Champagne, vient se présenter au monarque, à Chinon en Touraine, et lui dit qu'elle est envoyée de Dieu, pour faire lever le siége d'Orléans, et le faire ensuite sacrer à Reims. Jeanne d'Arc (c'étoit le nom de cette fille, qu'on a surnommée *la Pucelle d'Orléans.*) se met à la tête des Français qu'elle remplit d'une nouvelle ardeur. Dirigée par les conseils de Dunois, elle entre dans Orléans, bat plusieurs fois les Anglais, et les force de se retirer. Après cet exploit décisif, cette héroïne presse le roi de venir se faire sacrer à Reims, quoiqu'il fallût traverser quatre-vingts lieues de pays occupé par les Anglais. Ils sont battus à Pataï, où le comte de Richemont fait prisonnier le fameux Talbot. Auxerre fournit des provisions; Troyes, Châlons, Soissons, et plusieurs autres villes se

soumettent. Reims ouvre ses portes, et Charles VII est sacré. La Pucelle vole de là à Compiègne, qu'assiégeoit le duc de Bourgogne. Mais dans une sortie elle est blessée, et tombe entre les mains des Anglais, qui se déshonorent en la faisant brûler à Rouen, comme sorcière et Hérétique.

Cependant le jeune Henri VI, pour ranimer son parti, quitta l'Angleterre, et vint se faire couronner à Paris. La fortune balança, durant quatre ou cinq années de guerre, entre les royalistes et les Anglais. Le roi signala sa valeur par la prise de Montereau. Il avoit jusqu'alors préféré le plaisir aux affaires, ne s'occupant que de fêtes et de galanteries. Sans doute il voulut effacer le souvenir de sa mollesse, en montant à l'assaut comme un soldat, et en sautant un des premiers sur le rempart. Le duc de Bourgogne, choqué des hauteurs du duc de Bedfort, et peut-être affligé, dans le fond de son ame, des désastres de la France, et des malheurs de sa propre maison, conclut la paix avec le roi à Arras. La reine Isabelle mourut; et Paris mécontent de la domination anglaise, ouvrit ses portes à Charles VII, qui y fut reçu en triomphe, en 1436.

A peine ce monarque commença-t-il

à jouir de sa puissance, qu'il devint un autre homme. Il s'appliqua dès-lors au gouvernement de son royaume, et travailla avec succès au bonheur de la nation. Il s'occupa d'abord des affaires ecclésiastiques, et assembla le clergé à Bourges, où fut faite la célèbre pragmatique-sanction, dont j'ai parlé ailleurs. Charles voulut ensuite rétablir la discipline parmi les gens de guerre, qui exerçoient toujours leurs brigandages. Il se forma aussitôt un parti de factieux, à la tête duquel étoit le dauphin, excité par le duc d'Alençon. Mais ce parti, nommé *la Praguerie*, fut dissipé en un instant par la vigueur du roi. Le dauphin se soumit, et obtint sa grace.

Ici l'histoire fait mention d'un trait de générosité, qui, par là même qu'il a été fait dans un siècle plein de trahisons, de perfidies et d'assassinats, n'en est que plus digne d'être admiré des belles ames. Le duc d'Orléans, fils de celui qui avoit été assassiné, étoit prisonnier en Angleterre, depuis la bataille d'Azincourt. Ce même Philippe *le Bon*, duc de Bourgogne, nouvellement réconcilié avec le roi, étouffant la haine qui divisoit les deux maisons, obtint la liberté du duc d'Orléans, en payant sa rançon, et devint son ami

Cependant Charles, à la tête de ses troupes, poursuivoit le cours de ses conquêtes. Il s'empara de Pontoise, où il acquit beaucoup de gloire, parcourut le Poitou, le Limosin, la Gascogne, et se rendit maître du comté de Comminge. On fit une trève, durant laquelle il exécuta son projet de réforme militaire. Il établit des troupes réglées; et dans la vue de pourvoir à leur entretien, il rendit perpétuelle la taille que les peuples avoient commencé de payer, pour se délivrer des gens de guerre. En ce même temps, Gênes se donna à la France; république inconstante, qui, suivant les factions dont elle fut agitée, prit tour-à-tour pour ses maîtres presque tous les princes d'Italie.

La rupture de la trève par les Anglais, fut le terme des disgraces de la France. Charles, soit par lui-même, soit par ses généraux, s'empara successivement de la Normandie et de la Guienne, où périt le brave Talbot, et chassa du royaume les Anglais, auxquels il ne restoit plus que Calais et Guines. Ainsi la France, qui avoit perdu, sous le roi Jean, tout ce que Philippe Auguste avoit conquis sur les Anglais; qui s'en étoit remise en possession sous Charles V; qui l'avoit une seconde fois perdu sous

Charles VI, le reprit sans retour sous Charles VIII.

C'est ici, dit le président *Hénault*, l'époque de la réunion des pairies laïques anciennes à la couronne. Ces pairies, quelle qu'en soit l'origine, existoient déjà sous Hugues Capet, vers l'an 992. Elles parurent dans tout leur éclat sous le règne de Philippe-Auguste; et depuis ce prince, elles rentrèrent successivement dans le domaine royal, d'où elles étoient sorties.

Le bonheur de Charles fut encore troublé par la révolte du dauphin, qui se retira en Dauphiné. Il y régna en souverain, et y créa le parlement de Grenoble. Mais sachant que le roi vouloit s'assurer de sa personne, il demanda un asile au duc de Bourgogne, qui le reçut par générosité dans le Brabant, sans participer jamais à ses projets séditieux. Quelques années après, la crainte et le chagrin causèrent la mort du roi, à qui l'on avoit persuadé que le dauphin vouloit le faire empoisonner.

Au de J. C. 1461. A peine vit-on sur le trône, sous le nom de *Louis XI*, ce prince d'un caractère dur, inquiet et méchant, qu'on ressentit les effets d'un gouvernement bizarre et despotique. Le premier fruit qu'en recueillit le nouveau monarque,

fut la haine des grands et du peuple. Le comte de Charolois, fils de Philippe *le Bon*, duc de Bourgogne, les duc de Bretagne et de Bourbon, le comte de Dunois, le duc de Berri même, frère du roi, et plusieurs seigneurs, qui avoient été dépouillés de leurs charges, formèrent une ligue, qui eut pour prétexte le soulagement des peuples, et qui de là fut appellée *ligue du bien public*. Il se livra près de Montlhéri une bataille sanglante, où la victoire fut indécise. La paix se fit à Conflans. Louis accorda tout, espérant tout ravoir par ses intrigues, et céda la Normandie à son frère. Mais la division s'étant mise, comme il l'avoit prévu, entre le duc de Berri et le duc de Bretagne, il en profita pour reprendre la Normandie. Il voulut cependant justifier sa conduite à l'égard de son frère, et convoqua les états à Tours. On y decida que la Normandie ne pouvoit se démembrer de la couronne, pour être donnée au frère du roi.

Le comte de Charolois venoit de succéder à son père dans le duché de Bourgogne. Ce prince, si connu sous le nom de Charles *le Téméraire*, ennemi irréconciliable de Louis XI, se plaignit de l'inexécution du traité de Conflans, et fit des préparatifs de guerre. Louis, sui-

vant le conseil du cardinal Balue, évêque d'Evreux, eut l'imprudence de s'aboucher avec le duc, à Péronne, en même temps qu'il travailloit secrètement à soulever les Liégeois contre lui. Durant cette entrevue, Charles *le Téméraire* apprit en effet la révolte des Liégeois; et ne doutant point qu'elle ne fût l'ouvrage du roi, il le retint prisonnier; le força de conclure un traité qui lui fut très-avantageux, et de le suivre contre les Liégeois, qu'il soumit, après avoir exercé mille cruautés dans leur ville.

Louis desiroit de s'accommoder aussi avec le duc de Berri, son frère. Il lui persuada de recevoir la Guienne pour son apanage, au lieu de la Champagne et de la Brie, qu'il lui avoit promises. Peu de temps après, le nouveau duc de Guienne mourut empoisonné. Charles *le Téméraire* publia aussitôt un manifeste, dans lequel il jetta des soupçons injurieux sur Louis XI. On sera sans doute porté à croire que celui qui avoit été accusé, non sans fondement, d'avoir tenté un parricide, aura pu être soupçonné d'avoir hâté les jours de son frère.

La paix signée à Péronne entre Louis et le duc de Bourgogne, avoit été déjà rompue. Charles se remit en campagne,

et vint assiéger Beauvais, où les femmes ayant à leur tête la nommée *Jeanne Hachette*, combattirent vaillamment sur les remparts, et contribuèrent beaucoup à faire lever le siége. Un nouveau traité fut conclu entre le roi et Charles. Mais toutes leurs négociations n'étoient qu'un tissu de mensonges et de fourberies. L'un et l'autre reprirent bientôt les armes. Louis avoit alors traité secrètement avec les Suisses : c'est la première alliance faite avec eux.

Les Anglais étoient encore les plus redoutables ennemis de la France. Mais les révolutions qui les occupoient chez eux, avoient garanti le royaume de leurs invasions. Edouard IV, parvenu à la couronne, renouvella ses ptétentions sur la Normandie et la Guienne, menaçant de passer en France, si l'on ne s'empressoit de les lui restituer. Louis XI, qui préféra toujours les négociations aux batailles, parce qu'il comptoit moins sur ses armes que sur sa politique, acheta une trève de sept années, au prix de cinquante mille écus d'or qu'il devoit lui payer tous les ans. Charles *le Téméraire*, privé du secours des Anglais, fit à son tour un traité avec le roi, et abandonna le connétable, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, qui s'étoit

jetté dans son parti. Louis, qui, pour contenir et humilier les grands, aimoit à leur offrir des exemples éclatans de sa justice sévère, fit périr le connétable sur un échafaud.

Bientôt après, le duc de Bourgogne, depuis long-temps animé contre les Suisses, les attaqua, fut battu à Granson, et à Morat, où le duc de Lorraine combattoit avec ces républicains, et fut tué sous les murailles de Nanci, dont il s'étoit obstiné à faire le siége, malgré la rigueur de la saison, qui avoit presque détruit toute son armée. Ce duc n'ayant laissé qu'une fille, nommée *Marie*, une partie de ses états devoit, selon la loi des apanages, retourner à la couronne. La Bourgogne se soumit à Louis XI sans résistance. Mais la Flandre et l'Artois se déclarèrent pour la princesse. Le roi, par une politique mal entendue, ne voulut point marier le dauphin avec Marie de Bourgogne, qui épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III, et lui apporta pour dot ces deux provinces avec la Franche-Comté. Ce mariage fut l'origine des querelles qui coûtèrent tant de sang à la France, et à la maison d'Autriche, peu redoutable avant cette époque, et qui commença à devenir notre rivale. C'est ce qui fit dire à

Louis XV

Louis XV étant à Bruges en 1745, en voyant les mausolées de Charles *le Téméraire* et de Marie de Bourgogne : *Voilà le berceau de toutes nos guerres.*

Les actes de justice que faisoit Louis XI envers les grands, portoient toujours le caractère d'une cruauté odieuse. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, comte de la Marche, ayant été convaincu du crime de lèze-majesté, fut exécuté aux halles de Paris. On vit ses enfans traînés sous l'échafaud, par l'ordre barbare de Louis XI, pour être arrosés du sang de leur père. Ce seul trait décèle l'ame d'un Néron.

Cependant Maximilien fut à peine marié, qu'il prit les armes contre la France, quoiqu'il fût encore très-foible. Mais le roi n'aimoit pas la guerre, et fit une trève avec lui. Bientôt après il fut conclu, entre Louis et Edouard, un traité de trève durant leur vie, et cent ans après la mort de l'un ou de l'autre. Louis XI s'engageoit à payer à l'Angleterre cinquante mille écus par lui ou par ses successeurs, pendant cent ans, à compter du jour de la mort de l'un des deux. Cette trève, dit le président *Hénault*, doit être regardée comme un chef-d'œuvre en fait de politique. Pre-

mièrement, elle empêchoit Edouard de se joindre à Maximilien. En second lieu, en laissant tous les droits indécis, elle ne troubloit point les Anglais dans leurs vaines prétentions sur la Normandie et les provinces qui sont au-delà de la Loire. Elle donnoit cependant le temps aux Français de ces provinces, de reprendre l'habitude de leur légitime dépendance, et à nos rois, d'en profiter pour se fortifier, et se mettre en état, comme il arriva sous Henri II, d'achever de reconquérir sur les Anglais tout ce qu'ils avoient usurpé sur le royaume de France.

Maximilien, quoique sans espoir de se liguer avec les Anglais, reprit les armes contre Louis. La Franche-Comté lui fut enlevée en une campagne; et il se livra à Guinegate en Artois une bataille, où l'avantage fut égal de part et d'autre. On fit la paix à Arras: le mariage du dauphin avec Marguerite, fille de Maximilien, y fut arrêté. Cette princesse, âgée de quatre ans, devoit avoir l'Artois et la Franche-Comté pour dot, et fut amenée en France.

Peu d'années avant sa mort, Louis XI réunit à la couronne, la Provence, que Charles, comte du Maine, dernier prince de la maison d'Anjou, lui laissa par tes-

tament, ainsi que ses droits sur le royaume de Naples et de Sicile. Il finit ses jours, dévoré de terreur et de soupçons. L'objet principal de sa politique artificieuse avoit été d'abaisser les grands; et il y avoit réussi. Ce prince, quoique bien souvent injuste, veilla exactement à l'administration de la justice, et encouragea le commerce. Il étoit rusé, mais cruel à l'excès; avare par goût, dit le président *Hénault*, et prodigue par politique, méprisant les bienséances, incapable de sentiment, confondant l'habileté avec la finesse, préférant celle-ci à toutes les vertus, et la regardant, non comme le moyen, mais comme l'objet principal; enfin moins habile à prévenir le danger qu'à s'en tirer: né cependant avec de grands talens dans l'esprit, et, ce qui est singulier, ayant relevé l'autorité royale, tandis que sa forme de vie, son caractère et tout son extérieur auroient semblé devoir l'avilir.

Ce prince établit l'usage des postes jusqu'alors inconnu. Il institua l'ordre de *Saint-Michel*, et fut le premier roi de France, qui porta le titre de *roi très-chrétien*, et auquel on donna celui de *majesté*. Il avoit fait élever le dauphin à Amboise, et n'avoit point voulu qu'on lui apprît d'autre latin que cette maxime:

Qui nescit dissimulare, nescit regnare (qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner.)

An de J. C. 1433. *Charles VIII* étoit âgé de treize ans, lorsqu'il monta sur le trône de son père. Anne de France, sa sœur aînée, épouse de Pierre de Bourbon, seigneur de Beaujeu, devoit par le testament de Louis XI, avoir le gouvernement de la personne du roi, sans qu'il y eût de régent en France. Le duc d'Orléans, fils de celui qui avoit été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, prétendit avoir la principale autorité, en sa qualité de premier prince du sang. Mais les états-généraux, assemblés à Tours, confirmèrent le choix de Louis XI.

Quelque temps après, le duc d'Orléans, toujours plein de ressentiment, et mécontent de la dame de Beaujeu, se retira en Bretagne, se ligua avec le duc, et Maximilien d'Autriche, élu roi des Romains. Charles fit marcher contre eux une armée commandée par la Trimouille, qui gagna la bataille de Saint-Aubin, où le duc d'Orléans fut fait prisonnier. Bientôt le duc de Bretagne mourut sans enfans mâles. On résolut de faire épouser au roi, la princesse Anne qui en étoit l'héritière. Le duc d'Orléans, à qui Charles avoit rendu la liberté, ser-

vit le roi avec zèle dans cette négociation, quoiqu'il fût lui-même amoureux de la duchesse, et ne contribua pas peu au succès. Charles et Anne se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne. Le roi, en restituant l'Artois et la Franche-Comté à Maximilien, lui renvoya sa fille Marguerite, qu'il avoit déjà fiancée.

Tout étoit tranquille, lorsque le jeune monarque, entraîné par le desir des conquêtes étrangères, voulut faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, que les rois d'Arragon avoient usurpé sur la maison d'Anjou. Le Roussillon et la Cerdagne avoient été engagés à Louis XI, pour trois cent mille écus d'or qu'il avoit prêtés. On rendit, sans exiger le remboursement de cette somme, ces deux provinces à Ferdinand *le Catholique*, roi d'Espagne, pour qu'il gardât la neutralité dans cette guerre.

Charles passa en Italie, et fit en moins de six mois la conquête de tout le royaume de Naples. Mais il le perdit presqu'aussitôt par la jalousie des princes italiens, ligués contre lui avec l'empereur Maximilien, l'archiduc Philippe, son fils, et Henri VII, roi d'Angleterre. Le moteur de cette ligue fut Alexandre VI, pontife souillé de tous les crimes, qui avoit

d'abord exhorté le roi à s'engager dans cette expédition. Charles, forcé de revenir en France avec sept ou huit mille hommes seulement, fut attaqué à Fornoue, près de Parme, par une armée de trente mille hommes, contre laquelle il donna les plus grandes preuves de valeur, et qu'il défit en moins d'une heure. Cette victoire ne lui fut d'aucun avantage. Les troupes qu'il avoit laissées à Naples, en furent bientôt chassées par Gonzalve de Cordoue, général de Ferdinand *le Catholique*, qui avoit eu la perfidie de se mêler de cette guerre, aussitôt que Charles étoit parti pour l'Italie.

Malgré le peu de succès de cette entreprise, on vouloit en tenter une seconde, pour reconquérir le royaume de Naples, ou du moins pour s'emparer de Gènes, qui s'étoit soustraite à la domination française. Mais le roi, dont la santé étoit depuis long-temps chancelante, mourut âgé de vingt-huit ans. *Il étoit si bon*, dit *Comines*, *qu'il n'est pas possible de voir une meilleure créature*. Ce prince avoit eu d'Anne de Bretagne quatre enfans, tous morts en bas âge. En lui finit la première branche de cette maison, ou, si l'on veut, la branche proprement dite *des Valois*.

Ce même duc d'Orléans, qui, dans la fougue de sa jeunesse, avoit pris les armes contre Charles VIII, lui succéda à l'âge de trente-six ans, sous le nom de *Louis XII.* Il étoit fils de Charles, duc d'Orléans, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt; petit-fils de Louis, duc d'Orléans, assassiné par ordre du duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Charles V. Son règne fut un des plus heureux pour la France; et ce roi généreux, équitable, humain, bienfaisant, digne d'être à jamais le modèle de tous les rois, reçut de la nation le plus beau titre qui puisse flatter un grand prince, celui de *père du peuple.* An de J. C. 1498.

La première marque qu'il donna de son désintéressement, et du desir qu'il avoit de faire naître l'abondance dans le royaume, fut d'acquitter de ses propres deniers les frais des funérailles de son prédécesseur, ceux de son sacre et de son couronnement, et d'exempter ses sujets du don qu'ils étoient dans l'usage de faire à chaque nouveau monarque, pour le joyeux avénement à la couronne. Il ne donna pas une moins grande preuve de son discernement, en mettant à la tête du conseil qu'il se forma, le cardinal d'Amboise, ministre aussi zélé que modeste, qui, durant toute sa vie, n'eut

constamment en vue que la gloire du roi et la prospérité de l'état. Quelques courtisans ayant tenté d'inspirer à Louis, des sentimens de vengeance contre les seigneurs, qui lui avoient été les plus contraires sous le règne précédent, et particulièrement contre la Trimouille, qui l'avoit fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin : *le roi de France*, répondit-il, *ne venge pas les injures du duc d'Orléans.*

Occupé uniquement du soin de faire le bonheur de son peuple, Louis, dès la première année de son règne, diminua les impôts d'un dixième, ensuite d'un tiers, et enfin de plus de moitié. Ses regards se portèrent en même temps sur les abus, qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice; et il travailla efficacement à les extirper. On le vit plusieurs fois aller au parlement, pour exhorter cette compagnie à ne point laisser traîner en longueur le jugement des causes portées à son tribunal. Dès-lors les formes de la procédure furent abrégées; la justice rendue promptement et presque sans frais; les charges de judicature données seulement à des hommes, qui, après avoir fait preuve de leur science dans la législation, s'étoient montrés capables de les remplir

avec honneur. Le grand-conseil (c'étoit le conseil-d'état) reçut une forme stable et permanente : la cour souveraine de Normandie, dite l'*Echiquier*, fut érigée en parlement : un autre fut établi en Provence : enfin la justice ne fut jamais administrée avec autant de rigueur et d'exactitude que sous ce prince : témoin cet édit célèbre, par lequel il est ordonné qu'*on suive toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi, que l'importunité pourroit arracher du monarque;* édit bien digne du souverain qui, après avoir merité de la part de ses sujets le surnom de *père du peuple*, mérita, de la part des étrangers mêmes, celui de juste. Étant roi, disoit-il, je suis protecteur des loix, et par là obligé de les faire observer, aux dépens mêmes de mes meilleurs amis.

Au milieu de tous ces soins, si propres à assurer la fortune et la tranquillité des peuples, Louis ne manqua point de réprimer les excès des étudians de l'université, et de réformer les abus, qui s'étoient introduits dans cette école. Mais un objet, non moins essentiel sans doute, devoit fixer l'attention et la vigilance du monarque. La discipline militaire s'étoit extrêmement énervée sous le der-

nier règne. Les gens de guerre avoient recommencé leurs violences et leurs brigandages contre les citoyens et les laboureurs. Louis rendit contre eux des ordonnances sévères, qui furent ponctuellement exécutées. Il fit même un exemple sur quelques-uns des plus licencieux; et la discipline fut rétablie dans toute sa vigueur.

Après avoir rectifié ou perfectionné ces différentes parties de l'administration, Louis s'occupa d'une affaire sérieuse, qui intéressoit tout l'état. A la mort de Charles VIII, la reine Anne s'étoit remise en possession de la Bretagne, en vertu d[illegible]raité conclu, avec les états de cette province, lors de son mariage. Mais dans le même traité, il avoit été arrêté que, si le feu roi mouroit sans enfans avant la duchesse, elle épouseroit son successeur. Louis étoit marié depuis long-temps avec Jeanne de France, fille de Louis XI; princesse vertueuse, mais difforme, de laquelle on n'avoit pas lieu d'attendre un héritier du trône. Il l'avoit épousée avec des protestations de la violence que Louis XI lui avoit faite. A la mort de ce roi, il avoit demandé à la cour de Rome la dissolution de son mariage, qu'il auroit vraisemblablement obtenue, sans les oppositions

de la dame de Beaujeu. Enfin il étoit de la plus grande importance pour la nation, que la Bretagne ne fût point détachée de la France. Ainsi en songeant à faire casser son mariage, pour épouser la duchesse, Louis consultoit moins son ancienne inclination, que la justice et la raison d'état.

Le pape Alexandre VI, qui vouloit former dans la Romagne un domaine considérable pour César Borgia, son fils naturel, trouva son intérêt à favoriser le roi dans une affaire si délicate. Tout ce que le pontife desiroit pour parvenir à ses fins, lui fut accordé. Louis promit un secours de troupes, et donna à Borgia le duché de Valentinois. Trois commissaires du pape vinrent en France. Le roi confirma en leur présence, non seulement que ce mariage n'avoit point été consommé, mais encore qu'il ne pouvoit pas l'être. Après un examen juridique, la sentence de divorce fut prononcée, et le roi épousa Anne de Bretagne.

Le bonheur des Français paroissoit devoir être inaltérable, et le royaume devenir plus florissant que jamais, sous un roi tel que Louis. Mais malheureusement, il avoit sur le duché de Milan, usurpé par les Sforces, des droits que

lui avoit transmis Valentine Visconti, sa grand mère. Il avoit sur le royaume de Naples ceux que le dernier prince de la maison d'Anjou avait cédés à Louis XI; et il crut que l'honneur de sa couronne et l'intérêt de sa propre gloire l'obligeoient à les faire valoir par les armes. Une expédition en Italie fut donc résolue.

Après avoir fait divers traités avec les puissances qui auroient pu traverser cette entreprise, Louis envoya au-delà des Alpes une armée commandée par Trivulce. Le Milanès et l'état de Gènes furent conquis en vingt jours. Le roi alla faire son entrée dans Milan, où il fut reçu en triomphe, et où il traita les habitans avec beaucoup de douceur et d'humanité. A peine fut-il sorti de l'Italie, que Ludovic Sforce reprit le Milanès. Mais les Français, commandés par la Trimouille, le lui enlevèrent presqu'aussitôt. Le duc, fait prisonnier, dans une bataille, fut amené en France, où il mourut au bout de dix ans de captivité.

Cette conquête devoit entraîner presque d'un seul coup celle du royaume de Naples. Louis, et Ferdinand, roi d'Espagne, convinrent par un traité secret, de partager ce royaume. Il fut entièrement conquis pas ces deux puis-

sances, en moins de quatre mois. Mais le partage qui en fut fait, devint la cause d'une guerre ouverte. Frédéric, chassé de son trône de Naples, avoit demandé et obtenu un asile en France, où, en recevant à titre d'échange le comté du Maine, etc., il céda à Louis XII tous ses droits sur la portion de ses états, qu'on lui avoit conservée.

La campagne s'ouvrit; et les troupes françaises eurent d'abord l'avantage sur les Espagnols. On entra en négociation: on en vint même jusqu'à conclure à Lyon un traité, par lequel Louis devoit se dessaisir du royaume de Naples, et Ferdinand des duchés de Pouille et de Calabre. Les deux monarques envoyèrent ordre à leurs généraux de ne rien entreprendre. Mais le perfide Ferdinand écrivit secrètement à Gonzalve, général de ses troupes, de n'avoir point égard à ses ordres. Ce capitaine battit les Français à Cérignoles, où fut tué le duc de Nemours, en qui finit la branche d'Armagnac, descendant de Caribert, fils du roi Clotaire II. Il les défit ensuite au passage du Garillan, où le célèbre Bayard, surnommé le chevalier *sans peur et sans reproche*, arrêta lui seul deux cents Espagnols à la tête d'un pont. Les parjures ne coûtoient rien à Ferdinand.

Louis se plaignit de ce qu'il l'avoit trompé deux fois. *Deux fois*, répondit le monarque espagnol, *par Dieu, il a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix.*

Enfin la paix fut définitivement conclue à Blois. Louis confirma la promesse qu'il avoit faite de donner en mariage à Charles d'Autriche, petit-fils de l'empereur Maximilien, et qui occupa dans la suite le trône impérial, sous le nom de Charles-Quint, Claude de France, sa fille aînée, à qui l'on devoit donner pour dot la Bretagne, la Bourgogne, Milan et Gênes. Mais les états-généraux assemblés à Tours l'année suivante, représentèrent au roi les maux qu'alloit causer à la France un tel démembrement, et le supplièrent, au nom de toute la nation, d'accorder la princesse à François, comte d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne. Les députés des états de Bretagne joignirent leurs prières à celles des états de la France. Le roi, sur l'avis de son conseil, se rendit à leurs représentations; et la princesse Claude fut fiancée au comte d'Angoulême. C'est dans cette brillante et nombreuse assemblée, que Louis XII reçut unanimement le glorieux titre de *père du peuple.*

Jules II, pontife guerrier, d'un caractère fier et impétueux, homme né avec de grands talens, dit le *P. Daniel*, pour le gouvernement de tout autre état que celui de l'église, dévoré de l'ambition de conquérir toute l'Italie, et d'y régner sans rival; Jules, qui, par les secours que lui avoit fournis Louis XII, venoit de s'emparer de Pérouse et de Boulogne, alluma le feu de la révolte dans Gênes. Le roi, après avoir pris vainement toutes les voies de la douceur, pour ramener les rebelles à leur devoir, repassa les monts, entra dans leur ville en vainqueur, et leur pardonna. Il avoit fait représenter sur sa cotte d'armes un essaim d'abeilles, qui environnoient leur roi avec cette devise : *Non utitur aculeo rex cui paremus. (Le roi, auquel nous obéissons ne fait point usage de son aiguillon.)*

La république de Venise, composée de pêcheurs dans son origine, s'étoit considérablement agrandie aux dépens de ses voisins, et pouvoit être comptée au nombre des puissances les plus formidables. L'Europe se réunit pour l'écraser et la dépouiller. Le pape, l'empereur, le roi de France, le roi d'Espagne, et d'autres princes d'Italie, formèrent contre elle une fameuse ligue, signée à

Cambrai. Louis, impatient de combattre, passa en Italie à la tête de son armée, et remporta une victoire complète sur les Vénitiens, dans les plaines d'Agnadel. Le pape Jules, se voyant alors maître de la Romagne, et craignant que les Français ne s'établissent en Italie, leur suscita des ennemis, et se ligua contre eux avec le roi d'Espagne, les Vénitiens, Henri VIII, roi d'Angleterre, et les Suisses. On vit aussitôt ce pontife à la tête des armées, presser vivement la guerre contre le duc de Ferrare, allié de la France. Il manqua deux fois d'être pris, dans Boulogne, par Chaumont, et dans la petite ville de Saint-Félix, par Bayard.

Louis, plein de respect pour le saint siége, ne prit les armes, qu'après avoir consulté le clergé de son royaume, qui décida que la guerre étoit légitime. Jules, loin d'être effrayé aux approches de l'armée française, assiégea la Mirandole, combattant en soldat, montant sur la brèche, et s'en empara. Le roi et l'empereur le firent citer à un concile général, convoqué à Pise. Jules de son côté en assembla un autre à Rome dans le palais de Latran.

Cependant Bayard défit les troupes des confédérés. Trivulce, après avoir

pris Boulogne, mit en déroute l'armée du pape et des Vénitiens. Les Espagnols vinrent assiéger cette ville. Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis, les força de se retirer, courut ensuite au secours de Bresse, qu'il reprit sur les Vénitiens, et tailla en pièces les Espagnols près de Ravenne. Mais ce sage et vaillant général, après avoir fait des prodiges de valeur, secondé de Bayard, voulut envelopper un reste d'Espagnols qui se tenoient en bon ordre, et fut tué, à l'âge de vingt-trois ans. A la nouvelle de sa mort, Louis XII s'écria: *Je voudrois n'avoir pas un pouce de terre en Italie, et pouvoir à ce prix faire revivre mon neveu Gaston de Foix, et tous les braves hommes qui ont péri avec lui.* Trivulce prit le commandement de l'armée française. Mais il ne put empêcher que les Suisses ne fondissent sur le Milanès, qu'on fut forcé d'évacuer. L'empereur trahit la France qu'il avoit souvent trompée; et Ferdinand enleva le royaume de Navarre à Jean d'Albret, parent et allié de Louis.

Sur ces entrefaites, le pape Jules mourut. Les Français, devenus les alliés des Vénitiens, et commandés par la Trimouille, rentrèrent dans le Mi-

lanès, qui bientôt après fut repris par les Suisses. Les inconstans et séditieux Génois se révoltèrent de nouveau. Henri VIII fit en même temps une irruption en Picardie, ayant avec lui l'empereur Maximilien à sa solde, et qui, comme je l'ai dit ailleurs, ne rougissoit point d'en recevoir cent écus par jour. Les Français attaqués près de Guinegate, furent obligés de se replier et de se battre en retraite (la journée des épérons): Thérouenne et Tournai furent pris, et Dijon fut assiégé par les Suisses. Heureusement la Trimouille, gouverneur de la Bourgogne, eut l'adresse de traiter avec eux.

Durant ces revers, Louis perdit la reine, Anne de Bretagne, et devint l'époux de la sœur du roi d'Angleterre, avec lequel il se ligua. Il s'étoit raccommodé avec le pape Léon X, successeur de Jules, en renonçant au concile de Pise, et en reconnoissant celui de Latran. Ce prince se voyoit en état de réparer ses malheurs, lorsqu'il fut enlevé aux vœux de ses sujets. A sa mort, les *crieurs des corps*, en sonnant leurs clochettes, crioient: *Le bon roi Louis, père du peuple, est mort.*

Louis XII avoit diminué, comme je l'ai déjà dit, les impôts de plus de moi-

tié; et il n'exigea jamais de nouveaux subsides pour les dépenses de la guerre. Il employa, il est vrai, la ressource dangereuse, et jusqu'alors inconnue, de la vénalité des charges. Mais il ne l'étendit point aux charges de judicature. Son économie, qu'on trouvoit mal placée et mal entendue, fut l'objet des plaisanteries et de la critique des courtisans. Mais ce père du peuple disoit à ce sujet : *J'aime mieux voir les courtisans rire de mon avarice, que de voir mon peuple pleurer de mes dépenses.* Il ne laissa point d'enfans mâles, et fut le seul prince de la seconde branche des *Valoix*, qu'on peut appeller la branche des *Valois-Orléans.*

François I, en sa qualité de premier prince du sang, succéda à Louis XII, dont il avoit épousé la fille. Il étoit fils de Charles, comte d'Angoulême, petit-fils de Jean, comte d'Angoulême, qui fut fait prisonnier avec Charles son frère aîné, duc d'Orléans, à la bataille d'Azincourt, et arrière-petit-fils de ce duc d'Orléans assassiné, qui étoit fils du roi Charles V. Ainsi ce prince, de la branche cadette d'Orléans, commença la troisième branche des *Valois*, qu'on peut appeller la branche des *Valois-Orléans*. An de J. C. 1515.

Angoulême, ou simplement la branche des *Valois-Angoulême*.

Ce jeune monarque, plein de talens, de courage, et de grandeur d'ame, à qui, suivant le président *Hénault*, il ne manqua, pour être le premier prince de son temps, que d'être heureux, résolut de mettre en usage les préparatifs d'une nouvelle expédition en Italie, qu'avoit faits Louis XII. Mais comme il avoit besoin d'argent, le chancelier Duprat lui conseilla de vendre les charges de judicature. Cette vénalité s'établit par le fait plutôt que par le droit. L'auteur que je viens de citer, observe en effet que nous ne connoissons point de loi à ce sujet de ce temps là, et que même long-temps après François I, on faisoit encore serment au parlement de n'avoir pas acheté son office.

François ayant passé les Alpes, pénétra dans le Milanès, où il fut tout-à-coup attaqué par trente-six mille Suisses, près de Marignan. On combattit avec le plus vif acharnement pendant deux jours entiers. Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles, dit que celle-ci étoit un *combat de géans*, et les autres des *jeux d'enfans*. Les Suisses furent défaits, et perdirent plus de

dix mille hommes. François I y fit des prodiges de valeur, et acquit la réputation du plus vaillant prince de l'Europe. La veille de cette bataille, il s'étoit fait armer chevalier par Bayard, et avoit passé la nuit sur un affut de canon, à cinquante pas d'un bataillon ennemi. Cettevictoire le rendit maître du Milanès, dont Maximilien Sforce lui fit cession.

La paix se fit à Noyon avec Charles-Quint, qui venoit de succéder à son grand-père Ferdinand sur le trône d'Espagne. Le pape Léon X, effrayé des succès du roi, traita aussi avec lui. Ils se virent à Boulogne, où furent jettés les fondemens du concordat, qui fut confirmé l'année suivante au concile de Latran, et dont j'ai parlé ailleurs. Ce traité, par lequel la nomination aux évêchés et aux abbayes fut accordée au roi, et les annates rendues à la cour de Rome, essuya en France les plus fortes oppositions de la part du clergé, de l'université et du parlement. Mais il fut publié et reçu par un ordre absolu du monarque. Luther commençoit alors à répandre sa nouvelle doctrine.

François I avoit conclu un traité de paix perpétuelle avec les Suisses, qui en effet sont toujours restés fermes dans l'alliance de la France. Mais il vit un redoutable

ennemi dans Charles-Quint, qui venoit d'être élu empereur après la mort de Maximilien, son ayeul. Le monarque françois avoit ambitionné le trône impérial; et il ne pardonna jamais à son concurrent de lui avoir été préféré. Son premier soin fut de s'attacher Henri VIII, roi d'Angleterre. Il eut avec ce prince, près de Calais, une entrevue, appellée *le camp de drap d'or*, parce que François I, avoit une tente de drap d'or. Mais Charles-Quint passant par Douvres, pour aller se faire couronner en Allemagne, avoit rompu d'avance toutes les mesures du roi, en gagnant le cardinal Volsey, tout puissant à la cour de Londres; et cette entrevue se passa en fêtes et en divertissemens.

Les animosités ne tardèrent pas à éclater entre les deux monarques rivaux, qui en vinrent à une guerre ouverte. Ce fut d'abord une alternative de bons et de mauvais-succès. On vit les Français conquérir la Navarre, qu'ils perdirent presqu'aussitôt; Charles-Quint prendre Mouzon, que le roi reprit bientôt après; Bayard faire lever le siége de Mézières; l'amiral Bonivet s'emparer de Fontarabie, que les Espagnols ne tardèrent pas à reprendre; les Impériaux se rendre maître de Tournai, et le roi dédomma-

gé de cette perte par la prise d'Hesdin. Mais le Milanès nous fut enlevé par les intrigues de Léon X, et par le secours de Charles-Quint, qui vouloit y rétablir François Sforce, frère du dernier duc.

Ces revers fut suivi d'une ligue formée contre la France par le pape Adrien VI, successeur de Léon X, l'empereur, l'Angleterre, Ferdinand, archiduc d'Autriche, le duc de Milan, les Vénitiens, les Florentins, et les Génois. Pour surcroît de malheur, la duchesse d'Angoulême, mère de François I, piquée du refus qu'elle avoit essuyé de la part du connétable de Bourbon, à qui elle avoit fait des propositions de mariage, lui suscita un procès, dont la perte le priva d'une grande partie de ses biens. Ce prince furieux se retira auprès de Charles-Quint, qui lui donna le commandement de ses armées.

Une ligue si formidable n'ébranla point le courage de François I. La révolte du connétable l'engagea à rester dans le royaume; et il se contenta d'envoyer l'amiral Bonivet en Italie. Les Français se défendirent vigoureusement en Picardie, en Flandre, et du côté de l'Espagne. Les Impériaux et les Anglais furent par-tout repoussés par le duc de

Guise, le duc de Vendôme, et le sire de la Trimouille. Mais Bonivet fut battu dans le Milanès par le connétable. Là périt le brave Bayard : il étoit sur le point d'expirer, lorsque le duc de Bourbon arriva, et lui témoigna son estime et sa compassion. *Ce n'est pas moi qui suis à plaindre*, lui répoudit ce digne chevalier ; *je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, qui combattez contre votre roi, votre patrie et vos sermens.* Après cette victoire, le connétable vint, avec le marquis de Pescaire, faire le siége de Marseille, qu'il fut forcé de lever.

Ces mauvais succès ne rébutèrent point François I. Il passa les monts, et rentra dans le Milanès. Dirigé par les conseils de Bonivet, il assiégea Pavie, contre le sentiment des vieux capitaines, et affoiblit son armée, en envoyant deux détachemens vers Naples et vers Savone. Le connétable de Bourbon vint l'attaquer. François combattit comme un lion, et fut fait prisonnier. *Madame*, écrivit-il à la duchesse d'Angoulême, *tout est perdu, hormi l'honneur.* Bonivet se fit tuer de désespoir dans cette bataille. Le connétable, qui l'avoit toujours regardé comme son ennemi personnel, dit en le voyant

voyant mort : *Ah, malheureux ! tu es cause de la ruine de la France et de la mienne.*

Charles-Quint ne vouloit rendre la liberté à son illustre prisonnier, qu'aux conditions les plus dures et les plus odieuses. François I fit éclater la grandeur de son ame, en protestant qu'il finiroit ses jours en prison, plutôt que de les accepter. Enfin, on conclut à Madrid un traité, par lequel le roi cédoit la Bourgogne, et ses droits de suzeraineté sur l'Artois, la Flandre, etc. Charles-Quint avoit demandé pour otage, les deux enfans de France, ou un certain nombre des plus grands capitaines. La duchesse d'Angoulême, régente du royaume, montra un courage d'esprit extraordinaire, et fit un coup très-habile. Elle envoya les deux jeunes princes, pour ne pas priver la France des guerriers qui en étoient la seule ressource. Un ambassadeur de Charles-Quint vint, bientôt après, demander la ratification du traité de Madrid. Le roi, pour toute réponse, le fit assister à l'audience des députés de Bourgogne, qui déclarèrent à sa majesté, qu'ils ne consentiroient jamais à la cession qu'elle avoit faite de cette province.

Le pape Clément VII, François I, Henri VIII, et les Vénitiens venoient

de se liguer, pour empêcher Charles-Quint de s'emparer du duché de Milan. Mais le connétable de Bourbon, à qui l'investiture en avoit été promise, se hâta d'en achever la conquête, et alla mettre le siége devant Rome. Il y périt, âgé de trente-huit ans, en donnant l'assaut. La révolte du connétable, si fatale à la France, dit le président *Hénault*, et les entreprises des Guises, qui portèrent leurs vues jusqu'à la couronne, apprennent aux rois, qu'il est également dangereux de persécuter les hommes d'un grand mérite, et de leur laisser trop d'autorité.

La guerre se fit en Italie avec un nouvel acharnement. Lautrec força les Impériaux de conclure avec le pape, investi dans le château Saint-Ange, et d'évacuer l'état ecclésiastique. Il soumit Gênes, saccagea Pavie, en mémoire de la défaite et de la prison du roi, et assiégea Naples. Mais cette ville fut délivrée, et le Milanès ne fut point conquis. François I et Charles-Quint se donnèrent des défis mutuels, indignes de la majesté royale; et bientôt après, la paix se fit à Cambrai. Les plénipotentiaires furent deux femmes; la duchesse d'Angoulême pour François I, et Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, pour Charles-Quint. L'empereur

se désista de ses poursuites sur la Bourgogne. Le roi renonça à toute souveraineté sur la Flandre et l'Artois, et promit deux millions d'écus d'or pour la rançon de ses enfans. Le luthéranisme avoit fait alors des progrès très-rapides en Allemagne; et ses nombreux sectateurs prirent le nom de *protestans*, parce qu'ils protestèrent contre un décret rendu, dans la diète de Spire, en faveur de la religion catholique.

Cependant François Sforce, duc de Milan, étant mort, le roi, qui, par le traité de Cambrai, n'avoit fait qu'à lui la cession de ce duché, déclara hautement ses prétentions, et ralluma la guerre. Charles-Quint avoit la folle ambition de conquérir la France, se flattant de commencer par ce grand exploit, l'établissement de cette monarchie universelle, qu'un amour-propre, non moins aveugle qu'excessif, lui représentoit comme possible. Il fit une irruption en Provence, dont le perfide marquis de Saluces lui ouvrit les portes. Mais il en fut chassé par le connétable Anne de Montmorenci. Les Flamands, qui étoient entrés en Picardie, eurent le même sort.

On vit alors une chose assez remarquable par sa singularité. L'orgueilleux Charles-Quint, ce fier et puissant empe-

reur, maître de tant de royaumes, fut cité à Paris comme un vassal coupable de félonie, et ajourné à la cour des pairs, sous prétexte qu'il avoit violé le traité de Cambrai, et que par conséquent il avoit rendu nulle la cession des droits de suzeraineté sur la Flandre et l'Artois. Le parlement, où se trouvèrent les princes et les pairs, déclara *Charles d'Autriche atteint notoirement de rebellion et de félonie*, et ses comtés de Flandre et d'Artois confisqués et réunis à la couronne. On juge bien qu'un pareil arrêt n'épouvanta guères Charles-Quint. Mais l'alliance que François I conclut avec Soliman, empereur des Turcs, diminua son éloignement pour la paix; et il signa une trève de dix ans.

Les Gantois s'étant révoltés contre l'empereur, celui-ci demanda le passage en France, pour aller les soumettre. Le roi le lui accorda, à condition qu'il donneroit l'investiture du Milanès. Charles-Quint engagea sa parole. Mais à peine fut-il arrivé en Flandre, qu'il ne craignit pas de dire hardiment qu'il n'avoit rien promis. François I, irrité de cette perfidie, apprenant en même-temps que deux ambassadeurs, qu'il avoit envoyés à Venise et à Constantinople, venoient d'être assassinés en chemin par

l'ordre du marquis de Guasto, gouverneur du Milanès, ne balança point à rompre la trève.

Cinq armées françaises furent aussitôt sur pied. Le duc d'Orléans, second fils du roi, fit des conquêtes en Flandre. Mais le dauphin Henri échoua au siége de Perpignan. Le comte d'Enghien, frère d'Antoine de Bourbon, qui dans la suite devint roi de Navarre, fut pareillement obligé de lever celui de Nice. Mais l'année suivante, il gagna la fameuse bataille de Cérizoles en Italie, dans laquelle le brave Montluc, gentilhomme gascon, officier subalterne, se signala, autant par la sagesse de ses conseils, que par son courage et sa valeur. Henri VIII, piqué contre le roi, à cause des confidences qu'il avoit faites indiscrètement à l'empereur, s'étoit ligué avec celui-ci, et s'empara de Boulogne. Bientôt Charles-Quint vint jusqu'à Soissons. Mais on négocia de nouveau avec lui; et la paix se fit à Crépi. L'empereur, en signant ce traité, promit au duc d'Orléans les Pays-Bas ou le Milanès avec sa fille. La mort de ce jeune prince le déchargea de cette obligation.

Sur ces entrefaites, Calvin, chanoine de l'église de Noyon, dont la doctrine étoit différente en quelques points de

celle de Luther, voyoit grossir dans toute l'étendue du royaume, la foule de ses ardens sectateurs, qui prirent, comme les luthériens, le nom de *protestans*. Les habitans de Cabrières, petite ville du Comtat, et ceux de Merindol, gros bourg de Provence, qui conservoient les erreurs des anciens Vaudois, adoptèrent les nouvelles opinions. Ils entretenoient des relations avec les luthériens d'Allemagne; et l'on assura qu'ils avoient formé le dessein de surprendre la ville de Marseille. Le parlement d'Aix rendit contre eux un arrêt trop sévère, dont l'exécution fut suspendue, par ordre de la cour. Mais le premier président d'Oppède les peignit des plus noires couleurs. Le cardinal de Tournon, qui étoit à la tête des affaires, fut trompé par les accusations dont on les chargeoit: le roi ordonna l'exécution de l'arrêt; et ces malheureux devinrent les tristes victimes de toutes sortes de cruautés.

La guerre avoit continué entre la France et l'Angleterre avec divers succès de part et d'autre On venoit de conclure la paix, lorsque Henri VIII mourut. François I ne lui survécut que deux mois. Ce monarque partagea, avec le pape Léon X, la gloire d'avoir fait fleurir les sciences et les arts en Europe, et mé-

rita qu'on lui donnât le titre de *restaurateur des lettres*. Il avoit de grandes qualités, soit du cœur, soit de l'esprit : mais il ne les fit jamais mieux éclater que dans l'adversité. Sur la fin de son règne, lorsqu'il eut perdu le goût des plaisirs, il s'appliqua sérieusement aux affaires, et vint à bout de les rétablir. Il créa un troisième maréchal de France, et en ajouta même un quatrième, déclarant toutefois que ce grade n'étoit, à l'égard de celui-ci, qu'une expectative pour remplacer un des trois qui manqueroit : le nombre n'en fut plus fixe dans la suite. Le président *Hénault* remarque à ce sujet, que jusqu'à ce règne, ce n'étoient que des commissions, et que François I les créa à vie.

Henri II, son fils et son successeur, eut la bonne politique de prévenir le mariage projetté du jeune Edouard, roi d'Angleterre, avec Marie Stuart, reine d'Ecosse. Il attira en France cette princesse, qui fut ensuite mariée au Dauphin. Cette même année, Jeanne d'Albret, fille unique de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite, sœur de François I, épousa Antoine de Bourbon, qu'elle fit roi de Navarre. An de J. C. 1547.

Les princes d'Allemagne étoient depuis quelque temps révoltés du despo-

tisme de Charles-Quint. Ils se liguèrent pour défendre la liberté germanique; et Henri s'unit à eux. Le monarque français étant entré dans la Lorraine, s'empara de Metz, Toul et Verdun, trois évêchés, sur lesquels il avoit des droits très-anciens et très-bien prouvés. Mais Abandonné tout-à-coup de ses alliés, qui firent la paix, il fut rappellé en France, par les ravages qu'exercoit sur les frontières de Picardie, Marie d'Autriche, reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, et gouvernante des Pays-Bas.

L'empereur voyant l'Allemagne tranquille, vint assiéger Metz, avec l'armée la plus nombreuse qu'il eut jamais mise en campagne. François de Lorraine, duc de Guise, dont le père, second fils de René, duc de Lorraine, étoit venu s'établir en France, défendit vigoureusement cette place, à la tête de presque toute la haute noblesse du royaume. Charles-Quint, forcé de se retirer après soixante-cinq jours de siége, alla épuiser sa vindicative fureur sur Thérouenne, ville forte des Pays-Bas, qu'il prit d'assaut et fit raser de fond en comble : le nom seul en est resté. La ville d Hesdin fut aussi enlevée à la France par Emmanuel-Philibert de Savoie, général de Charles-Quint, et l'un des plus grands géné-

raux de son siècle. Bientôt, Henri ravagea le Brabant, le Hainaut, le Cambresis, et défit l'empereur à la bataille de Renti. Mais les Français échouèrent en Italie, faute de secours assez considérables. Ils furent battus à Marciano, et perdirent Sienne, après un siége de dix mois, soutenu par le brave Montluc.

Le système politique ne tarda pas à changer, par la retraite de Charles Quint, qui, au grand étonnement de toute l'Europe, se jetta dans un monastère, laissant la couronne d'Espagne à Philippe II, son fils, et l'empire à Ferdinand, son frère, déjà élu roi des Romains. Les papes de la maison de Médicis avoient fait leurs parens, ducs de Toscane. Paul III, qui avoit été marié, avant de prendre les ordres sacrés, avoit donné Parme et Plaisance à son fils Farnèse. Les Caraffes voulurent de même, sous le Pontificat de Paul IV, tenter de mettre une principauté dans leur maison. Ce pape proposa une ligue à Henri II, pour conquérir conjointement le royaume de Naples, et se le partager. Le roi y consentit, malgré les sages remontrances du connétable de Montmorenci, du Cardinal de Tournon, et du maréchal de Brissac. Il y fut engagé par le cardinal de Lorraine, qui ambitionnoit,

dit-on, le pontificat, et par le duc de Guise, son frère, qui devoit commander l'armée. Ce général en effet fut envoyé en Italie, où il fit une guerre malheureuse, manquant des secours que le pape avoit promis.

Sur ces entrefaites, le duc de Savoie général des troupes d'Espagne, assiégea Saint-Quentin. Le connétable de Montmorenci s'avança, pour jetter des secours dans cette place. Mais il fut attaqué, vaincu, et fait prisonnier avec un très-grand nombre de seigneurs : un aussi grand nombre, et le duc d'Enghien furent tués. La perte de cette bataille alarma toute la France. Une assemblée de notables fut convoquée : la noblesse accourut de toutes parts : les villes fournirent des secours; le zèle de la nation se ranima; et le duc de Guise, rappellé d'Italie, fut fait lieutenant général du royaume. Ce grand capitaine attaqua d'abord les Anglais, qui venoient de se déclarer contre la France. Il força en huit jours, au mois de janvier, Calais, la seule place qui leur restoit dans le royaume, et qui avoit coûté onze mois de siége à Edouard III. De là, il courut assiéger Guines, qu'il emporta d'assaut; et par la prise de Thionville, il hâta la conclusion de la paix.

L'Angleterre et l'Espagne traitèrent séparément avec la France. Henri ne sut point profiter de ses avantages. Tout fut rendu de part et d'autre, excepté les trois importantes villes de Metz, Toul et Verdun, qui nous restèrent. Elizabeth, reine d'Angleterre, céda Calais, pour huit années seulement, passé lequel temps, elle devoit le reprendre, sous la condition néanmoins que, durant cet intervalle, elle n'entreprendroit rien contre la France. Mais elle manqua à cette condition; et l'Angleterre perdit Calais pour toujours. Le duc de Savoie, qui recouvra une grande partie de ses états, devoit, par le traité de paix, épouser Marguerite, sœur du roi. Dans un tournois, donné à l'occasion de ce mariage, Henri joûtant avec le comte de Montgommeri, fut blessé à l'œil d'un coup de lance, dont il mourut, laissant quatre enfans mâles. La reine Catherine de Médicis ne pardonna jamais à ce seigneur la mort de son époux.

Les erreurs de Calvin avoient excité la plus vive fermentation dans les esprits, lorsque *François II*, monta sur le trône de son père. Le jeune roi se voyoit environné d'une foule d'hommes d'un esprit vraiment supérieur, et d'un courage héroïque. Heureux les peuples, An de C. J. 1559.

si ces illustres personnages avoient fait servir leurs talens au bien de l'état ! Hélas ! ils en devinrent le plus terrible fléau, par l'excès de leur ambition. Avides de partager, peut-être même d'usurper l'autorité souveraine, ils ne surent que trop bien profiter de ces querelles de religion, pour armer le fanatisme des peuples, afin de parvenir à l'exécution de leurs desseins. Nous allons donc voir sous ce règne, de dix-sept mois, les premières étincelles des guerres civiles, qui, durant plus de soixante ans, embrasèrent toute la France.

La cour étoit divisée par trois puissantes factions, qui prétendoient avoir droit au gouvernement, à cause de la jeunesse du roi. C'étoient celle des princes du sang, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Louis I, son frère, prince du Condé; celle du duc de Guise et du cardinal de Lorraine, oncles de la reine, Marie Stuart, et celle des Montmorencis, qui avoit pour chef le connétable du même nom. La reine mère, Catherine de Médicis, s'étant déclarée pour les Guises, dont elle crut avoir besoin, le connétable fut disgracié, et le roi de Navarre adroitement éloigné de la cour.

Sur ces entrefaites, Antoine Minard, président au parlement, magistrat dis-

tingué par ses talens, et très-attaché à la véritable religion, fut assassiné par Jacques Stuart, que les protestans avoient aposté: c'étoit un gentilhomme Ecossois, fameux par plusieurs attentats de cette espèce. Ce meurtre hâta la condamnation d'Anne du Bourg, conseiller clerc au parlement, qui fut pendu et brûlé comme hérétique.

Cependant Condé, aussi vif et aussi entreprenant, que son frère étoit flegmatique et irrésolu, avoit formé un complot, avec l'amiral de Colligni, et d'Andelot, neveu du connétable, tous les deux partisans déclarés du calvinisme. Plusieurs corps de protestans devoient se rendre, à un jour marqué, à Amboise, où étoit la cour, et enlever le roi et les Guises. Le prince de Condé passoit pour le chef muet de cette conspiration: un gentilhomme périgourdin, nommé la Renaudie, qui devoit la vie au duc de Guise, en étoit le conducteur. Les protestans ne se proposoient rien moins, que d'établir en France le gouvernement républicain. Heureusement, le confident de la Renaudie trahit le secret de la conspiration. Le duc de Guise fut déclaré lieutenant-général du royaume: on attendit les protestans, qui furent surpris et entièrement défaits: plusieurs

d'entre eux périrent avec leur conducteur, les armes à la main.

On tint aussitôt à Fontainebleau une assemblée, dont le résultat fut la convocation des états-généraux à Orléans. François II manda le roi de Navarre et le prince de Condé, leur promettant sûreté entière. Ils arrivèrent : mais Condé fut mis en prison, et le roi de Navarre gardé à vue. Les Guises étoient plus puissans que jamais, lorsque le roi mourut,

An de J. C. 1560. *Charles IX*, son frère, âgé d'environ dix ans, lui succéda ; et Catherine de Médicis eut l'administration des affaires, pendant la minorité du roi. Cette princesse, d'un génie souple et artificieux, voulut ménager tous les partis. Elle se réconcilia avec le roi de Navarre, mit en liberté le prince de Condé, et rappella le connétable de Montmorenci. On tint les états à Orléans : ils ne produisirent aucun bien.

La reine mère ne se montra pas moins empressée à se rendre aux vœux des protestans, qu'on nommoit alors *huguenots*. Elle leur accorda des conférences publiques, connues sous le nom de *Colloque de Poissi*. On y parla avec éloquence de part et d'autre ; et chacun des deux partis n'en devint que plus ferme et plus opiniâtre dans son sentiment. Le

P. Lainez, qui accompagnoit un légat envoyé par le pape, et second général des jésuites, y obtint pour sa compagnie un établissement dans le royaume, en forme de collége. C'est au sujet de ces conférences, que Henri IV disoit dans sa réponse aux remontrances du parlement, concernant le rappel des jésuites: *Je veux donc que vous sachiez touchant Poissi, que si vous eussiez aussi bien fait qu'un ou deux jésuites, qui s'y trouvèrent à propos, les choses y fussent mieux allées pour les catholiques : on reconnut dès-lors, non leur ambition, mais bien leur suffisance.*

Cependant le connétable s'étoit uni avec le duc de Guise, et le maréchal d'Albon de Saint-André : cette union fut appellée le *Triumvirat.* On dit que Montmorenci avoit cédé aux sollicitations de Charles IX. Mais on sait aussi que sa grande maxime étoit en trois mots, *une foi, une loi, un roi.* Le roi de Navarre, devenu catholique, se joignit à eux. La reine, qui ne cherchoit qu'à diviser pour régner, voyant que le parti étoit très-puissant, songea à l'affoiblir, en favorisant le parti contraire. Elle fit rendre un édit, par lequel on accorda aux protestans l'exercice public

de leur religion; édit qui ne fut enrégistré au parlement, qu'après deux lettres de jussion.

Dès-lors la foule des sectateurs de la nouvelle doctrine grossit de jour en jour. On accouroit aux prêches de toutes parts: les couvens mêmes étoient désertés. Fiers de leurs avantages, les protestans ne cessoient d'insulter les catholiques, dont ils étoient insultés à leur tour, et n'attendoient qu'un prétexte pour se révolter. Le duc de Guise passant par Vassi en Champagne, quelques-uns de ses gens allèrent troubler le prêche, et y excitèrent un tumulte. Le duc y accourut pour l'appaiser : il fut blessé d'un coup de pierre; et dans le même instant il se fit un massacre, qui devint le signal d'une guerre civile.

Le roi de Navarre et le triumvirat, pour ne pas perdre de vue la personne du roi, l'obligèrent de les suivre à Paris. La reine mère sollicita Condé de venir le tirer d'entre leurs mains. Ce prince, déclaré chef des protestans, surprit Orléans, qui devint le boulevard de l'hérésie, et acheta le secours d'Elisabeth, reine d'Angleterre, en lui livrant le Havre. Les protestans, après s'être rendus maîtres de plusieurs villes, s'emparèrent aussi de Rouen. Mais il fut bien-

tôt repris par les royalistes. Le roi de Navarre y reçut, à la tranchée, une blessure dont il mourut.

Tandis qu'on s'égorgeoit dans les provinces, les deux armées se livrèrent à Dreux une bataille sanglante, où périt le maréchal de Saint-André, et où furent faits prisonniers les généraux des deux armées, le connétable, et le prince de Condé. L'honneur de la victoire remportée par les royalistes, fut dû au duc de Guise, quoiqu'il n'eût point de commandement. Le soir de la bataille, Guise, et Condé, son prisonnier, couchèrent dans le même lit. Le lendemain matin, le prince assura qu'il n'avoit pu fermer l'œil, et que le duc avoit dormi à côté de lui, aussi profondément que s'ils avoient été liés de l'amitié la plus intime. La méfiance et la crainte envers un ennemi généreux, sont inconnues aux belles ames.

Il ne restoit plus qu'Orléans au parti des rebelles. La prise de cette ville l'auroit vraisemblablement anéanti. Aussi le duc de Guise ne tarda pas à en entreprendre le siége. Un des faubourgs avoit été emporté d'assaut, lorsque ce grand homme fut assassiné par Poltrot, jeune gentilhomme protestant. Ce lâche fanatique, ayant été arrêté, accusa l'amiral

de Coligni de l'avoir sollicité à ce crime, et périt du dernier supplice. Dès ce moment, Henri de Guise, fils aîné du mort, conçut le dessein, et jura de venger l'assassinat de son père.

Un traité de paix termina cette guerre; et la liberté de conscience fut confirmée. Durant ce moment de calme, Charles IX se fit reconnoître majeur au parlement (c'est le premier des rois de France); et dans cette assemblée, il déclara lui-même, qu'il continuoit à sa mère l'administration des affaires.

Les protestans des Pays-Bas s'étant soulevés contre Philippe II, roi d'Espagne, le duc d'Albe, général de ce monarque, devoit passer par la France, pour aller les soumettre. Catherine de Médicis, qui, en parcourant les provinces avec le roi, avoit eu à Bayonne de fréquentes conférences avec le duc, fit des levées de troupes, pour se précautionner, disoit-elle, en cas que cette armée étrangère voulût faire des ravages dans le royaume. Les protestans, se servant aussitôt de ce prétexte, crièrent qu'on vouloit les opprimer, et arborèrent l'étendart de la révolte. Ainsi Catherine de Médicis, toujours prête à changer d'intérêts et d'amis; qui avoit allumé la première guerre civile, en favorisant les

hugenots, causa la seconde en les irritant.

Peu s'en fallut que le prince de Condé et l'amiral de Coligni, ne se rendissent maîtres de la personne du roi, qui étoit à Mousseaux avec la reine, et qui se retira à Meaux, d'où les Suisses le ramenèrent à Paris. Il se livra, dans les plaines de Saint-Denis, une bataille, où l'armée du roi eut quelque avantage. L'illustre Montmorenci y fut tué, et ne fut point remplacé dans sa charge de connétable. Henri, duc d'Anjou, frère du roi, jeune prince qui donnoit les plus belles espérances, fut nommé lieutenant général du royaume. La paix se fit encore; et la liberté de conscience fut de nouveau confirmée.

Mais bientôt les protestans, instruits que la reine mère avoit formé le projet de faire arrêter Condé et Coligni, qui s'étoient retirés dans leurs terres, rallumèrent la guerre, secourus par les Allemands et par l'Angleterre. Le duc d'Anjou les battit à Jarnac, vers la Saintonge, où Condé, après avoir rendu les armes, fut tué de sang froid par Montesquiou. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, protectrice des calvinistes, leur amena pour lors son fils, le prince de Béarn, et son neveu Henri, fils du prince

de Condé Le jeune prince de Béarn fut déclaré chef du parti.

Coligni avoit sauvé les débris de l'armée protestante, qui se vit bientôt fortifiée par le secours de douze mille Allemands, que commandoit le duc de Deux-Ponts. Il marcha vers Poitiers, dont il fit le siége. Mais le jeune Henri, duc de Guise, le força de se retirer. Bientôt après, le duc d'Anjou remporta sur Coligni, une victoire complète à Montcontour. Cette quatrième bataille, perdue par les rebelles, ne les mit pas hors d'état de résister à la puissance royale. Il sembloit que leur fureur, aigrie par les mauvais succès, ne faisoit qu'accroître leurs forces. Toutes les provinces devinrent un théâtre de carnage. Les huguenots ne vouloient la paix, qu'aux conditions les plus avantageuses, et vinrent à bout de les obtenir. Les prêches, quatre villes de sûreté, entre autres, la Rochelle, et le droit de posséder toutes les charges, leur furent accordés.

Tous ces grands avantages firent naître des soupçons dans l'esprit des chefs du parti protestant. Mais Catherine de Médicis les dissipa, en proposant le mariage de Marguerite, sœur du roi, avec Henri, prince de Béarn, et en offrant à Coligni la conduite de la guerre qu'on

feignoit de vouloir porter dans les Pays-Bas. Jeanne d'Albret, les deux princes de Béarn et de Condé, et l'amiral se rendirent à la cour. Le prince de Béarn, devenu, par la mort précipitée de sa mère, roi de Navarre, épousa en effet la sœur de Charles IX. C'étoit le 17 du mois d'août 1572; et la nuit du 24 au 25, se fit un horrible carnage, connu sous le nom de *massacre de la Saint-Barthelemi*, action exécrable, dit un auteur, qui n'avoit jamais eu, et qui n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais de semblable. Coligni y fut assassiné par Besme, domestique du duc de Guise, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit juré de venger la mort de son père, que l'amiral avoit fait poignarder. Le roi de Navarre et le prince de Condé firent abjuration, pour sauver leur vie.

On voulut obliger les huguenots à rendre les villes de sûreté, qui leur avoient été accordées. Le refus qu'ils en firent, ralluma la guerre avec plus de fureur que jamais. Une armée très-nombreuse, commandée par le duc d'Anjou, périt presque tout entière sous les murs de la Rochelle, qui soutint neuf grands assauts, et une infinité d'autres attaques. Les Rochellois, en se rendant, demeurèrent les plus forts dans leur ville, et firent com-

prendre dans leur capitulation Nîmes et Montauban. La petite ville de Sancerre soutint un siége plus mémorable encore, par les cruelles extrémités où furent réduits les habitans. Ils mangèrent les animaux, les cuirs, les parchemins; et quelques-uns même, dit-on, leurs propres enfans. Après plus de sept mois de siége, ils se rendirent; mais en obtenant la liberté de conscience. Il se fit une quatrième paix, avantageuse aux huguenots: tant le gouvernement étoit encore foible, et les rebelles encore redoutables!

En ce même temps, les Polonois, après la mort de Sigismond II, venoient d'élire pour leur roi le duc d'Anjou, qui partit pour aller prendre possession de cette couronne. Bientôt il se forma en France un parti nommé *des Politiques*, dont le prétexte étoit la réformation de l'état. Le duc d'Alençon, frère du roi, et les Montmorencis étoient à la tête. Les protestans s'y joignirent; ainsi que le roi de Navarre et le prince de Condé. La reine mère avertie, fit arrêter le duc d'Alençon et le roi de Navarre, et fit emprisonner plusieurs seigneurs. Sur ces entrefaites, Charles IX mourut sans enfans mâles.

Il est bien surprenant que sous ce règne plein de divisions, de meurtres et d'hor-

reurs, la législation française ait été perfectionnée, par l'établissement des meilleures loix qu'on eût vues jusqu'alors. Nous avons une foule d'ordonnances, où la force et la sagesse réunies, font oublier la foiblesse et les vices du gouvernement, sous lequel elles ont été rendues. Elles furent l'ouvrage du chancelier de l'Hôpital, un des plus grands magistrats et des plus grands jurisconsultes qu'ait eus la France. Ce siècle, dit le président *Hénault*, fut le beau siècle de la jurisprudence : jamais tant de grands hommes ne parurent successivement. C'est sous ce règne, que fut rendue cette ordonnance de Roussillon, bourg dans le Dauphiné, qui porte que l'année commencera dans la suite au premier janvier, au lieu qu'elle ne commençoit que le samedi saint après vêpres. Elle est de l'année 1564 : le parlement ne consentit à ce changement, que vers l'an 1567.

Catherine de Médicis avoit été déclarée par Charles IX, régente du royaume, jusqu'au retour de son successeur. Le malheureux Montgommeri, toujours coupable à ses yeux de la mort de son époux, et qui, sous le règne précédent, avoit été pris les armes à la main dans Domfront, fut condamné à mort. Ses enfans furent, par le même arrêt décla-

rés roturiers. *S'ils n'ont la vertu des nobles pour se relever*, dit-il en mourant, *je consens à l'arrêt.*

de J. C. 1574. Aussitôt que *Henri III* eut appris la mort de son frère, il quitta secrètement la Pologne, pour venir régner dans sa patrie. Ce prince, jusqu'alors si recommandable par sa valeur, ses exploits et sa brillante réputation, devint sur le trône un roi foible, léger, ennemi des affaires, indignement livré à ses favoris, et autant méprisable par son hypocrisie que par ses honteuses débauches. On tint une grande assemblée, où la guerre fut résolue contre les hugenots, qui avoient à leur tête le prince de Condé, et le maréchal d'Anville: elle éclata bientôt dans les provinces. Montbrun, chef du parti protestant dans le Dauphiné, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée. Il avoit eu l'audace de piller le bagage du roi, au sortir du pont de Beauvoisin, lorsque le monarque revenoit de Pologne; et il avoit ajouté que les armes et le jeu rendoient les hommes égaux.

Le duc d'Alençon, à qui le roi venoit de pardonner une conjuration contre sa personne, s'enfuit de la cour, et se mit à la tête des rebelles. Le roi de Navarre, que Henri, à son arrivée, avoit fait sortir de prison, ne tarda pas à suivre son exemple,

exemple, et fit de nouveau profession du calvinisme. Catherine de Médicis voyant ce parti trop puissant, fortifié d'ailleurs par un nouveau corps de troupes allemandes, fit, suivant sa politique ordinaire, conclure la paix. Il n'y en eut jamais de plus avantageuse pour les calvinistes. L'exercice public de leur religion fut permis par l'édit de pacification : les chambres des parlemens du royaume devoient être mi-parties de catholiques et de protestans : les chefs de la révolte furent déclarés bons et fidèles sujets : l'appanage du duc d'Alençon, qui devint duc d'Anjou, fut augmenté; et, pour comble de honte, on donna de l'argent et des otages aux Allemands, qui eurent la liberté de piller les provinces, en retournant chez eux.

Les catholiques, indignés de voir l'hérésie si triomphante, et le gouvernement si avili, firent une confédération, qu'ils appellèrent *la sainte ligue*. Elle étoit animée en secret par le duc de Guise, surnommé *le Balafré*, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue au visage, en combattant contre les calvinistes, dans une rencontre près de Château-Thierri. Les états du royaume furent convoqués à Blois. Après bien des délibérations, le roi révoqua l'édit favorable aux protes-

tans, et eut l'imprudence de signer la ligue, sans songer que, dès-lors qu'il s'en déclaroit le chef, il se mettoit dans la dépendance de ce parti, formé par les ennemis de sa personne. On reprit les armes; et presqu'aussitôt on accorda aux protestans une nouvelle paix, moins favorable pourtant que la première.

Ce fut dans ce court intervalle de tranquillité, que Henri III institua l'ordre *du Saint-Esprit*, en mémoire de ce qu'il avoit été élu roi de Pologne, et étoit parvenu à la couronne de France, le jour de la Pentecôte; mais en effet, ajoute le président *Hénault*, comptant, par le serment auquel s'engageoient les nouveaux chevaliers, détacher du parti protestant les grands seigneurs, et s'opposer en même temps aux progrès de la ligue, dont il commençoit à n'être plus le maître.

Cependant le roi de Navarre, sous prétexte que la cour ne tenoit pas ses engagemens envers les calvinistes, recommença la guerre, et s'empara de la ville de Cahors. Quelque temps après, le duc d'Anjou étant mort, sans avoir pu s'établir dans les Pays-Bas, quoique les états de cette province l'eussent choisi *pour leur prince de leur bon gré et de leur propre mouvement*, le

roi de Navarre devint héritier présomptif de la couronne. Ce fut alors que le duc de Guise fit éclater la ligue, en représentant combien il seroit dangereux d'avoir pour souverain un prince séparé de l'église.

Pourquoi Catherine de Médicis ne chercha-t-elle pas à détruire cette funeste ligue, dans son commencement où elle étoit très-foible? C'est que cette reine impérieuse, voulant conserver toute l'autorité, craignoit d'en perdre une grande partie, si le roi de Navarre devenoit trop puissant. Elle favorisa la maison de Lorraine, dans l'idée de placer sur le trône les enfans de sa fille, mariée au duc de Lorraine. Mais le duc de Guise, dont l'ambition démesurée aspiroit à la royauté, ne pensoit guère aux princes de la branche aînée de sa maison. En persuadant au vieux cardinal de Bourbon, oncle du roi de Navarre, que la couronne devoit lui appartenir, à l'exclusion de son neveu hérétique, Guise voiloit son dessein, et se donnoit tout à-la-fois le temps d'agir pour lui-même, à l'abri d'un grand nom.

Le cardinal en effet publia un manifeste, dans lequel, prenant le titre de premier prince du sang, il se déclaroit le chef de la ligue, et recommandoit aux

Français de maintenir la couronne dans la branche catholique. On accusera sans doute ce prélat d'avoir été trop crédule et trop facile, ou de s'être abandonné à des vues d'ambition, qui ne se rapportoient qu'à lui-même. La preuve du contraire se trouve dans le *Chronologie novennaire.* Suivant l'auteur de cet ouvrage, le vieux cardinal disoit à un de ses confidens : « Ne crois pas que « je me sois accommodé sans raison « avec ces gens-ci (les ligueurs.) Penses-« tu que je ne sache pas bien qu'ils en « veulent à la maison de Bourbon, et « qu'ils n'eussent pas laissé de faire la « guerre, quand je ne me fusse pas « joint à eux? Pour le moins, tandis « que je suis avec eux, c'est toujours « Bourbon qu'ils reconnoissent. Le roi « de Navarre, mon neveu, cependant « fera sa fortune : ce que je fais, n'est « que pour la conservation du droit de « mes neveux. »

Le manifeste du cardinal de Bourbon fut un signal de guerre. Les ligueurs se mirent bientôt en campagne, et prirent plusieurs villes, entr'autres, Toul et Verdun. On conclut à Nemours un traité de paix, qui, en procurant de nouveaux avantages à la ligue, dépouilloit les protestans de ce qu'ils avoient obtenu par

le passé. C'est en ce même temps que se formoit secrètement la faction *des seize ;* espèce de ligue particulière pour Paris seulement, composée de plusieurs hommes qui s'étoient distribués dans les seize quartiers de la ville, et qui avoient partagé entr'eux l'administration des affaires ; hommes vendus au duc de Guise, et ennemis jurés du roi.

La paix de Nemours avoit suspendu les entreprises des ligueurs : elle fit reprendre les armes aux protestans. Cette guerre fut appellée la guerre *des trois Henri ;* Henri III, à la tête des royalistes ; Henri, roi de Navarre, à la tête des huguenots, et Henri, duc de Guise, chef de la ligue. La faction *des seize* fut révélée au roi, qui ne prit aucune mesure, pour en arrêter les complots. Rien ne pouvoit le retirer de sa stupide léthargie : Villequiers l'entretenoit dans l'oubli de sa gloire. Pressé par les ligueurs de continuer la guerre contre les protestans, il donna le commandement de son armée au duc de Joyeuse, un de ses favoris, qui fut battu près de Coutras en Guienne, par le roi de Navarre, et tué de sang froid après le combat. Mais, d'un autre côté, Guise combattit deux fois les Allemands, qui étoient

venus au secours des calvinistes, et les força de sortir du royaume.

Ces avantages redoublèrent l'enthousiasme et l'insolence des ligueurs. Tout Paris retentissoit des louanges du duc. Quel étrange aveuglement des esprits! la Sorbonne décida qu'*on pouvoit ôter le gouvernement aux princes, qu'on ne trouvoit pas tels qu'il falloit, comme l'administration au tuteur, qu'on avoit pour suspect.* La mort du prince de Condé, empoisonné à S. Jean d'Angeli, en affoiblissant le parti protestant, rendit la ligue encore plus redoutable.

Le duc de Guise, après avoir tenu à Nanci une assemblée séditieuse avec ses parens et ses amis, fit à la cour des demandes révoltantes. Le roi prit alors un parti de vigueur. Résolu de punir *les seize*, il assembla des troupes, et fit défense au duc de Guise, qui étoit à Soissons, de revenir à Paris. Le duc revint, et jura qu'il n'avoit reçu aucun ordre. Henri III, pour se précautionner contre toute espèce d'attentat, fit entrer les Suisses dans la ville. Mais les bourgeois formèrent des barricades jusqu'au Louvre, enveloppèrent ou désarmèrent les soldats. Le roi, forcé d'abandonner la

capitale, se retira à Chartres. Guise, maître de Paris, alla visiter Achilly de Harlai, premier président du parlement. Le courageux et respectable magistrat se promenoit dans son jardin, lorsque le duc entra. Il ne daigna pas seulement tourner la tête, et continua sa promenade. Arrivé au bout de l'allée, et après s'être retourné, il lui dit, en haussant la voix : *C'est grand' pitié, quand le valet chasse le maître. Au reste, mon ame est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps est entre les mains des méchans : qu'on en fasse ce qu'on voudra.* Le duc rebelle s'empara de la bastille et de l'arsenal, dont Bussi-le-Clerc, un *des seize*, fut fait capitaine. Ainsi Guise marchoit à grands pas vers la royauté.

Catherine de Médicis étoit restée à Paris. Elle négocia un traité d'union, qui fut signé à Rouen, et qui étoit tout à la honte du trône. Le roi ouvrit alors les yeux (mais c'étoit trop tard) sur la perfide politique de sa mère, et lui ôta sa confiance. Il assembla les états-généraux à Blois, tandis que le duc de Savoie, profitant de ces troubles, s'empara du marquisat de Saluces. « Les de-« mandes insolentes des députés des

« états-généraux, dit le président *Hé-*
« *nault*, et l'audace du duc de Guise,
« parvenue à son comble, forcèrent en-
« fin le roi à se défaire de ce prince,
« qui étoit devenu trop puissant, pour
« qu'on pût lui donner des juges. Ce n'é-
« toit point une terreur panique, que
« la crainte des entreprises qu'il pouvoit
« former. Il se trouvoit dans des circons-
« tances pareilles à celles dont Pepin pro-
« fita. Henri III ne ressembloit pas mal
« aux derniers rois de la première race;
« et le prétexte de la religion eut fort bien
« pu susciter quelque pape de l'humeur
« de Zacharie. »

Les hommes qui devoient consommer l'assassinat furent choisis parmi les gardes, appellés *les quarante-cinq*. On rapporte que le roi, en leur distribuant des poignards, leur dit: *C'est un acte de justice que je vous commande sur l'homme le plus criminel de mon royaume. Les loix divines et humaines me permettent de le punir. Ne pouvant le faire par les voies ordinaires de la justice, je vous autorise à le faire, par le droit que me donne ma puissance royale.* Le duc de Guise fut percé de coups dans la chambre même du roi; et le lendemain

le cardinal son frère subit le même sort. En même temps, le vieux cardinal de Bourbon fut fait prisonnier.

Si Henri III avoit été moins indolent, il auroit aussitôt volé à Paris, pour prévenir les séditions, en écartant les principaux ligueurs. Bientôt toute la capitale fut en combustion. Les *seize* jurèrent de venger les princes massacrés. La Sorbonne même délia les sujets du serment de fidélité qu'ils devoient au roi. Bussi-le-Clerc, transporté de fureur, courut au palais, et demanda au parlement un arrêt conforme au décret de la Sorbonne, le menaçant de la perte de sa liberté, s'il refusoit de le rendre. Pour toute réponse, Harlai se leva, et tout le parlement le suivit à la bastille. Quel noble et touchant spectacle! On en forma un nouveau, composé de magistrats favorables aux ligueurs. La requête de Bussi-le-Clerc y fut entérinée, la ligue confirmée, et la résolution prise avec serment de venger la mort de ses chefs.

Catherine de Médicis étoit morte quelques jours après l'assassinat des Guises. Le duc de Mayenne, leur frère, qu'on avoit manqué de prendre à Lyon, arriva à Paris, où il fut déclaré *lieutenant général de l'état royal et couronne de France, par*

le conseil de l'union. Ce nouveau chef de la ligue attira plusieurs villes considérables dans son parti. Mais Henri III, suivant le conseil que lui avoit donné la reine mère en mourant, se réconcilia avec le roi de Navarre. Ces deux monarques, unis étroitement, marchèrent vers Paris, pour en faire le siége. Ils reçurent fort à propos un secours de dix mille Suisses, et vinrent s'emparer de Saint-Cloud. C'est là que Henri III tomba sous les coups du fanatisme. Il y fut assassiné par un jeune prêtre dominicain, nommé *Jacques Clément*, que Bourgoin, son prieur, avoit confirmé dans son exécrable dessein. Il mourut le lendemain dans les bras du roi de Navarre, qu'il nomma son successeur. En lui fut entièrement éteinte la race des Valois.

Sous ce règne, le calendrier appellé *Grégorien*, parce que le pape Grégoire XIII le fit réformer, fut établi en France par un édit.

An de J. C. 1589. Le roi de Navarre, que je dois dès-à-présent appeller *Henri IV*, avoit des droits incontestables à la couronne, comme descendant de Robert, comte de Clermont, sixième fils de Saint-Louis, et qui avoit épousé l'héritière de Bourbon. En lui commença la branche royale de ce nom. La plus grande partie du

royaume ne voulut point le reconnoître, parce qu'il étoit protestant. Le parlement de Toulouse rendit même un arrêt contre Henri IV, dont l'armée, composée de trente mille hommes, se trouva bientôt réduite, par les désertions, à cinq ou six mille combattans. Obligé de lever le siége de Paris, il gagna la Normandie, pour être à portée de recevoir plus tôt les secours que lui avoit promis Elisabeth, reine d'Angleterre. Cette princesse étoit intéressée à lui en donner, parce que Philippe II, roi d'Espagne, qui avoit épousé une sœur de Henri III, formoit des projets ambitieux sur la France, où il venoit de faire passer des troupes, pour soutenir les ligueurs.

Cependant Mayenne fit proclamer roi dans Paris, sous le nom de *Charles X*, le vieux cardinal de Bourbon, quoique prisonnier à Fontenai en Poitou. Un contemporain a remarqué qu'aussitôt ce cardinal envoya de sa prison son chambellan à Henri IV, avec une lettre, par laquelle il le reconnoissoit pour son roi légitime. Le chef de la ligue marcha vers Dieppe, où étoit le roi, et le poursuivit avec une armée trois fois plus forte que la sienne. Ils se rencontrèrent près d'Arques; et la valeur de Henri IV triompha. C'est après cette bataille qu'il écri-

vit au duc de Crillon : *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étois pas.* Fortifié du secours de quatre mille Anglais, il revint faire le siége de Paris, et s'empara de cinq faubourgs. Mais il fut obligé de se retirer aux approches de Mayenne et du duc de Nemours, son frère utérin.

Le parti de la ligue se maintenoit dans sa puissance : le pape Sixte V le favorisoit : le roi d'Espagne ne discontinuoit point de lui fournir des secours. Mayenne voulant rétablir sa réputation, que la journée d'Arques avoit ternie, marcha contre le roi qui assiégeoit Dreux. L'armée des ligueurs étoit d'un tiers plus nombreuse que celle de Henri IV. L'intrépide monarque leva la siége, pour aller combattre Mayenne, et le joignit dans les plaines d'Ivri. Après avoir tout disposé pour le combat, il parcourut les rangs. *Mes compagnons,* dit-il aux troupes, *si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie : si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussitôt au ralliement : c'est le gain de la bataille; et si vous perdez vos enseignes, cornettes et guidons, ne*

perdez point de vue mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire. Il combattit en effet comme le plus brave des soldats : il se jetta dans le fort de la mêlée, et en sortit couvert du sang des ennemis, qui furent taillés en pièces. *Sauvez les Français*, s'écrioit le bon et le grand Henri IV, en poursuivant les fuyards.

Après cette seconde victoire, le roi auroit dû, sans perdre un instant, revenir former le blocus de Paris. Mais malheureusement la disette d'argent ne le lui permit point. Sur ces entrefaites, le cardinal de Bourbon mourut dans sa prison. Le roi d'Espagne se berçoit toujours de la chimérique espérance d'obtenir pour l'infante la couronne de France. Le duc de Lorraine l'ambitionnoit pour son fils. Mayenne voyoit bien qu'il ne pourroit y parvenir : aussi ne s'appliqua-t-il, pour faire durer son autorité, qu'à traverser l'élection d'un roi.

Cependant Henri IV reparut sous les murs de Paris. La sorbonne et le parlement *des seize* le déclarèrent hérétique, et incapable d'occuper le trône. Le fanatisme avoit égaré toutes les têtes : il fut porté jusqu'à la démence ; témoin cette nombreuse cohorte de prêtres et de

moines, qui, bizarrement armés de pied en cap, parcoururent en procession les rues de la capitale. Il étoit facile au roi de s'en emparer de vive force. Mais il ne put consentir à l'exposer aux horreurs qu'éprouve une ville prise d'assaut. *Je suis*, disoit-il, *le vrai père de mon peuple : j'aimerois mieux n'avoir point de Paris, que de l'avoir tout ruiné et tout dissipé par la mort de tant de personnes*. Bientôt les vivres furent épuisés dans cette ville. Henri IV poussa la bonté jusqu'à souffrir qu'on en fît sortir les bouches inutiles, et que ses officiers et ses soldats envoyassent des rafraîchissemens à leurs amis. Il espéroit que les Parisiens, réduits aux dernières extrémités, se soumettroient aux conditions qu'il voudroit leur imposer. Mais le roi d'Espagne envoya le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, au secours de Paris, avec ses meilleures troupes. Instruit de l'approche de ce grand général, le roi leva le siége, pour aller à sa rencontre. Le duc, satisfait de voir Paris délivré, évita le combat. Le découragement se répandit alors dans l'armée royale. Elle n'avoit ni argent, ni habits, ni nourriture : le roi lui-même manquoit du nécessaire.

Le feu de la guerre civile avoit pé-

nétré dans toutes les provinces. Le duc de Mercœur, l'un des princes de la maison de Lorraine, avoit traité directement avec Philippe II, et s'étoit fait chef de la ligue dans la Bretagne, sans se mettre sous la dépendance de Mayenne. Il vouloit s'emparer de cette province, dont il étoit gouverneur, et reprit Hennebont. D'un autre côté, le duc de Savoie, déjà maître du marquisat de Saluces, se jetta sur le Dauphiné. Lesdiguières le battit, et fut fait gouverneur de cette province. Mais il ne put empêcher que le duc n'envahît la Provence, dont le parlement d'Aix le déclara gouverneur et lieutenant général, *sous la couronne de France.*

Le pape Sixte V étoit mort, commençant à se dégoûter de la ligue. Son successeur, Grégoire XIV, ardent à la soutenir, fit publier en France des lettres monitoriales contre Henri IV. De son côté, le roi renouvella les édits de pacification en faveur des protestans. La guerre continuoit toujours avec des succès variés de part et d'autre. Les ligueurs échouèrent à Saint-Denis, où fut tué le chevalier d'Aumale, prince lorrain, qui étoit le héros de la ligue. Henri IV, après avoir fait une autre tentative inutile sur Paris, ce qu'on appelle la *jour-*

née des farines, perdit le brave et vertueux Lanoue au siége du château de Lambale.

On voyoit alors dans la capitale, *les seize* signaler de jour en jour leur audace, par de nouveaux excès. Ils vouloient maîtriser Mayenne, et profitèrent de son absence, pour livrer au dernier supplice le président Brisson, et deux autres magistrats, parce que le parlement avoit renvoyé absous, un homme dont ils sollicitoient la mort. Mayenne se hâta de revenir à Paris, et en fit pendre quatre des plus mutins. Ce coup de vigueur mit le terme à la tyrannie de cette faction.

Henri IV, fortifié des secours de l'Angleterre, et des princes protestans d'Allemagne, avoit déjà commencé le siége de Rouen, défendu par Villars-Brancas. Le duc de Parme vint encore délivrer cette ville. Le roi marcha contre lui pour le combattre, et fut blessé d'un coup de mousquet dans l'action. Il le poursuivit dans le pays de Caux, où le duc fit une retraite qui est encore admirée des gens du métier; mais que peut-être il n'auroit pas pu faire, sans la mauvaise volonté du maréchal de Biron, qui voulant, dit-on, prolonger la guerre, négligea les moyens de faire périr l'armée espagnole. Il se livra presqu'en même

temps, dans le Haut-Languedoc, près de Villemur, un combat, où les royalistes défirent le duc de Joyeuse, qui se noya dans la rivière du Tarn. Il fut remplacé dans le parti de la ligue par le P. Ange de Joyeuse, son frère, qui, après avoir vécu dans le grand monde, avoit pris l'habit de capucin; sortit du cloître avec la permission du pape; fut fait, quelques années après, maréchal de France, et reprit ensuite l'habit du même ordre, sous lequel il mourut. En Provence, les affaires changèrent de face à l'avantage du roi. Le duc de Savoie y perdit toutes ses conquêtes, par la valeur de Lesdiguières.

Tout le royaume étoit en proie aux horreurs de la guerre civile. On ne voyoit que villes prises et reprises, que campagnes dévastées : l'état perdoit la fleur des jeunes gens, et l'élite de la noblesse. Paris étoit violemment agité de deux factions; celle *des seize*, qui, irritée contre Mayenne, vouloit avoir pour roi le jeune duc de Guise, échappé depuis peu de la prison où il avoit été mis après la mort de son père; et celle *des politiques*, qui ne demandoient, pour reconnoître Henri IV, que de le voir entrer dans le sein de l'église. Mayenne convoqua à Paris de préten-

dus états, pour qu'ils élussent un roi. Les Espagnols ne craignirent point de proposer d'abolir la loi salique; de ne point reconnoître le roi pour légitime souverain, quand même il se feroit catholique, et de proclamer reine de France, l'infante d'Espagne. L'ambassadeur de Philippe, pour parvenir à son but, ajouta, quelques jours après, que l'intention de son maître étoit de marier l'infante au jeune duc de Guise, qui seroit élu roi, conjointement avec elle. Mais le parlement, quoique captif et *estropié*, suivant l'expression de *Péréfixe*, se ressouvenant de son ancienne vigueur, confondit les folles espérances de l'ambitieux Espagnol, en rendant un arrêt, conforme aux loix fodamentales du royaume, *pour empêcher que, sous prétexte de religion, la couronne ne fût transférée en mains étrangères.*

Tandis que les ligueurs tenoient ces assemblées tumultueuses, Henri IV pensoit à se faire catholique. On proposa des conférences, qui s'ouvrirent à Surenne. Après quelques jours d'entretiens avec des évêques, le roi fit son abjuration à S. Denis le 25 juillet 1593; en instruisit tous les parlemens du royaume, et conclut une trève avec les ligueurs.

Bientôt toutes les villes s'empressèrent de le reconnoître : l'année suivante il entra dans Paris, dont on laissa sortir les troupes espagnoles, avec les honneurs de la guerre. Les quatre facultés rendirent un décret, pour se soumettre au roi, qui rétablit le parlement dans son ancienne splendeur.

La ligue paroissoit entièrement abattue. Mais l'esprit superstitieux et sanguinaire n'en étoit pas encore détruit. On en avoit vu, l'année précédente, un dangereux effet dans le dessein qu'un jeune batelier, nommé *Barrière*, avoit formé d'assassiner le roi, et pour lequel il avoit été mis à mort. On en vit un autre plus horrible encore, dans l'attentat que commit *Jean Châtel*, fils d'un marchand de vin de Paris. Ce fanatique s'étant glissé parmi la foule qui environnoit le roi, lui porta un coup de couteau, qui heureusement ne le blessa qu'à la lèvre. Il avoit fait une partie de ses études chez les jésuites. Ces religieux étoient haïs des huguenots, trop estimés du parlement, jalousés des moines, et sur-tout de l'université, qui, ne pouvant leur pardonner le tort que la concurrence faisoit à ses colléges, leur avoit suscité un grand procès. Ils furent bannis du royaume par arrêt du parle-

ment de Paris, mais retenus dans les ressorts des parlemens de Toulouse et de Bordeaux. Ce fut au grand regret de Henri IV, qui, comme nous le verrons bientôt, les rappella quelques années après, quand il vit son autorité bien affermie.

Le roi ne cessoit, depuis son entrée dans la capitale, de donner les plus grandes marques de clémence et de bonté; et cette conduite si modérée n'avoit pourtant pas encore ramené tous les principaux chefs de la ligue. Il y en eut plusieurs qui lui firent acheter bien cher leur soumission : selon les mémoires de Sulli, ministre d'une probité et d'une intelligence rares, il en coûta trente-deux millions pour satisfaire leur cupidté. Il y en eut d'autres qui persistèrent dans leur rebellion. Le plus daugereux et le plus à craindre sans doute, étoit Mayenne. Le roi marcha contre lui, l'attaqua dans son gouvernement de Bourgogne, où il trouva une armée d'Espagnols, et le défit. Il lui accorda une trève, qui fut suivie de la paix, et ne vit désormais dans le duc qu'un sujet fidèle. Le duc d'Epernon, quoique réconcilié avec le roi, voulut s'emparer de la Provence, dont il étoit gouverneur. Après s'être soutenu quelque temps à main armée,

il fut battu par le duc de Guise, qui avoit été nommé à sa place, et obtint son pardon avec le gouvernement du Limosin.

Cependant les finances étoient dans le plus mauvais état; et Henri IV se voyoit dépourvu de moyens pour continuer la guerre qu'il avoit déclarée à l'Espagne. Il convoqua une assemblée de notables à Rouen: mais elle ne témoigna que du zèle. L'administration des finances fut alors confiée à Sulli, qui, par une féconde économie, et la vigilance la plus active, vint bientôt à bout de les rétablir.

Les Espagnols s'étoient déjà emparés de Cambrai, de Calais, et d'Ardres: ils enlevèrent, par surprise, Amiens. Les huguenots, jamais contens des avantages dont ils jouisssoient, toujours jaloux des graces que recevoient les catholiques, donnoient aussi beaucoup d'inquiétude au roi. Des assemblées séditieuses, des demandes outrées, faisoient craindre de leur part une prochaine révolte, et quelque coup funeste à l'autorité royale. Henri entreprit, sans leur secours, le siége d'Amiens qu'il emporta. Il fut ensuite en Bretagne pour soumettre le duc de Mercœur encore rebelle, qui obtint la paix, en donnant sa fille, héritière de tous ses

biens, au jeune duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Ce fut pendant ce voyage que le roi rendit à Nantes ce fameux édit, si favorable aux protestans. La liberté entière de conscience, l'exercice public de leur religion dans plusieurs villes, la faculté de posséder toutes sortes de charges et d'emplois; des places de sûreté, et quarante-cinq mille écus par an pour l'entretien des ministres, leur furent accordés. Le clergé, la sorbonne, et l'université, se récrièrent beaucoup contre cet édit : le parlement sur-tout fit la plus vive résistance. Mais les raisons et la volonté du roi l'emportèrent. Dans ce même temps, la paix fut conclue avec l'Espagne à Vervins. Par le traité, le roi ne rendit rien, et recouvra ce qu'il avoit perdu en Picardie.

J'ai déjà dit que le duc de Savoie avoit usurpé, sous le dernier règne, le marquisat de Saluces. Henri IV lui en demanda la restitution. Le duc vint à Paris pour négocier : il promit; mais il viola sa parole. Le roi lui déclara la guerre, conquit, en trois mois, une partie de ses états, et le força, par le traité de Lyon, de lui céder, en échange de ce marquisat, la Bresse, le Bugei, etc.

Le maréchal de Biron qui avoit ac-

quis tant de gloire en combattant pour son roi, s'étant laissé entraîner par une ambition démesurée, traita secrètement avec le duc de Savoie et le roi d'Espagne. Henri IV découvrit la conjuration. Il avoit comblé de graces le coupable : il l'aimoit encore; et résolu de lui pardonner, il fit tout ce qu'il put, dans des entretiens particuliers, pour l'obliger à reconnoître son crime. La fierté, l'arrogance et l'obstination du duc le firent condamner à perdre la tête sur un échafaud, dressé dans la cour de la bastille.

L'alliance de la France avec les Suisses avoit été renouvellée; et un traité avec l'Angleterre, pour défendre les Hollandais contre l'Espagne, venoit d'être conclu, lorsque le roi voulut rouvrir aux jésuites l'entrée du royaume. Le parlement de Paris fit des remontrances, contre l'édit de rappel qui lui fut envoyé. Henri IV répondit par un discours très-honorable à ces religieux, plein de force, de précision et de vérité. *Quant à Barrière*, disoit-il, *tant s'en faut qu'un jésuite l'ait confessé, comme vous dites, que je fus averti, par un jésuite, de son entreprise; et un autre lui dit qu'il seroit damné, s'il l'osoit entreprendre. Quant à Châtel, les tourmens ne purent lui arra-*

cher aucune accusation à l'encontre de Varade, ou autre jésuite; et si aucun étoit, pourquoi l'auriez-vous épargné? Les jésuites furent donc entièrement rétablis dans leurs biens et dans leurs colléges.

Henri IV, tranquille possesseur de sa couronne, n'ayant rien à craindre des ennemis étrangers, voyoit l'état s'enrichir par la sage administration de Sulli, et ses sujets heureux étendre leur commerce dans le Canada, où ils formoient déjà des établissemens. Quelques chagrins passagers vinrent troubler sa joie. Ce monarque, trop susceptible des foiblesses de l'amour, avoit conçu, après la mort de Gabrielle d'Estrées, la passion la plus vive pour Henriette d'Entragues, qu'il fit marquise de Verneuil. Dans l'intervalle de son divorce avec Marguerite de Valois (prononcé, du consentement des parties, par des commissaires du pape) et de son mariage avec Marie de Médicis, le roi avoit eu l'imprudence de promettre par écrit à sa nouvelle maîtresse qu'il l'épouseroit. Mais revenu à lui-même, il avoit repris cette promesse de mariage. La marquise de Verneuil, et d'Entragues son père, qui se flattoient de la faire valoir, conspirèrent contre lui. Le comte d'Auvergne étoit de cette conspiration,

piration, que le président *Hênault* prétend avoir été conduite par un capucin. Les coupables furent condamnés, et obtinrent leur grace.

Le duc de Bouillon, redevable au roi de son mariage avec l'héritière de Sedan, cabaloit aussi depuis quelque temps, et travailloit à soulever les huguenots. Henri marcha contre lui : le duc se soumit, et lui fit la cession de la ville de Sedan. Le roi, content de sa soumission, la lui rendit au bout d'un mois.

Les troubles intérieurs du royaume parurent dès-lors entièrement dissipés. Le roi réunit à la couronne la Navarre et ses états patrimoniaux, qu'il rendit par là inaliénables. Il institua l'ordre du Mont-Carmel, auquel fut réuni celui de Saint-Lazare. Sa sagesse et son amour pour la justice lui méritèrent la gloire d'être choisi pour arbitre des différends, élevés entre le pape et les Vénitiens. Sa politique ménagea aussi une trève de douze ans entre l'Espagne et la Hollande. Mais malheureusement, toujours esclave de la plus funeste des passions, il ne put dissimuler son penchant pour Marguerite de Montmorenci, que le jeune Condé venoit d'épouser; et il eut le chagrin de voir ce prince se retirer,

avec sa femme, à Bruxelles, puis à Milan.

Henri IV, muni d'argent, de troupes aguerries, et de provisions immenses, se préparoit à porter la guerre en Allemagne, pour soutenir les droits de ses alliés au duché de Juliers, contre la puissance de l'orgueilleuse maison d'Autriche, lorsqu'il fut assassiné par un monstre, connu sous le nom de *Ravaillac*. Ce fut au milieu des Français, dans le centre de Paris, que se commit cet exécrable parricide. Le carrosse du roi, où étoient le duc d'Epernon, de Montbason, de Lavardin, de Roquelaure, de la Force, de Liancourt, et de Mirabeau, étoit arrêté par un embarras de voitures. Ravaillac ne sut que trop bien saisir le moment, pour lui porter le coup fatal. La reine avoit été couronnée la veille à Saint-Denis; cérémonie pour laquelle elle avoit marqué le plus grand desir et le plus vif empressement.

Ce prince établit la *paulette*, sorte d'imposition, qui donne aux officiers de justice et de finance le droit de disposer de leurs charges, et de les conserver dans leurs familles. Mais il encouragea l'agriculture; réprima le luxe; rendit ses sujets heureux, autant que les conjonctures pou-

voient le lui permettre ; protégea les lettres ; fut le conquérant et le pacificateur de son royaume ; gouverna avec une sagesse peu commune ; régna avec beaucoup de gloire, et mérita le surnom de *Grand*. Ce qu'on admire sur-tout en lui, (parce que ce sont des qualités qui se trouvent bien rarement ensemble) c'est, comme le remarque le président *Hénault*, la plus adroite politique unie à une extrême franchise, une simplicité de mœurs charmante aux sentimens les plus élevés, un fonds d'humanité inépuisable à un courage de soldat. Qu'il est fâcheux que la postérité puisse lui reprocher, avec juste raison, une passion excessive pour les femmes et pour le jeu ! Henri IV seroit le plus parfait modèle des grands rois.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

SUITE DES PEUPLES MODERNES ET DE L'EMPIRE D'ORIENT. Page 1
Empire latin ou des Français. *Baudouin I*, empereur de Constantinople. Empire grec, ou d'Orient. *Théodore I Lascaris*, empereur de Nicée. 2
Henri, empereur de Constantinople. *Théodore I Lascaris*, empereur de de Nicée. 5
Pierre de Courtenai, empereur de Constantinople. *Théodore I Lascaris*, empereur de Nicée. 9
Robert de Courtenai, empereur de Constantinople. *Théodore I Lascaris*, empereur de Nicée. 10
Robert de Courtenai, empereur de Constantinople. *Jean III Ducas Vatace*, empereur de Nicée. 12
Baudouin II de Courtenai, empereur de Constantinople. *Jean III Ducas Vatace*, empereur de Nicée. 14
Baudouin II de Courtenai, empereur de Constantinople. *Théodore II Lascaris*, empereur de Nicée. 20
Baudouin II de Courtenai, empereur de Constantinople. *Jean IV Lascaris* et

Michel VIII Paléologue, empereurs de Nicée. Fin de l'empire des Français. 21
Suite de l'empire d'Orient à Constantinople. *Michel Paléologue.* Il fait crever les yeux au jeune *Jean Lascaris*, son pupille. 25
Andronic II Paléologue, dit *le Vieux.* Il s'associe à l'empire son fils Michel, qui meurt. 28
Jean V Paléologue sous la régence d'Anne sa mère, et sous la tutelle du premier ministre *Jean VI Cantacuzène*, qui se fait associer à l'empire. Mais il est forcé de quitter la pourpre. 35
Manuel II Paléologue. Règne très-agité. 39
Jean VII Paléologue. Guerres continuelles contre les Turcs. 40
Constantin XI Paléologue, surnommé Dragasès. Prise de Constantinople, par Mahomet II, sultan des Turcs. . . . 41
Courte digression sur le royaume de Jérusalem. *Godefroi* de *Bouillon*, premier roi. Ses successeurs. Comté d'Edesse. Principauté d'Antioche. Comté de Tripoli. Prise d'Edesse. Fin du royaume de Jérusalem, détruit par Saladin, sultan d'Egypte. 43
Ile et royaume de Chypre. 52
EMPIRE D'OCCIDENT. *Honorius.* Irruptions fréquentes des barbares du Nord. Divers usurpateurs prennent le titre d'empereur. 55
Valentinien III. Placidie sa mère, régente. Nouvelles irruptions des peuples germains. Les Vandales s'empa-

rent de l'Afrique. Attila désole les provinces de l'empire. 73
Petrone Maxime. Rome pillée par Genseric, roi des Vandales. 84
Avitus. Les Hérules paroissent pour la première fois dans le midi de l'Europe. 86
Jules Valère Majorien. Il s'applique inutilement à remédier aux maux de l'empire. Il meurt assassiné. 88
Vibius Sévère III. Ricimer, Suève, règne en son nom. Grands troubles dans le sein de l'empire. Les peuples du Nord en occupent les plus belles provinces. . 91
Anthémius. Révolte de Ricimer. L'empereur est massacré. 97
Olybrius. Glycerius. Népos. Augustule. L'empire est détruit par les Hérules. 100
Rois d'Italie après la destruction de l'empire d'Occident. *Odoacre*, chef des Hérules, occupe le trône d'Italie. Il en est chassé par les Ostrogoths. . . 105
Théodoric reconnu roi d'Italie. Sagesse de son gouvernement. 108
Athalaric sous la régence d'Amalasonte, sa mère. Génie et fermeté de cette princesse. 112
Théodat. Il fait mourir Amalasonte. Bélisaire, général de l'empereur Justinien, fait la conquête de la Sicile, et entre en Italie. 115
Vitigès. Il est battu par Bélisaire, qui le fait prisonnier, et l'amène à Constantinople. 117
Théodebalde. Evaric. Ils meurent assassinés. 119

Totila. Ses grands succès contre les Impériaux. Il est tué dans un combat. . 121
Teïa. Il périt aussi dans un combat. Entière conquête de l'Italie par Narsès, général de Justinien. *Exarque* établi à Ravenne. 126
Alboin, roi des Lombards, s'empare de presque toute l'Italie, en est proclamé roi, et la divise en trois grands gouvernemens 128
Cléphis. Les grands seigneurs se rendent indépendans. Mais ils se voient obligés de nommer un roi. 130
Autharis. Origine des fiefs en Italie. . 132
Agilulfe. Exarques de Ravenne forcés à lui payer tribut. 133
Adaloald. Ariovald. Rotharis. Celui-ci donne des loix écrites aux Lombards. 134
Rodoald. Aripert premier. Il partage son royaume entre ses deux fils *Pertharit* et *Gondebert.* Celui-ci est assassiné; et le premier prend la fuite. *Grimoald* usurpe le trône. Ses victoires sur l'empereur d'Orient. 136
Garibald. Retour de *Pertharit.* Son fils *Cunibert*, dit *le Pieux*, lui succède. Usurpateur puni. Autres usurpateurs sous *Luitpert.* Le dernier est chassé par *Ansprand.* 139
Luitprand. Conspirations étouffées. Guerre contre l'empereur Léon III. Les Romains se donnent un gouvernement indépendant. 142
Hildebrand déposé. *Rachis.* Il prend l'habit religieux. 144
Astolphe. Il détruit l'exarcat de Ravenne.

Pepin, roi de France, le force de le céder au pape. 146

Didier. Il envahit l'exarcat. Charlemagne, successeur de Pepin, passe en Italie, s'empare des états de Didier, et se fait couronner roi des Lombards. 148

RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE D'OCCIDENT *dit* D'ALLEMAGNE. Charlemagne couronné empereur à Rome. Il poursuit le cours de ses conquêtes. Bornes de son vaste empire. 151

Louis I, dit *le Débonnaïre.* Il partage ses états entre ses enfans. Leurs révoltes continuelles contre leur père. . 153

Lothaire I. Guerre sanglante entre cet empereur et ses deux frères. 155

Louis II. Son gouvernement juste et paisible. 156

Charles II, dit *le Chauve.* Il établit trois nouveaux ducs en Italie. 157

Charles III, dit *le Gros.* Sa lâche conduite envers les Normands et les Sarasins le fait déposer. 159

Arnoul. Troubles en Italie. Exploits de ce prince. 160

Louis III, âgé de sept ans. On lui donne deux régens de l'empire. C'est le dernier des empereurs de la maison de Charlemagne. Après sa mort, diverses souverainetés s'établissent, et l'empire devient électif. 161

Conrad I. Ses guerres en Allemagne et en Italie. 164

Henri I, surnommé l'*Oiseleur.* Il établit des loix très-sages, et fait plusieurs guerres avec succès. 165

Othon, dit *le Grand*. Ses brillans exploits contre divers peuples et divers souverains. 165
Othon II, dit *le Sanguinaire*. Ses guerres en Allemagne et contre la France. Son expédition en Italie. Ses cruautés dans Benevent. 167
Othon III, surnommé l'*Enfant*, sous la régence de Théophanie, sa mère. Ses voyages en Italie. Il fait périr à Rome le rebelle Crescentius. 168
Henri II, dit *le Saint*. Ses guerres. Ses vertus. 169
Conrad II, dit *le Salique*. Guerre civile. Guerres étaangères. 170
Henri III, surnommé *le Noir*. Ses victoires. Il rétablit la paix dans l'église. Etat florissant de l'Allemagne. . . . 171
Henri IV. Affaire des investitures des bénéfices. Il est excommunié par le pape. Ses enfans se révoltent contre lui.. 173
Henri V. Affaires des investitures terminée. 175
Lothaire II. Ses succès en Italie. Droit romain introduit en Allemagne. . *Ibid.*
Conrad III. Origne des deux factions des *Guelfes* et des *Gibelins*. Mauvais succès de Conrad dans la Terre-Sainte. 176
Frédéric I, dit *Barberousse*. Ses différends avec le Saint-Siége. Sa mort dans une croisade. 178
Henri VI, surnommé *le Cruel*. Il se fait livrer Richard I, roi d'Angleterre. Ses barbaries dans Naples. 180
Frédéric II, âgé de quatre ans. Guerre

civile entre deux prétendans à l'empire. 182
Othon IV. Brouillé avec le pape innocent III, il est excommunié, et déposé dans une diète de l'empire. *Frédéric II* remonte sur le trône impérial. Troubles de son règne. Ses vifs démêlés avec les papes. Son excommunication. Sa déposition. 183
Conrad IV. Il meurt empoisonné. . . 187
Guillaume Sa mort. Faction en Allemagne. Collége électoral. Collége des princes. Corps de noblesse. Corps des villes impériales. Villes appellées *Hanséatiques*. 188
Rodolphe I, comte de Hapsbourg, élu empereur. Son couronnement. Il se met en possession de plusieurs provinces par la défaite du roi de Bohême. 189
Adolphe. Son caractère arrogant. Sa déposition. 190
Albert I. Sa fierté, sa hauteur et son ambition démesurée de s'agrandir. . 192
Henri VII. Royaume de Bohême, ouvert à la directe de la couronne germanique. . . . . , 193
Louis IV. Guerre civile. Excès de ce prince envers le pape. Il est excommunié et déposé. . . . . , ... 194
Charles IV. Réglemens connus sous le nom de *Bulle d'Or.* Université de Prague fondée. 196
Wenceslas. Son faste, ses cruautés, ses déprédations, ses débauches. Il est assassiné. 198
Robert. Cession du droit de haute justice aux princes d'Allemagne. 199

Sigismond. Il concourt à la convocation du concile universel de Constance. Ses guerres en Bohême. 199
Albert II. L'Allemagne divisée en six cercles. 262
Frédéric III. Guerres civiles. Guerres étrangères. Indolence de ce prince. Découverte de l'art de l'imprimerie. 203
Maximilien I. Ses guerres en Italie. Il sert en qualité de volontaire sous Henri VIII, roi d'Angleterre. Quatre nouveaux cercles ajoutés aux six premiers de l'Allemagne. Mariages avantageux des princes de la maison d'Autriche. 205
Charles V, dit communément *Charles-Quint.* Ses guerres contre François I, roi de France, et contre les Turcs. Son expédition en Afrique. Troubles excités en Allemagne par l'hérésie de Luther. Nouvelle guerre contre la France. Revers de Charles-Quint. Il se démet de la couronne d'Espagne. 208
Ferdinand I. L'Allemagne pacifiée. . 214
Maximilien II. L'Allemagne maintenue dans sa tranquillité. 215
Rodolphe II. Mauvaise administration. guerres contre les Turcs. 216
Mathias. Guerre continuée contre les Turcs. Commencement d'une autre allumée dans la Bohême. 218
Ferdinand II. Ses victoires sur les Bohémiens. La France et la Suède se liguent contre l'empereur. Mort de Walstein, un de ses généraux. 219
Ferdinand III. La guerre embrase toute

l'Allemagne. Victoire des Français. Paix de Westphalie. 221
Léopold I. Guerre contre les Turcs. Sanglantes exécutions faites en Hongrie. Ligue d'Ausbourg. Commencement de la guerre de la succession à la couronne d'Espagne. 224
Joseph I. Cette guerre se continue. Mort de ce prince au milieu de ses plus brillans succès.. 227
Charles VI. Paix d'Utrecht. Guerre contre les Turcs. Paix de Passarowitz. Pragmatique-sanction. Guerre au sujet de l'élection d'un roi de Pologne. Paix de Vienne. Autre guerre contre les Turcs. Mort de Charles VI. 228
Grands troubles en Allemagne. Guerre dans une grande partie de l'Europe. *François I* de Lorraine, reconnu empereur. Son fils *Joseph II* lui succède. 232
FRANCE. Origine des Français. Leurs premiers rois dans la Gaule. *Clovis*, fondateur de la monarchie. Ses victoires. Sa conversion au christianisme. Agrandissement de son nouveau royaume. Loi *salique*. 234
Nom de *France* donné à la Gaule. Le royaume est partagé entre les quatre enfans de Clovis. Guerres allumées entre les frères régnans. Assassinats. Conquête du royaume de Bourgogne. *Théodébert*, l'un des princes les plus estimables de son temps. Autres guerres, mais de peu de durée. *Clotaire I* devenu seul maître de la monarchie. Révolte de Chramne, son fils naturel. 239

Ses enfans se partagent le royaume. La ville de Paris possédée par *indivis*. Brunehaut, épouse de Sigebert, et Frédégonde, épouse de Chilpéric. Horribles excès où se portent ces deux furies. Guerres sanglantes. Cours non interrompu de meurtres et d'assassinats. Mort de Frédégonde. La guerre entre les princes régnans se continue. Brunehaut meurt d'un nouveau genre de supplice. 241

Clotaire II, seul maître de toute la France. Espèces de parlemens ambulatoires nommés *placita* (plaids). Maires du palais rendus perpétuels. Magnificence de la cour de *Dagobert I*. Fondation de l'abbaye de Saint-Denis. L'oriflamme. Cri de guerre. Action d'une vertu bien dirigée de *Clovis II*, roi de Neustrie et de Bourgogne. . . . 246

L'autorité royale absorbée par celle des maires du palais. Troubles qu'excitent ces officiers. Despotisme et cruautés du maire Ebroin. Les rois *Childéric II* et *Dagobert II* meurent assassinés. Ebroin périt du même genre de mort. Le maire Pepin *Héristel*, déclaré duc ou gouverneur d'Austrasie, prend ensuite le titre de duc et de prince des Français. 249

Rois fainéans. Autorité absolue de Pepin. Charles-Martel son fils lui succède. Ses grands exploits contre les Sarasins d'Afrique, les Frisons et les Saxons. Il laisse en mourant sa charge à son fils Pepin, dit *le Bref*. Fin de la première race des rois de France. . 252

Pepin, dit *le Bref*, proclamé roi de France. Ses différentes guerres, et ses succès. 255
Charles I, dit *Charlemagne*. Ses vastes conquêtes. Ambassade qu'il reçoit. Son gouvernement. Ses *capitulaires*. *Envoyés royaux*. Vaisseaux toujours armés et équipés. Ecoles et académies fondées. 256
Louis I, dit *le Débonnaire*. Révoltes de ses enfans. Il est déposé, ensuite rétabli. 259
Charles II, dit *le Chauve*. Sanglante bataille de Fontenai entre ce prince et ses deux frères. Ravages des Normands. . 260
Louis II, dit *le Bègue*. Seigneuries, duchés et comtés donnés. 261
Louis III. Autorité royale contre-balancée par la puissance des grands. Fondation du royaume de Bourgogne, dite Bourgogne *cis-jurane*. . . . . *ibid.*
Charles le Gros. Sa lâche conduite envers les Normands. 262
Eudes revêtu de la puissance royale. Fondation du royaume de Bourgogne, dite Bourgogne *trans-jurane*. Accommodement entre Eudes et le jeune Charles, roi légitime. 263
Charles III, dit *le Simple*. La Normandie cédée à Rollon, chef des Normands. Révolte des seigneurs contre le ministre de Charles. Ce prince, d'abord vainqueur, est battu par Hugues *le Grand*, et se réfugie en Allemagne. . 264
Raoul, beau-frère de Hugues, accepte la couronne qui lui est offerte. Etablissement des fiefs. Séditions et révoltes continuelles. 265

Louis IV, dit d'*Outre-Mer*. Guerre entre ce prince et Hugues *le Grand*. . . . 266
Lothaire. Mort de Hugues. Guerres entre les divers seigneurs. 267
Louis V. Fin de la seconde race des rois de France. Anarchie. . . . . *ibid.*
Toute la nation se réunit pour placer sur le trône *Hugues Capet*. Charles, duc de Lorraine, lui fait la guerre sans succès. Guerres entre les grands vassaux de la couronne. Commencement de la pairie. 268
Robert. Acquisition du duché de Bourgogne. Piété remarquable de ce prince. 270
Henri I. Guerre contre le comte de Champagne. Fin du second royaume de Bourgogne. . . . . *ibid.*
Philippe I. Croisade pour la terre sainte. Source de la rivalité de la France et de l'Angleterre. 271
Louis VI, dit *le Gros*. Guerre contre l'Angleterre. Formation du gouvernement municipal. 273
Louis VII, surnommé *le Jeune*. Saccagement de Vitri. Seconde croisade pour la terre sainte. Régence de l'abbé Suger. La reine Eléonore d'Aquitaine répudiée. 275
Philippe II, surnommé *Auguste*. Ses victoires successives sur le comte de Champagne, celui de Flandre, et le roi d'Angleterre. Il part pour la terre sainte. Guerre et conquêtes en France contre les Anglais. Croisade dans le royaume contre les Albigeois. Autre guerre contre l'Angleterre. Bataille de Bouvines. Louis, fils de Philippe, est

couronné à Londres roi d'Angleterre. Mais il est forcé d'en revenir. . . . 277

Louis VIII, dit *Cœur-de-Lion*. Serfs affranchis. Nouvelles conquêtes faites en France sur les Anglais. 283

Louis IX, dit *saint Louis*, sous la régence de la pieuse reine Blanche de Castille, sa mère. Factions étouffées pendant sa minorité. Achat du comté de Mâcon. Guerre contre le comte de la Marche, secouru par le roi d'Angleterre. Saint Louis part pour la terre sainte. Il y est fait prisonnier. A son retour il réforme les abus par l'établissement des loix les plus sages et les plus justes. Traité avec le roi d'Arragon. Autre avec le roi d'Angleterre. Trois sortes d'hommages. Fondation de l'hospice des Quinze-Vingts. Saint Louis part de nouveau pour la Palestine. Il meurt de la peste devant Tunis. Son portrait. 284

Philippe III, surnommé *le Hardi*. Grands domaines d'Alphonse son oncle et sa femme, morts sans héritiers, réunis à la couronne. *Vêpres siciliennes*. Loi des apanages mieux expliquée. . . . 292

Philippe IV, dit *le Bel*. Guerre contre l'Angleterre. Autre contre les Flamands. Bataille de Mons-en-Puelle. Grands démêlés de Philippe avec le pape Boniface VIII. Parlement *ambulatoire*, rendu sédentaire. Destruction de l'ordre des Templiers. Comté de Lyon réuni à la couronne. Altération des monnaies. 294

Louis X, surnommé *le Hutin*. Enguerrand de Marigni, surintendant des finances, pendu au gibet de Montfaucon. 298
Philippe V, dit *le Long*. Juifs suppliciés. Biens des *ladreries* confisqués. . . . 299
Charles IV, surnommé *le Bel*. Plusieurs places de Guienne, enlevées aux Anglais. Mémoire d'Enguerrand de Marigni réhabilitée. Baronnie de Bourbon érigée en duché-pairie. 300
Prétentions ridicules d'Edouard III, roi d'Angleterre, au trône de France. *Philippe VI*, dit *de Valois*, est couronné au gré de toute la nation. Guerre contre les Flamands. Bataille de Cassel. Robert d'Artois, beau-frère de Philippe, se retire auprès d'Edouard, et l'engage à prendre les armes contre la France. Bataille navale de l'Ecluse. Sanglante bataille de Créci. Prise de Calais. Noble dévouement de six généreux citoyens. Les comtés d'Anjou et du Maine réunis à la couronne. . 302
Jean. Acte de violence de ce prince au commencement de son règne. Guerre avec l'Angleterre. Bataille de Poitiers. Jean y est fait prisonnier. Assemblée des états-généraux. Faction de *la jacquerie*. Autres états-généraux assemblés à Compiègne. Excès commis dans Paris, par Charles *le Mauvais*, roi de Navarre. Mort de Marcel, prevôt de cette ville, un des premiers factieux. Autres états-généraux. Paix de Bretigni. 308
Charles V, surnommé *le Sage*. *Grandes Compagnies* ou de *Malandrins*. Paix rompue entre la France et l'Angle-

terre. Grands succès du connétable Duguesclin. Mort de ce digne chevalier. Mort de Charles V. 313

Charles VI. Ses quatre oncles se disputent la régence. Révoltes dans Paris. Charles taille en pièces les Flamands, rebelles contre leur prince, et à son retour dans la capitale, il punit les principaux de ces séditieux appelés *Maillotins*. Trève rompue entre la France et l'Angleterre. Assassinat du connétable de Clisson. Le roi tombe en démence. Division des deux maisons d'Orléans et de Bourgogne. Situation déplorable de Charles VI. Assassinat du duc d'Orléans. Factions des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Les bouchers de Paris appellés *Cabochiens*, prennent les armes. Bataille d'Azincourt gagnée par les Anglais. Ligue de la reine Isabelle de Bavière, avec le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, contre son propre fils Charles, dauphin. Massacres dans Paris. Guerre civile dans les provinces. Perte de la Normandie. Assassinat du duc de Bourgogne. Son fils se joint à la reine et à l'Anglais contre Charles, qu'on appelloit *soi-disant dauphin*. Bataille de Baugé gagnée sur les Anglais. Mort de Charles VI. 317

Charles VII. Le comte de Dunois se signale contre les Anglais. Ils font le siége d'Orléans. Jeanne d'Arc, qu'on a surnommée *la Pucelle d'Orléans*, les oblige de le lever. Les Anglais sont battus en divers endroits. Le roi

va se faire sacrer à Reims; s'empare de Montereau, où il monte à l'assaut comme un soldat, et entre dans Paris, où il est reçu en triomphe. Pragmatique-Sanction. Discipline militaire rétablie. Parti nommé *la Praguerie*, dissipé. Trait de générosité du duc de Bourgogne. Nouvelles victoires sur les Anglais qui sont chassés du royaume. Révolte du dauphin, qui se retire en Dauphiné, et ensuite dans le Brabant. 327

Louis XI. Ligue du bien public. Bataille de Montlhéri. Traité entre Louis et Charles *le Téméraire*, duc de Bourgogne, qui le tenoit prisonnier dans Péronne. Louis soupçonné d'avoir fait empoisonner son frère. Siége de Beauvais, par le duc de Bourgogne. Bravoure des femmes de cette ville, ayant à leur tête *Jeanne Hachette*. Trève de sept années conclue avec Edouard IV, roi d'Angleterre. Le connétable Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, périt sur un échafaud. La Bourgogne revient à la couronne par la mort du duc. Trait de barbarie de Louis XI, à l'égard du duc de Nemours. Nouvelle trève conclue avec le roi d'Angleterre. Guerre avec Maximilien d'Autriche. Bataille de Guinegate. La Provence réunie à la couronne. Etablissement des postes. Institution de l'ordre de St.-Michel. 332

Charles VIII. Révolte du duc d'Orléans. Bataille de Saint-Aubin. Mariage du roi avec Anne, duchesse de Bretagne. Conquête du royaume de Naples. Ba-

taille de Fornoue. Perte de ce royaume. 340
Louis XII, surnommé *le Père du Peuple*. Marques qu'il donne de son désintéressement. Réforme des abus dans l'administration de la justice. Excès des étudians de l'université réprimés. Rétablissement de la discipline militaire. Mariage de Louis XII avec Jeanne de France, cassé. Il épouse Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. Conquête du Milanais et du royaume de Naples. Guerre contre l'Espagne. Batailles de Cerignoles, et au passage du Garillan. Trait de bravoure de Bayard. Paix conclue à Blois. Etats-généraux assemblés à Tours. Louis y reçoit le titre de *Père du Peuple*. Gènes rebelle, soumise par les armes du roi. Ligue de Cambrai contre Venise. Bataille d'Agnadel. Guerre en Italie. Le Pape Jules, l'Espagne, les Vénitiens et le roi d'Angleterre ligués contre la France. Bataille de Ravenne. Succès suivis de revers 343
François I. Les charges de judicature rendues vénales. Expédition en Italie. Bataille de Marignan. Paix de Noyon. Concordat. Traité de paix perpétuelle avec les Suisses. Entrevue avec le roi d'Angleterre, appellée *le Camp de drap d'Or*. Guerre avec l'empereur Charles-Quint. Ligue formée contre la France. Révolte du connétable de Bourbon, qui va commander les armées de l'empereur. Bons et mauvais succès. Bataille de Pavie. François I y est fait prisonnier. Traité con-

clu à Madrid. Nouvelle guerre en Italie. Paix de Cambrai. Guerre rallumée en Italie après la mort du duc de Milan. Trève de dix ans. François I accorde le passage par la France à Charles-Quint, qui ne veut pas ensuite remplir la promesse qu'il lui avoit faite. La guerre se rallume encore. Siéges de Perpignan et de Nice. Bataille de Cerizoles en Italie. Paix de Crépi. Progrès du calvinisme en France. Cruautés exercées envers les habitans de Cabrières et de Merindol. François I mérite le titre de *Restaurateur des Lettres*. 355

Henri II. Il se ligue avec les princes d'Allemagne contre Charles-Quint, et s'empare de Metz, de Toul et de Verdun. Siége de Metz par l'empereur, qui est forcé de le lever. Divers succès et diverses pertes. Retraite de Charles-Quint dans un monastère. Ligue de Henri II avec le pape Paul IV, pour la conquête du royaume de Naples. Guerre malheureuse en Italie. Bataille de Saint-Quentin, dont la perte alarme toute la France. Les succès du duc de Guise hâtent la conclusion de la paix. 367

François II. La cour divisée par trois puissantes factions. Le président Minard, catholique, assassiné. Bientôt Anne du Bourg, conseiller-clerc, pendu et brûlé comme hérétique. Conspiration d'Amboise découverte. Le prince de Condé mis en prison, et le roi de Navarre gardé à vue. . . . 371

Charles IX, âgé d'environ dix ans. Catherine de Médicis sa mère, a l'administration des affaires. Condé et le roi de Navarre mis en liberté. Etats d'Orléans. *Colloques de Poissi*. Union appelée le *Triumvirat*. Edit qui accorde aux protestans l'exercice public de leur religion. Massacre de Vassi. Prise d'Orléans par les protestans. Bataille de Dreux. Siége d'Orléans par les catholiques. Assassinat du duc de Guise. Traité de paix. Prétexte dont se servent les protestans pour rallumer la guerre. Bataille de Saint-Denis. Nouvelle paix. Nouvelle guerre. Bataille de Jarnac. Condé tué de sang froid par Montesquiou. Bataille de Montcontour. Paix des plus avantageuses accordée aux protestans. *Massacre de la Saint-Barthélemi*. Siége de la Rochelle. Siége de Sancerre. Parti nommé *des Politiques*. Sous ce règne, la législation française est perfectionnée. Ordonnance qui fixe pour la suite le commencement de l'année au premier janvier..... 374

Henri III. Supplice de Montgommeri. Guerre résolue contre les Huguenots. Elle éclate dans les provinces. Paix la plus avantageuse aux protestans. Confédération formée par les catholiques, sous le nom de *Sainte Ligue*. Institution de l'ordre du Saint-Esprit. Le duc de Guise fait éclater la ligue. Manifeste du vieux cardinal de Bourbon. Succès des ligueurs. Paix qui leur favorable. Faction *des Seize* dans

Paris. Guerre appelée *des trois Henris.* Etrange décision de la Sorbonne. Guise maître de Paris, va voir Achilles de Harlai, président du parlement. Traité d'union, qui est tout à la honte du trône. Etats-généraux assemblés à Blois. Assasinat du duc et du cardinal de Guise. Fureur des *Seize.* Le parlement enfermé à la Bastille, et remplacé par un nouveau. Le duc de Mayenne, frère des Guises, arrive à Paris. Henri III, réconcilié avec le roi de Navarre, s'empare de Saint-Cloud. Il y meurt assassiné....., 383

Henri IV. Obligé de lever le siége de Paris, il gagne la Normandie. Mayenne, chef de la ligue, fait proclamer roi le vieux cardinal de Bourbon, sous le nom de *Charles X.* Bataille d'Arques. Bataille de Dreux. Mort du Cardinal. Henri reparoît sous les murs de Paris. Il s'en éloigne pour aller au-devant du duc de Parme, que le roi avoit envoyé au secours des Parisiens. Le duc de Savoie se jette sur le Dauphiné, et envahit la Provence. *Journée des Farines.* Combat près de Villemur dans le Haut-Languedoc. Paris agité par la faction *des Seize*, et celle *des Politiques.* Prétendus états convoqués pour abolir la loi salique. Arrêt du parlement, quoique captif, conforme aux loix fondamentales du royaume. Henri IV abjure la religion protestante à Saint-Denis, est reconnu roi dans tout le royaume, et fait son entrée dans Paris. Dessein de *Barrière* pour l'as-

sassiner. Attentat de *Châtel* Les jésuites bannis du royaume, mais retenus dans les ressorts de quelques parlemens. Trève accordée à Mayenne et suivie de la paix. Edit de Nantes. Paix conclue avec l'Espagne, et ensuite avec le duc de Savoie. Conspiration du maréchal de Biron. Rappel des jésuites dans le royaume. Discours du roi, honorable à ces religieux. Conspiration de la marquise de Verneuil et d'Entragues, son père. La Navarre réunie à la couronne. Institution de l'ordre du Mont-Carmel, auquel fut réuni celui de Saint-Lazare. Mort tragique de Henri IV..... 394

FIN DE LA TABLE.